

AVENTURE



Spécial Écrans de l'Aventure de Dijon

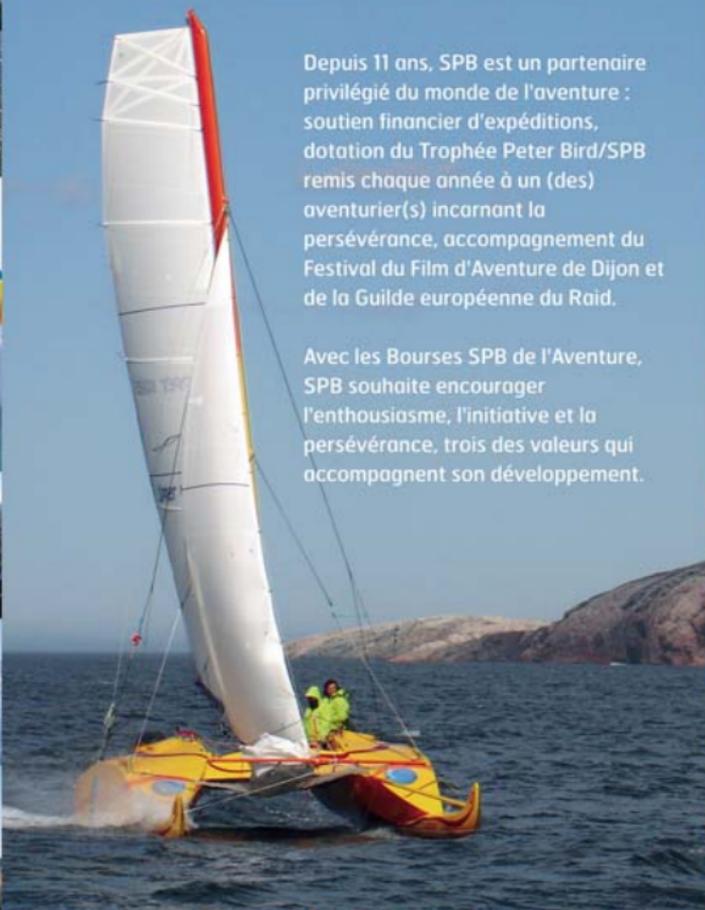


PARTENAIRE DE L'AVEVENTURE

**En 2011,
postulez aux Bourses SPB de l'Aventure,
pour jeunes de tous âges !**

Depuis 11 ans, SPB est un partenaire privilégié du monde de l'aventure : soutien financier d'expéditions, dotation du Trophée Peter Bird/SPB remis chaque année à un (des) aventurier(s) incarnant la persévérance, accompagnement du Festival du Film d'Aventure de Dijon et de la Guilde européenne du Raid.

Avec les Bourses SPB de l'Aventure, SPB souhaite encourager l'enthousiasme, l'initiative et la persévérance, trois des valeurs qui accompagnent son développement.



Les détails pour postuler (avant le 28/02/2011) sont disponibles sur www.la-guilde.org et www.spb.eu



Directeur de la publication : Patrick Edel

Rédacteur en chef : Cléo Poussier-Cottel

Avec la participation de :

M. Alexandre, P. Béthoux, C. Anger, Th. Aubin, G. Bardout, R. Belleville, E. Brasseur, C. Bruat, J.-F. Castelli, J. Charrier, A. Chays, C. Clochard, L. Com, E. Cortis, J. Cottet, S. Cuenin, J. Cuttes, C. Culin, G. de La Brosse, G. de La Taille, Ch. Edel, F. Elmod, M.-N. Favre, A. Fischetti, L. Garnier, O. Gassies, Y. Guyot, S. Hughes, F. Issard, S. Jallade, K. Lafaille, N. et A. Landrieux, L. Latour, J.-G. Leynaud, N. et A. Maignan, C. Moslyns, J. Murray, F. Ricard, L. Rouvyat, M. Pishan, E. Pélard, J. Ponsignon, L. Robin, St. Rousson, D. Roy, G. Roy, M. Thiney, Ch. Tournadre, F. Tran, L. Traty, I. Vayron.

Administration, rédaction,

abonnement, publicité :

La Guide européenne du raid

11 rue de Valenciennes - 75006 Paris

Tél. : 01 43 26 97 52 - Fax : 01 46 34 75 45

www.la-guide.org

Abonnements : 6 numéros 19 euros

Seuls les articles signés est-qualité par les membres de La Guide engagent l'association. Tous droits de reproduction réservés.

N° CPPAP : 0212 G 83995

N° ISSN : 1258-7182

Périodicité : trimestrielle

Mise en pages : www.pacopao.info

Imprimerie : JOUVE

11, boulevard Sébastopol,

818, 75136, 75007 Paris Cedex 01

La Groupe Jouve est une entreprise reconnue pour son engagement dans une démarche industrielle responsable et respectueuse de l'environnement (certifiée ISO14001 VERT, PEFC, FSC et SIME).

SOMMAIRE

2 LES ÉCRANS DE L'AVENTURE

• Yves Rossy	2
• A prayer for the windhorse	5
• Birdman of the Karakoram	6
• Bonjour les morses	8
• Dans les yeux des requins	9
• On a marché sous le Pôle	10
• Sur la trace de Farley	12
• Expédition Kachgar, sur les traces de l'or bleu	14
• Katie, au plus près du ciel	16
• L'obysse d'un rêve	18
• Papouasie, enfer et contre tout	19
• La piste Frison-Roche	20
• À la conquête des sommets arctiques	22
• En plein cœur de la jungle	23
• L'introuvable tournée du facteur Maigan	24
• Tough Enough	26
• America, la légende de l'Ouest	28
• Les Écrans de l'Aventure 2009	30
• Un tour du monde à 16 ans	33
• Trango	34
• Voyage à la lisière de l'utopie	35
• Sur la trace de Tintin	36
• Filmes destiny	38
• Into the sky	40
• Indochine, à pied sur la piste rouge	41
• Chapeau Rim, la voix des Andes	42
• 5 Continents, 10 ans de voyage sur Terre	44
• La myxomatose leur donne des ailes	46
• Complètement à l'est	47
• Maîtres de chant diphonique	48

51 ACTUALITÉS DE L'AVENTURE

• Virginie Guyot	51
• Mais où est Vagabond ?	52
• Saigon-Paris	53
• Chasseurs de poussière	53
• Maurice Thiney	53
• La Côte-d'Or à tire d'ailes	54
• Têtes à clips	54

56 ÉCRITS D'AVENTURE par Chantal Edel

• Tolson d'Or du livre d'aventure 2010	
• Le vol du paon mène à Lhassa	
• Sur les chemins de Chine	
• Un tocant sur le toit du monde	56
• En avant, route !	
• Un théâtre qui marche	
• Le nez au vent	57
• Librairie d'aventure	
• Bornéo	58
• Un année chez les cavaliers nomades de Mongolie	
• Mauritanie	59
• La vertu des steppes	
• Voyage au bout de la soif	60

C'est en tant que nouveau délégué général de cette 19^e édition des Écrans de l'Aventure que j'ai le plaisir de présenter le programme de ce rendez-vous annuel et traditionnel des amoureux des grands espaces et de l'aventure. Cette année encore le Festival international du film d'aventure nous permettra de faire un tour du monde en image grâce à 19 films qui seront présentés, 19 - dont 6 étrangers - en compétition officielle, 7 au cours du festival « off », et 3 hors compétition.

Ce festival 2010, pour la deuxième année, va se dérouler au cœur de la ville de Dijon dans deux lieux. En plus du cinéma Olympia, une belle salle de 350 places au cinéma Darcy permettra d'accueillir les nombreux et fidèles spectateurs désireux de communier à cette passion de l'aventure qui n'avait pu le faire l'année dernière. Elle accueillera en priorité les scolaires le jeudi et le vendredi. Le lauréat du festival recevra, comme à l'accoutumée, la Toison d'Or du film d'aventure, cette année et pour la première fois, sera dotée par la ville de Dijon à hauteur de 5 000 euros.

Nouveauté également, la mise en place d'un festival « off » au cinéma Darcy, ouvert à tous, dont le lauréat sera élu par le public, permettra d'apprécier des productions de grande qualité plus tournées vers l'aventure humaine et culturelle. Ce cinéma, pour prolonger le festival, rediffusera le dimanche après-midi les films primés.

La présidence d'Yves Rossy, l'homme oiseau, lauréat du dernier festival, qui avait si bien fait revivre en nous les rêves d'Icare, donnera une tonalité aérienne au festival 2010 avec 5 films aéronautiques présentés qui, de l'ULM au ballon à pédales en passant par la prestigieuse patrouille de France, nous transporteront dans la troisième dimension. Les autres milieux seront également bien

présents avec 9 films où l'aventure se déroulera à pied, à ski, canoë ou à cheval aux quatre coins de la planète, du Canada à la Papouasie, en passant par les pôles et l'Indochine. La montagne avec 6 films nous fera grimper sur les traces de Tintin au Tibet ou de Roger Frison-Roche, ami des premiers temps de La Guide, en haut des plus beaux sommets du Pakistan à l'Argentine en passant par Madagascar. La mer, bien sûr, avec 4 films où l'après, la voile, les requins nous entraîneront sur ou sous les vastes océans, lieux d'aventure par excellence. L'aventure humaine, culturelle et scientifique sera également présente avec 5 films qui sauront nous émerveiller, nous faire découvrir de nouveaux horizons ou réfléchir à l'avenir de notre planète.

Les 6 livres sélectionnés parmi les nombreux reçus pour la Toison d'Or du livre d'aventure vécue sont également un témoignage vivant que l'aventure reste aussi une source féconde d'inspiration pour des jeunes écrivains qui, cette année, de Lhassa à Saint-Jacques de Compostelle, en Chine, au sommet de l'Everest ou à l'occasion d'un tour du monde, savent faire vibrer cet appel et ce désir d'aventure qui sommeillent en chacun de nous. Sylvain Tesson, écrivain-voyageur chantre de l'Aventure depuis des années, qui rentre d'un long séjour solitaire en Sibirie préside cette année le jury du livre.

Un beau millésime 2010 en perspective qui nous montre encore une fois que, au-delà de notre quotidien parfois morose et manquant de sel, existent encore des hommes et des femmes pour nous faire rêver et nous entraîner à leur suite sur les chemins toujours renouvelés de l'Aventure.

Olivier Allard
délégué général



Yves Rossy

L'homme oiseau



Président du jury du film des Écrans de l'Aventure 2010



Fendre les airs à plus de 200 km/h avec une aile rigide équipée de quatre réacteurs : tel est l'exploit inouï réalisé par le Suisse Yves Rossy, et qui lui a valu le surnom de « Jetman ». À la fois homme-oiseau, inventeur et sportif accompli, ce pilote de ligne professionnel est le digne héritier des pionniers de l'aviation.

Enfant, coincé dans un arbre, Yves Rossy se l'était juré : « Quand je serai grand, je serai pilote. » Pilotes avec un S, car à l'envie de s'envoler, il alliait déjà la soif de multiples aventures et le goût des sensations fortes. Aujourd'hui, il est devenu « Jetman », le premier homme au monde qui a mis des réacteurs sous une aile personnelle pour voler comme Icare. Il a ainsi accompli son rêve et inscrit son nom dans les annales de l'aéronautique.

Pilote de chasse

Né en Suisse en 1959, Yves Rossy sert de 20 à 28 ans en tant que pilote militaire professionnel sur *Hunter*, *Tiger F-5* et chasseur bi-supersonique *Mirage III*, un engin qu'il a piloté pendant 15 ans. De 1988 à 2000, il est copilote chez Swissair, et travaille jusqu'en mars 2009 comme commandant de bord chez Swiss International Airlines. Aujourd'hui retraité de l'armée de l'air, il se consacre à sa passion et continue de piloter par plaisir le *Hunter* biplace de l'association « Amici del Hunter ».

Le goût de l'inédit

En parallèle à sa carrière professionnelle, il explore très vite diverses manières de fendre les airs : parachute, chute libre,

skysurf, deltaplane, parapente, acrobatie avec un biplan, etc. Il se fait connaître par plusieurs exploits un peu fous, tel un vol attaché par les mains aux ailes de deux avions ou encore un saut en skysurf depuis une montgolfière. Il s'affirme également comme un sportif aux multiples talents. C'est ainsi que le 3 juillet 1991, il réalise notamment un tour de Suisse en un jour enchaînant plus d'une vingtaine d'activités sportives. Il prend les commandes d'un DC-9, puis accomplit le périple en pratiquant tour à tour : moto, snowboard, ski, alpinisme, parapente, VTT, saut à l'élastique, hélicoptère, chute libre, rafting, hydrospeed, kayak, voiture de sport,



deltaplane, équitation, barefoot, ski nautique, wakeboard, speed boat. Rien que ça ! Esprit inventif et audacieux, Yves a toujours eu envie de développer de nouvelles techniques de vol et multiplié les essais avec de nombreux engins. En 2002, une aile gonflable lui permet de franchir les 12 kilomètres séparant les rives suisses et françaises du lac Léman. Mais un autre défi a déjà germé dans sa tête : devenir le premier « homme volant à réaction » du monde grâce à une aile munie de réacteurs.

L'aile à réaction

C'est en mars 2003 que tournera le premier réacteur en altitude, sur le glacier d'Allalin à Saas Fee, puis à bord d'un avion. Après des premiers essais non concluants avec une aile gonflable, il conçoit une aile rigide et déployable en carbone. En juin 2004, il réussit un premier vol horizontal de six minutes avec deux réacteurs. Il développe une aile rigide et déployable en carbone-kevlar construite chez ACT Composites. Les débuts sont difficiles. Au meeting aérien d'Al-Ain, il part en vrille, l'aille dont le parachute se déchire. L'engin est partiellement détruit. Le pilote travaille alors à l'amélioration du système de déploiement de l'aile et à l'aérodynamique des extrémités de l'aile, afin d'en améliorer la stabilité. En 2005, il réussit deux vols avec une aile équipée de deux réacteurs. Un mois plus tard, il risque une fois encore le pire en subissant des oscillations incontrôlables qui l'obligent à larguer l'aile qui s'écrase au sol. Il faudra une longue année et l'ajout de deux réacteurs supplémentaires pour que l'aile devienne suffisamment performante et sûre. Ce vol de novembre 2006, à Bex, sera un rêve éveillé de 5'40.

Depuis plusieurs décennies, Yves Rossy a cherché à reproduire le vol de l'oiseau. Après plus de 15 prototypes en 10 ans, son rêve se concrétise en 2006 : la construction d'une aile de 2,5 mètres, munie de 4 réacteurs, qui lui permet de voler librement pendant 10 minutes. Les seuls instruments utilisés par Yves Rossy sont une manette de gaz et un altimètre sonore. Tout le reste s'apparente au vol d'un oiseau, avec le corps pour seul moyen d'orientation.





Plus haut, plus loin

Le 26 septembre 2008, Yves Rossy entre dans l'histoire en traversant la Manche avec son aile à réaction - 99 ans après l'exploit légendaire de Blériot. Largué au-dessus de Calais (France) depuis un avion *Pilatus Porter*, il plonge de plusieurs centaines de mètres à près de 300 km/h, avant de déployer et stabiliser son aile et de se diriger à près de 200 km/h vers les côtes anglaises. Outre son aile, il emporte pour seul équipement un casque, un altimètre au poignet, un chronographe pour surveiller la consommation de kérosène, une poignée de gaz pour donner de la puissance. Il se pose, 9 mn et 41 sec. plus tard, en parachute dans un champ près de Douvres (Grande-Bretagne), devant les caméras du monde entier. Ce vol historique diffusé en direct par plus de 160 télévisions est repris dans des centaines de médias internationaux⁽¹⁾.

Au Breitling Flyers Club

Au printemps 2010, Yves Rossy devient officiellement l'un des six membres du « Breitling Flyers Club », un aéropage de personnalités exceptionnelles dans leurs

domaines respectifs, soutenues par l'horloger des pilotes. Très proche de tous les passionnés d'aviation, Breitling a décidé de réunir sous sa bannière des personnalités marquantes de divers horizons, mais dont le dénominateur commun est l'attraction pour l'air. Ces nouveaux ambassadeurs de la marque avec Yves Rossy sont le sauteur Simon Ammann, le plongeur Herbert Nitsch, la freerider et amatrice de wingsuit Géraldine Fasnacht, l'aéronostier Brian Jones et le leader Jet Team Jacques Bothelin.

Vol en formation

Le 2 juillet 2010, à Buochs, l'homme oiseau vole en patrouille avec les Breitling Wingwalkers. Yves effectue son premier vol en formation. Largué d'un *Pilatus PC-6* à 3 500 m d'altitude, il a rejoint les deux *Boeing Stearman Breitling Wingwalkers* qui l'attendaient à une altitude de 1 000 m. Les deux avions et le premier homme volant à réaction ont évolué pendant plus de 6 minutes à quelques mètres les uns des autres, un véritable exploit si l'on considère que l'aile volante n'est dirigée que par le corps de son pilote.

Le futur proche

Après avoir conçu une nouvelle aile plus petite, plus stable et sans extrémités déployables, Jetman fourmille aujourd'hui d'innombrables projets, dont une traversée du Grand Canyon, dans l'Arizona. Pour se rendre plus visible auprès des spectateurs, il s'attache également à mettre au point un système d'ouverture pyrotechnique de son parachute qui lui permettra d'évoluer à moins de 200 mètres du sol. Il compte

également s'envoler prochainement d'une montgolfière et effectuer ses premiers loopings pour avoir davantage de liberté et de plaisir en vol, au plus proche du vol de l'oiseau. Yves rêve encore de partager un vol avec ses amis parachutistes, en jouant à imiter la patrouille suisse. De quoi devenir plus que jamais « pilotes avec un S ».

www.jetman.com
www.fusionman.ch



¹ - *L'homme oiseau* : est un film documentaire de 52 minutes, réalisé par Joe Wechs (coproduit par Galaxie Pressat et Citrus Productions Inc. en association avec National Geographic Channel, France 3 et la Télévision Suisse Romande). Il présente le parcours de cet icône des temps modernes, de ses premiers essais jusqu'à l'aboutissement de son rêve.

Ce film a reçu en 2009 au Festival de Dijon, le prix Jean-Marc Bovin et la Tisane d'or de l'aventurier de l'année.



Vincent Cassel raconte

GREAT MIGRATIONS

MOVE OR DIE *

À PARTIR DU 14 NOVEMBRE SUR



NATIONAL
GEOGRAPHIC
CHANNEL

En exclusivité sur les chaînes National Geographic tous les dimanches à 20h40.

WWW.GREATMIGRATIONS.FR

GREAT MIGRATIONS © 2009 Fox Cable Networks Services, LLC. All Rights Reserved. All other marks are the property of their respective owners.

*Niveau de risque : ÉLEVÉ

Disponible sur



numericable

En partenariat avec



LG

Life's Good



un lieu
universcience

A prayer for the windhorse

Une prière au cheval de vent

Réalisant une traversée stupéfiante sur les pentes de l'Himalaya, *A prayer for the windhorse* suit une famille d'éleveurs de yaks tout au long d'une odyssée de deux mois.

À l'arrivée de l'automne, quand les températures commencent à baisser, les familles d'éleveurs chargent les yaks de leurs biens et d'une cargaison de sel pour une migration annuelle dont leur existence dépend totalement. Ils doivent fuir les sommets avant que la neige ne les piège, les laissant sans moyen de subsistance jusqu'au printemps suivant.

Le « cheval de vent » est une créature mythique de la culture tibétaine qui associe la puissance du vent et la force du cheval pour apporter aux dieux les prières des hommes. Chaque année, les paysans de ces régions d'altitude (à la frontière entre le

Tibet et le Népal) se tournent vers lui pour qu'il leur accorde le courage et la force d'entreprendre ce long voyage. Car dans l'une des régions les plus sauvages de la planète, cette transhumance est une véritable odyssée qui influence chaque instant de la vie de ces paysans bouddhistes.

Le réalisateur John Murray¹⁾ a suivi, pendant trois mois, Kharma Tsering qui va guider sa femme et ses enfants dans cette aventure humaine incroyable. Cette nouvelle migration aura, pour Kharma, un goût de tragédie. À pied et à dos de yaks, ils vont devoir lutter contre le temps et les intempéries. Devant eux, la chaîne de l'Himalaya, tel un grand géant qu'ils vont devoir franchir avant que la région entière ne soit coupée du monde. Dans les nuages, ils affronteront les cols les plus hauts de la terre.

À cette altitude, les orages sont fréquents et font chaque année des victimes. Les avalanches, les chutes de rochers et les vents violents sont des menaces permanentes pour cette caravane qui serpente sur les flancs de la montagne. Les Dolpo-Pa doivent faire preuve de la plus extrême concentration, car loin de toute assistance médicale, la moindre erreur peut leur être fatale.

Zigzaguant entre les sommets étincelants et des lacs turquoises, ils franchissent trois cols de plus de 5 000 mètres. Les yaks négocient avec adresse d'étroites pistes taillées dans la montagne au bord d'impressionnants ravins abrupts. Érodées par des millions de sabots, ces pistes sont les témoins de l'histoire de l'Himalaya. Ponctuée de sanctuaires décorés de drapeaux à prière le long des crêtes et de monastères bouddhistes en ruine percés de sombres fenêtres, la route semble veiller sur le paysage.

Au terme de longues et épuisantes semaines, le sentier plonge et la montagne nue se transforme en une forêt opulente. Les Dolpo-Pa ont atteint les « moyennes vallées » d'Himalaya.

Leur arrivée est très attendue par les bergers hindous, qui vivent dans les villages des « basses terres », auxquels ils apportent le sel. Mais les nouveaux venus ne restent dans ces vallées que durant l'hiver. Ils repartiront au printemps vers leurs villages, après avoir fait, ici, le plein de provisions.

Depuis l'occupation du Tibet par la Chine en 1959, le Dolpo est considéré comme la dernière enclave de pure culture tibétaine. La migration ancestrale des Dolpo-Pa est aujourd'hui menacée par l'importation massive de sel et des autres marchandises en provenance d'Inde. De plus, la valeur du sel en a été douloureusement affectée, laissant à peine aux Dolpo-Pa de quoi survivre. Aujourd'hui donc, cette incroyable migration ne semble bientôt plus appartenir, qu'à une page de l'histoire.

www.aprayerforthewindhorse.ie

1 - Après avoir obtenu un diplôme en zoologie au Trinity College de Dublin, John travaille pour la télévision irlandaise (RTÉ) comme reporter et présentateur de séries consacrées à la science, à l'environnement et à la santé. Il participe à la rédaction du premier Guide de survie du voyageur - Irlande pour Lonely Planet. En 1991, il filme la première expédition irlandaise à l'assaut d'un 8 000 mètres en Himalaya et depuis il n'a cessé de tourner sur l'Everest, au pôle Nord, dans le passage du Nord-Ouest, en Sibérie et au Sahara. Ces 14 dernières années, John Murray (producteur-réalisateur) a réalisé plus de trente films pour lesquels il a été souvent primé. Par ailleurs, il a produit un grand nombre de films pour des réalisateurs internationaux. Il est le PDG de Crossing the Line Films & Productions (CTL), une société de production internationale, qui entraîne le spectateur dans les régions les plus isolées du monde.

A prayer for the windhorse est un film de John Murray, produit par Crossing the line films (Irlande, 73 minutes, 2010).



Birdman of the Karakoram

Une aventure en parapente vers des sommets aux altitudes terrifiantes.

Le pionnier des hautes altitudes en parapente⁽¹⁾, John Silvester, embarque le réalisateur Alun Hughes dans un voyage hors du commun. Uniquement soutenu par une aile en nylon de dix kilos, le duo s'engage en tandem⁽²⁾, dans les montagnes himalayennes à des hauteurs vertigineuses. Voler à 7 000 m en parapente, traverser de massives parois rocheuses glacées et créer de nouveaux itinéraires dans ces régions : c'est pour comprendre cet exploit que le réalisateur Alun Hughes s'est joint à l'aventure.



Alun Hughes

Un réalisateur sanglé au parapente de l'homme qui courtise les 8 000 m.

Figure bien connue de la scène d'aventure galloise, Alun Hughes travaille pour les chaînes de télévision locales et s'implique dans le monde de l'escalade⁽³⁾. Cependant, au cours de l'été 2008, il décide de faire une pause pour repartir durant un mois avec son ami dans le Karakoram. Ce n'est pas la première fois que le réalisateur part avec lui. Inspiré par les extravagances de John en Himalaya, Alun l'avait rejoint en 1990 pour une épopée à travers les déserts de l'ouest et au Népal⁽⁴⁾. Mais cette fois-ci ce n'est plus la distance qui est au cœur de l'aventure, c'est l'altitude.

« Je crois fermement qu'il faut toujours concrétiser ce dont on rêve. C'est la seule raison qui m'a poussé à faire ce film et à repartir avec John. C'est quelque chose

que nous voulions absolument faire, autant lui que moi. Lui voulait faire ce vol de vol extrême. Nous n'avions pas les budgets. Mais nous l'avons fait.

On s'est retrouvé à Karimabad, dans la vallée d'Hunza, qui borde la légendaire « Karakoram Highway ». Nous sommes arrivés là au printemps et le voyage a duré à peine plus d'un mois pour moi.

Nous avons eu un temps particulièrement mauvais durant tout le séjour. Je n'ai donc pas réussi à m'acclimater. Nous avons fait deux vols très courts et nous sommes allés jusqu'à 20 000 pieds. Nous pensions monter plus haut, mais les conditions météo ne le permettaient pas.

John est un gars incroyable. Il est asthmatique, mais là-haut il ne l'est plus. Néanmoins il a, comme moi, le mal de l'altitude et cela s'est empiré avec notre record. Mentalement, John parvient mieux à y faire face que moi. Il est vraiment dans son élément là-haut. Depuis le précédent vol, j'ai appris où sont mes limites, mais John peut aller encore plus loin et garde le contrôle même quand les choses se gâtent. C'est un animal à part. Et quand les choses deviennent un peu tendues, il reste calme et posé. S'il pense que c'est faisable, il le fait.

C'était impressionnant de glisser au-dessus des cols. Nous étions à environ 6 500 m

selon John. Mais nous n'avions pas de GPS ou d'altimètre pour le confirmer. Car John n'aime pas les gadgets techniques. Il a juste une carte sur les genoux et une assez bonne connaissance des lieux. C'est tout ce dont il a besoin... moi, je n'avais qu'un téléphone-satellite en cas d'urgence.

Lorsque nous volions contre cette paroi, John a dû faire un gigantesque travail, en s'oubliant totalement. Mais quand nous sommes arrivés de l'autre côté, il avait des douleurs très vives. Ses pieds étaient gelés. Si nous nous y étions préparés, nous aurions pu poursuivre jusqu'à Hunza, mais c'est pour cette raison que nous sommes redescendus à un niveau inférieur.

Nous envisageons d'y retourner l'année prochaine, pour monter sur le Rakaposhi (7 788 m). Personne n'a jamais franchi de 8 000 m. John dit que si des grimpeurs peuvent marcher à cette altitude sans oxygène, nous pouvons sûrement le faire aussi. C'est facile d'atteindre des records d'altitude. Cela dépend seulement du bon vouloir de la météo à cet endroit, à cet instant. Nous espérons en faire un autre film. Pour moi, le test est de savoir si celui-ci se vendra. Si c'est le cas, nous essaierons d'avoir une avance pour le prochain. »

www.alhughes.tv





John Silvester

Les hauts sommets du Karakoram
pour aire de jeux

« Jeune diplômé en biologie dans le plat pays du sud de l'Angleterre, je passai mon temps libre à faire de l'escalade, et c'est devenu ma passion. J'ai alors déménagé au Pays de Galles, un petit pays montagneux à côté de l'Angleterre... »

1987, Pakistan, les doigts de la dame :

Sa première visite au Pakistan fut pour tenter (en vain) de gravir les 6 000 m du mur sud-ouest de « Biblo-mo-tin » (les doigts de la dame). »

1988, Hunza⁽¹⁾ :

Puis il est revenu au Pakistan pour faire une nouvelle tentative, en compagnie de Nicky Thomas (sa partenaire), Mark Lynden, Sandy Brittan et Dave Touse. Ils ne réussissent pas à faire le sommet, mais John fait là ses débuts en parapente.

Par la suite, il devient un champion national, détenteur de records européens et britanniques.

1997, Himalaya indienne :

Avec Bob Drury, John réalise un vol avec bivouac de 500 km à travers l'Himalaya indien (de la maison du Dalaï Lama en exil à Dharamsala, en Inde, aux frontières du Népal). Ce périple de 6 semaines comporta 10 vols en bivouac. Un film est réalisé sur cette aventure : *Kingdom of the clouds*. Avec cette expédition, ils deviennent les pionniers du vol/bivouac himalayen et fixent les bases du vol en parapente de très haute altitude...

1999, Népal :

Au printemps, John et Alun Hughes traversent le Népal de l'ouest, sans assistance et dans un créneau météo très étroit, pour un trek aérien de 300 kilomètres en tandem qu'ils nomment « Nowhere ». Alun Hughes relate cette aventure dans son film : *From Nowhere to the middle of nowhere* qui a reçu le prix spécial du jury en 2000, aux Écrans de l'Aventure de Dijon.

2001, Karakoram :

Avec Eddie Colfox, John réalise le premier vol à Hunza, atteignant une altitude de 7 400 m. Puis, lors de sa première tentative de vol sur le Chogolungma, il échoue mais traverse les

5 400 m de Chatri-la (grande paroi du nord).

2003, Himalaya indienne :

John et Eddie parcourent la région de Nanda Devi. John atterrit au pied de l'une de ses monstrueuses gorges, et fait une ascension épique, délaissant tout son matériel, y compris son aile...

2004, Rakaposhi :

John, Dave Snowden, Leroy Westerkamp et Eddie Colfox tentent en vain de voler au-dessus de Rakaposhi.

2005, Nanga Parbat, Hunza/Chine :

En octobre, John fait le tour du Nanga Parbat, puis vole d'Hunza à Kunjerab (Chine) en suivant l'autoroute du Karakoram.

2006, Hunza via Skardu :

À l'automne, il tente (en vain) d'atteindre Hunza par la dangereuse voie aérienne de Skardu, via Hispar.

2007, Everest, Ouest du Népal :

John tente un vol en équipe, à travers l'Himalaya. À partir de la frontière indienne, il s'engage par la route dite de « Nulle part » puis passe par Jumla avant d'entrer au Dolpo.

2008, Pakistan :

John fait un vol au-dessus des 6 400 m du Shispar Sar (le plus haut col à ce jour). Venu avec Eddie Colfox et Alun Hughes, c'est à cette occasion qu'il réalise le film *Birdman of the Karakoram*.

Il s'engage sur une route de montagne, la Chongolungma (130 kilomètres), allant d'Hunza à Skardu. Cet itinéraire, qui est son

rêve depuis déjà 8 ans, fait désormais partie de ses grandes réussites. C'est probablement le défi le plus difficile réalisé en parapente dans le monde.

2009 :

John Silvester et son équipe de course survolent les montagnes de Manali (à 5 000 m) le long de la « super autoroute » traversant Rohtang, Keylong et Lahaul. John et Eddie Colfox volent à travers les gorges de Chamba, à Bhara-Bhagal, atterrissent au-delà de Bhamhour, et ouvrent pour le parapente un gigantesque espace vierge derrière Bir.

John envisage alors de faire, avec un équipier, la première traversée de la route : Vallée de Kullu/Manali.

2010 :

« John réalise des vols révolutionnaires avec la volonté d'ouvrir des routes aériennes pour le parapente. Il vole où personne n'a été auparavant. Il met le vol extrême en parapente à un autre niveau et fait avancer cette discipline. Il inspire des vocations, et les non-initiés peuvent à peine imaginer l'habileté et la technique nécessaires pour effectuer les vols qu'il réalise, à de telles altitudes », conclut Alun Hughes.

www.himalayansafaris.com

<http://teamblog.flyozone.com/johnsilvester>



1 - « John Silvester est un pionnier qui introduit la culture du parapente dans des domaines qu'on n'a jamais été explorés auparavant. » écrit Stu McAleese pour www.skiwing.com

2 - Le tandem : en parapente, le passage est sangé à l'avant du pilote pour un vol à deux avec un seul parapente.

3 - Alun Hughes a réalisé de nombreux films depuis les 20 dernières années. Le film *Climber* marqua son virage vers des films d'aventures extrêmes, alors qu'il était surtout connu pour ses films d'escalade et de kayak. Sa filmographie comprend *Stone Monkey*, un film novateur qui révéla les grimpeurs : Jonny Dawes et Bob Drury, ou *Climbing to the limit* qui révéla à Djoug, en 2006, Ian Alun Doyle (un très jeune grimpeur).

4 - Ce périple est le sujet de son film : *From Nowhere to the middle of nowhere*.

5 - Hunza est une région au nord du Pakistan, à l'intérieur de la zone du Jammu-Kashmir. Elle s'étend sur 101 km² et sa capitale est située à Baltit (parfois nommée Hunza).

Birdman of the Karakoram est un film réalisé et produit par Alun Hughes (Pays de Galles, 65 minutes, 2009).

Bonjour les morses

Antonio Fischetti, Isabelle Charrier et Thierry Aubin, partent en mission dans l'Arctique pour étudier la communication sonore chez les morses. Mais au pôle Nord, rien n'est jamais facile. Ces animaux sont difficiles à dénicher, et il faut aussi que le temps se prête à la recherche. Rivalisant de malchance, à cause de conditions climatiques, les glaces vont se refermer sur les chercheurs. Comme les morses qu'ils traquent, ils vont devoir se réfugier sur la banquise, sans nourriture et sans abri, dans l'angoissante attente des secours.

Antonio Fischetti

Docteur en acoustique, Antonio a été enseignant-chercheur au Conservatoire national des arts et métiers de Paris, avant de bifurquer vers le journalisme scientifique. D'abord au sein de la revue *Sciences et Avenir* puis, depuis 1997, à *Charlie Hebdo*. Auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation, la communication sonore des animaux est l'un de ses thèmes de prédilection¹.

Isabelle Charrier

Bio-acousticienne chargée de recherche au CNRS depuis 2004, Isabelle est membre de l'équipe Communications acoustiques dans le laboratoire du Centre de Neurosciences Paris Sud (CNPS-CNRS, Université Paris Sud). Après des années d'études en bioacoustique, Isabelle part en mission à la rencontre des mammifères marins pour comprendre comment s'opère la reconnaissance vocale entre les mères et leurs petits. Ses missions sont :

- L'étude de la reconnaissance individuelle chez le lion de mer australien, avec l'Université Macquarie (Sydney, Australie). Cette étude est menée, dans différentes colonies, dans les îles du sud de l'Australie.
- L'étude de la communication acoustique chez le morse Atlantique. C'est pour cette raison qu'elle se retrouve aujourd'hui dans le grand Nord Canadien, à Igloolik au Nunavut. Notons que le voilier polaire *Vagabond* sera le support de la prochaine mission d'Isabelle au Groenland, durant l'été 2011.

Thierry Aubin

Bio-acousticien, Thierry est directeur de recherche au laboratoire CNRS-CNPS. Spécialiste des communications animales, il y dirige l'équipe « Communication acoustique ». Il étudie en particulier : les adaptations aux « milieux de propagation » de ces communications sonores, ainsi que leurs interventions dans la fonction de reconnaissance de l'espèce, du groupe et du partenaire sexuel. Il s'intéresse au déterminisme génétique et à l'apprentissage des vocalisations. Sa thématique le conduit à utiliser des méthodologies issues à la fois du traitement du signal² et de l'éthologie³. Travaillant sur des modèles biologiques différents, tels que les insectes, les amphibiens, les oiseaux et les mammifères, il effectue régulièrement des campagnes sur le terrain, et pas seulement dans les régions polaires⁴.

Signaux acoustiques et structures sociales chez les pinnipèdes

Les pinnipèdes (morses, otaridés et phocidés) constituent un bon modèle de mammifère pour les chercheurs, car ils ont développé différentes structures sociales (espèces coloniales à solitaires) et différents systèmes de reproduction (polygynie extrême à monogamie). De plus, la communication acoustique joue un rôle prépondérant dans leurs divers contextes sociaux : défense territoriale, choix du partenaire sexuel ou interactions mère-jeune...

Les scientifiques veulent étudier plus précisément la relation entre les systèmes sociaux et les systèmes de reconnaissance vocale individuelle. Plus particulièrement, leurs investigations portent sur la reconnaissance vocale individuelle entre la mère et son jeune (otogénèse, système de codage-décodage), ainsi que de l'implication des signaux olfactifs et visuels dans ce processus d'identification, mais aussi sur la reconnaissance individuelle entre adultes et jeunes d'un même groupe.

Les régions polaires incarnent ce que notre planète a de plus fragile. Elles renvoient à une relation quasi maternelle entre l'homme et la planète, dont la symbolique converge avec le thème d'Isabelle Charrier. En effet, la relation mère-enfant est la forme primordiale de toute relation à l'autre. La connaissance des procédés de communication chez les morses et leur ressemblance avec l'humain (reconnaissance individuelle, mémorisation, attachement...) constitue pour elle un moyen de mieux faire apprécier le milieu polaire.

www.cb.u-psud.fr



1 - Notamment à travers son livre *La symphonie animale* (ARTE/Vuibert) et une série documentaire du même nom diffusée sur ARTE (Prix de l'Information scientifique au festival d'Angers et Prix du meilleur commentaire au festival de Namur). En 2009, il est l'un des sept lauréats de l'appel à projets du Ministère de la Recherche, pour une exposition intitulée *Les animaux musiciens*. Il tient depuis septembre 2010 une chronique consacrée aux sons de la science, dans l'émission de France Inter « La tête au carré ».

2 - Traitement du signal : mise au point de logiciels d'analyse, de synthèse acoustique et de soustraction de bruit.

3 - Ethologie : étude du comportement animal.

4 - Dans l'Arctique, il s'intéresse aux morses et aux mouettes ; en Antarctique aux manchots ; et dans les îles australes subantarctiques aux otaridés et aux oiseaux marins. Mais ses missions l'entraînent aussi dans les Açores, en Australie, au Brésil, au Chili ou en Guyane...

Bonjour les morses est un film d'Antonio Fischetti (Production : CNRS Images avec la participation de Charlie Hebdo et de TPEV - France, 55 minutes, 2009).



Dans les yeux des requins

Qui est Pierre Frolla avant de rencontrer le requin tigre d'Afrique du sud ?

Pierre Frolla est un jeune Monégasque né en 1975. Sa passion, son plaisir, sa vie, c'est l'apnée. Il est devenu en quelques années le représentant légitime de l'apnée mondiale, puisqu'il est quadruple recordman du monde (3 records en « immersion libre » et 1 en « poids variable »).

« La plongée en apnée est la discipline sportive et spirituelle que je pratique depuis toujours. Ayant grandi au bord de l'eau, c'est aux côtés de mon père, pêcheur, et de mon frère Philippe que j'ai découvert "la Grande Bleue". Avant d'être un sport, l'apnée est une façon de vivre, de s'épanouir. Elle nous demande une parfaite connaissance de nous-même et du milieu marin. Car plonger au fond des mers, c'est plonger au fond de soi, c'est découvrir comment notre corps fonctionne, réagit et s'adapte. Avant de vouloir être le meilleur, il faut être accompli. La mer nous apprend l'honneur, l'humilité, le travail et la soumission. La force et la puissance de l'élément marin déchaîné nous rappellent qu'il faut le mériter. Mériter, c'est aussi respecter et comprendre. »

Habitué à pratiquer l'apnée, il décide en 1994 de s'inscrire à un stage organisé par « Nice Inspiration ». Ce groupe d'apnéistes est co-dirigé par Loïc Leferre¹. Dans le courant de l'année 1995, « Nice Inspiration » organise le premier championnat du monde d'apnée « AIDA », regroupant 9 nations dont l'équipe italienne d'Umberto Pelizzari. Là, Pierre fait partie des apnéistes de sécurité aux côtés

de son frère, des frères Jourdan et de pêcheurs sous-marins de renom. Dès lors, l'aventure commence : monitorat FFESSM, création du Centre international de plongée en apnée (1997), création des standards « AIDA » en vue des règlements, des diplômes et des compétitions...

En 1998, il réalise son premier record de France de « poids variable » en améliorant la performance de Loïc Leferre de 2 mètres (- 82 m). Il se focalise alors sur l'entraînement de Loïc, qui est en route pour tenter le record du monde en « no limit » (qu'il obtient le 22 mai 1999). À la fin de l'été, Pierre réalise son premier record du monde en « immersion libre » (- 72 m) et relance la course dans cette discipline.

Dans le courant de l'année 2000, l'équipe de compétition appelée « Cara au fond » voit le jour. Ce groupe, de 18 personnes, devient sa structure officielle d'entraînement à Monaco. Pierre atteint alors - 73 m en « immersion libre ». C'est son deuxième record du monde. À la fin de l'été, Pierre est coorganisateur de la Coupe du monde d'apnée, à Nice. Suite à cette compétition, Loïc et Pierre parcourent le monde avec VM production pour réaliser le film *Les hommes poissons* (un 52 minutes produit par France Télévision). Le tournage dure un an et englobe leurs records du monde respectifs de 2001 (- 80 m devient le troisième titre mondial de Pierre).

En 2003 à Chypre, la « Freediver Open Classic » est la compétition de l'année. Cette rencontre élit les meilleurs apnéistes, en individuel et par équipe. Pierre y remporte le titre en équipe et s'adjugera la première place en « Dynamique ».



En 2004, l'équipe « Cara au fond » devient « Pirates of the abyss ». Pierre décide de se lancer dans l'aventure du « poids variable ». Après 4 ans sans gueuse, il renoue donc avec sa première discipline et tente le record du monde « AIDA ». Le record tombe le 6 juillet 2004 : - 123 m.

En dehors des championnats, il n'y a qu'un seul combat, celui du sportif en quête d'harmonie avec la nature. Pierre cherche à aller toujours plus loin, toujours plus profond avec un seul mot d'ordre : le plaisir. Aujourd'hui, il s'entraîne quotidiennement pour battre son propre record du monde et travaille au sein d'une école de plongée à Monaco. « L'École bleue » est une structure qui initie les enfants à la plongée libre et la plongée scaphandre, c'est aussi un centre de sensibilisation à la faune et à la flore sous-marines. Enseigner aux enfants est pour lui le moyen de faire connaître son sport et de faire partager sa passion.

www.pierrefrolla.com



Photo © F. Saurin et J. Dorra

Dans les yeux des requins est un film de Jérôme Espia (Production : Poisson lune productions - France, 26 minutes, 2010).

1 - Loïc Leferre a contribué à améliorer la sécurité de l'apnée « no limit », pourtant il meurt lors d'un accident de plongée survenu au cours d'un entraînement en mer, le 11 avril 2007 à Villefranche-sur-Mer.

On a marché sous le Pôle

L'expédition polaire sous-marine « Deepsea under the pole by Rolex » est une aventure humaine, à la rencontre de la face sous-marine de la banquise de l'Arctique, un univers caché encore méconnu tant son accès est difficile.

Quelle aventure !

Cette expédition polaire sous-marine s'est déroulée sur la banquise Arctique à proximité du Pôle nord géographique, entre le 26 mars et le 10 mai 2010.

Elle avait pour objectif de réaliser un témoignage (reportage) photographique et cinématographique totalement inédit sur l'univers sous-marin de la banquise, de la manière la plus représentative et exhaustive possible.

En parallèle de ce travail d'exploration ont été menés deux programmes scientifiques : le premier s'intéressait à l'épaisseur de neige sur la glace, paramètre crucial pour estimer le volume de glace et le second à la physiologie humaine à travers des études sur le sommeil et l'évolution de la température interne des membres de l'équipe.

Après trois années de préparation et plusieurs phases d'entraînement en Finlande et dans les Alpes, huit équipiers et un Husky menés par Ghislain Bardout se sont fait déposer à la sortie de la nuit polaire à 65 km du pôle après avoir transité par l'extrême nord du Canada. Pendant 45 jours, ils ont progressé à ski en tirant des traîneaux et réalisé 51 plongées. Bien qu'écourté, le projet a atteint ses objectifs au terme d'un périple éprouvant pour le matériel et les hommes.

Les images rapportées de l'endroit et de l'envers de la banquise témoignent d'un monde de rêve, en perdition du fait du réchauffement climatique.

« Les derniers instants sur la banquise sont durs. On sait qu'on va quitter un monde de toute beauté si difficilement accessible, dans lequel on a appris à vivre durant une tranche de vie. Un dernier tour à la recherche du silence pour s'imprégner une ultime fois de la force de cet univers si différent, un dernier toucher, le dernier contact en montant dans l'avion. On échange des sourires, des regards complices. Au revoir la banquise ! Le vol retour est spectaculaire : pendant la première partie, la couverture nuageuse ne nous laisse entrevoir la glace que par intermittence. On distingue les crêtes de compression et des ouvertures çà et là. À mesure que nous approchons de la côte, les nuages disparaissent pour laisser place à un paysage époustoufflant : la banquise est grandiose, majestueuse mais on la sent fragile et écartelée. On aperçoit des voies d'eau immenses et nombreuses, des crêtes partout et de grandes étendues de glaces fines – anciennes ouvertures fraîchement regelées.

L'arrivée sur la côte me submerge d'émotion. Nous voyons par les hublots l'île de Ward Hunt où nous devons arriver, d'immenses montagnes enneigées font face à l'océan, les couleurs de la terre réapparaissent en même temps que le relief : la nature nous offre un retour des plus spectaculaires sous un ciel bleu azur et un soleil permanent. Nous pénétrons dans le fjord pour

atterrir deux minutes après que le DC3, qui doit nous ramener à Resolute, arrive dans la direction opposée.

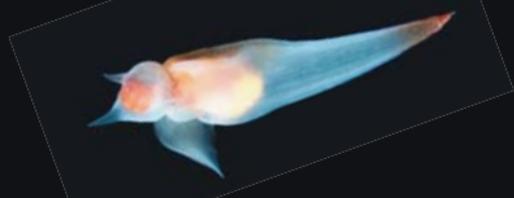
L'atterrissage se fait sur une glace plane et recouverte d'un matelas de neige douce puis ce sont les retrouvailles avec nos quatre compagnons et Valentine qui est venue nous accueillir.

L'endroit est magique : deux avions mythiques en train de se ravitailler – le *Twin Otter* et le DC3 – sur la banquise d'un fjord du bout du monde, entouré de montagnes et de glaciers dont les pentes abruptes plongent dans l'océan et une expédition qui rentre du Pôle nord des images plein les yeux. Quel final ! Après une courte escale à Eureka pour faire le plein nous rentrons à Resolute où nous atterrissons à 7 h 30 ce lundi 10 mai 2010, après une longue et belle journée polaire.

Ainsi s'achève l'expédition « Deepsea under the pole by Rolex », trois ans après que le projet est né dans ma tête. Nous aurons vécu 45 jours sur la banquise durant lesquels nous avons exploré son univers sous-marin lors de 51 incursions. Nous ramenons les images que nous étions venus chercher, il reste donc à les faire partager. »

par Ghislain BARDOUT

Extrait du journal de bord du 11 mai 2010





L'équipe

L'équipe était constituée de sept hommes, une femme et un chien Husky, de moyenne d'âge de 30 ans et de parcours divers et complémentaires. Le succès d'une telle aventure reposant grandement sur la préparation et sur l'harmonie de l'équipe, chacun était à la fois polyvalent et spécialisé (plongée sous-plafond, caméraman, photographe, mécanicien, infirmier...)



Ghislain Bardout

Chef d'expédition, caméraman sous-marin Français, 30 ans, ingénieur mécanicien spécialisé dans l'énergie, diplômé de l'école polytechnique fédérale de Lausanne, BEES 1 plongée, scaphandrier classe II B et moniteur MF2 au Centre international de plongée des Glénan, il côtoie depuis toujours la mer et la montagne. Il a travaillé étroitement avec Jean-Louis Etienne pendant deux ans en tant que logisticien et responsable technique. C'est dans ce cadre qu'en avril 2007 il a organisé une campagne de plongée au pôle Nord, faisant intervenir un robot sous-marin et six plongeurs. Il a écrit et organisé la mission « Deepsea under the pole by Rolex » et pendant l'expédition il était derrière la caméra sous-marine.

Samuel Audrain

Français, 30 ans, BEES 1 voile, mécanicien marine, plongeur niveau 4 et scaphandrier classe II B, marin confirmé formé d'abord par quatre années passées au Centre nautique des Glénan puis à l'école nationale de voile. Il a travaillé sur le bateau polaire *Tara* et hiverné 9 mois à bord lors de la dérive arctique en 2007. En avril 2007, il a fait partie des plongeurs de l'équipe de Jean-Louis Etienne au Pôle nord. Dans ce projet, il s'est chargé de la maintenance des machines thermiques comme le compresseur et les groupes électrogènes.

Clément Infante

Français, 24 ans, originaire de Toulon, il pratique la montagne depuis son plus jeune âge, en particulier dans la vallée de la Maurienne en Savoie. Étudiant en pharmacie à Grenoble, il est pompier volontaire et prépare en parallèle le brevet d'État de Guide de haute montagne.

Vincent Berthet

Français, 27 ans, caméraman et relais du réalisateur Thierry Robert. Calme, professionnel et compétent, il a géré les prises de vue pour le film de l'expédition.

On a marché sous le Pôle est un film de Thierry Robert (Docside production - France, 52 minutes, 2010).

Emmanuelle Périé

Française, 30 ans, BEES 1 voile et plongée et skippeur/capitaine 200. Après une formation à l'école nationale de voile, elle a travaillé cinq ans sur l'archipel des Glénan avant d'intégrer les expéditions Clipperton puis Total Pole Airship de Jean-Louis Etienne. C'est dans ce cadre qu'elle se rend au Pôle nord au printemps 2008 pour tester du matériel. Pendant l'expédition, en apportant une touche féminine à l'équipe, elle a joué un rôle central dans la gestion du groupe.



Pascal Rey

Français, 35 ans, alpiniste, base-jumper, infirmier urgentiste. Grand sportif, secouriste très confirmé et ancien pompier de Paris, il a eu pour responsabilité de veiller à la bonne santé de chacun.

Kayak

Siberian Husky, né le 8 février 2009. Pendant l'expédition, son rôle a été de nous prévenir de l'approche d'ours polaires. Kayak adore la neige et le froid, il regorge d'énergie et c'est un spécialiste de la séduction.



Alban Michon

Français, 32 ans, directeur de l'école de plongée sous-glace de Tignes, BEES 1 plongée, scaphandrier classe II B et moniteur de plongée souterraine. Pendant l'expédition, il a été en charge de l'entretien du matériel de plongée.

Benoît Poyelle

Français, 31 ans, technicien supérieur en génie océanique et prospection, diplômé de l'Institut national des Sciences et Techniques de la mer (INTECHMER), BEES 1 plongée, scaphandrier classe II B, moniteur MF2 au centre international de plongée des Glénan et photographe. Sur ce projet, la photo a été sous sa responsabilité.

www.underthepole.com



Sur la trace de Farley

Lorsque Karsten Heuer et Leanne Allison, accompagnés de Zev (leur fils de deux ans) et de leur chien Willow, décident de retracer le parcours littéraire d'un des plus célèbres écrivains canadiens, ce n'est nullement une figure de style. C'est un périple de 5 000 km à travers tout le Canada, des Prairies aux Maritimes, mêlant trek, canoë et navigation à voile. Le chalet d'été de l'écrivain, en Nouvelle-Écosse, est l'aboutissement du voyage. Sur la piste des ouvrages de l'auteur, la petite famille va tenter de confronter la réalité aux textes et aller à la rencontre des gens, d'une vie sauvage et de paysages romantiques par nature.



La famille Heuer-Allison

Leanne Allison est une diplômée de l'université de Calgary, qui après avoir guidé, pendant une quinzaine d'année, des chercheurs en Antarctique et sur les glaciers des Rocheuses s'est mise au documentaire. Après une formation très accélérée en réalisation de documentaire, elle a filmé et réalisé le film *Being caribou*⁽¹⁾ qui a obtenu de nombreux prix.

Karsten Heuer, est chercheur en biologie sauvage à l'université de Calgary et garde chasse saisonnier dans les parcs nationaux canadiens. C'est, en outre, un orateur, conteur et auteur à succès, lauréat de nombreux prix.

La famille Heuer-Allison est depuis longtemps férue des livres de Farley Mowat. C'est suite à la lecture de ces nombreux romans que Karsten et Leanne ont dédié leur vie à l'Aventure. Depuis dix ans, ils parcourent un grand nombre de régions où la vie sauvage semble en danger. Déjà en juin 1998, ils ont réalisé un trekking de 3 400 km à pied, à skis et en canoë, du Wyoming au Yukon pour découvrir et faire découvrir le monde sauvage de ces régions. Puis en avril 2003, ils ont suivi la migration des caribous jusqu'à la mer arctique, durant 5 mois, accomplissant encore 1 500 km de course à travers la

tundra du Canada et d'Alaska⁽²⁾. Ces deux expéditions ont été, elles-aussi, inspirées des écrits de Farley (*Never cry wolf* et *People of the deer*).

Farley Mowat

Quel est cet auteur qui les fascine tant ?

Romancier canadien (né le 12 mai 1921), Farley Mowat a écrit un très grand nombre de récits non-fictionnels basés sur des sujets comme la nature, l'archéologie ou la vie Inuit. Son célèbre livre *Never cry wolf* (1963, trad. « Mes amis les loups ») contribue à changer les stéréotypes négatifs qui représentent les loups comme des tueurs vicieux.

L'encyclopédie canadienne⁽³⁾ dit de lui qu'il écrit dès la pré-adolescence et raconte que, lorsqu'il vivait à Windsor avec ses parents (1930-1933), il composait surtout de la poésie. Après avoir déménagé avec sa famille à Saskatoon, il tient une chronique sur ses observations d'oiseaux dans le *Star-Phoenix*. Farley Mowat fréquente l'université de Toronto. Au cours d'une excursion pédagogique comme étudiant en biologie, il est outré de constater les difficultés que vivent les Inuits, situation qu'il impute à l'incompréhension et à l'exploitation de ceux-ci par les « Blancs ». Ses observations lui inspirent son premier ouvrage, *People of the deer* (1952), qui le rend célèbre du jour au lendemain, même si



cela donne naissance à une certaine controverse.

Farley est l'un des auteurs canadiens les plus lus en Amérique du nord. Son œuvre est amèrement critiquée par certains et portée aux nues par d'autres. Personne ne demeure indifférent. *Sea of slaughter* (1984), plus récent, se veut une chronique des espèces menacées de l'Atlantique nord. *Virunga : The Passion of Dian Fossey* (1987) est une biographie de la célèbre primatologue qui donna naissance au film américain, réalisé par Michael Apted (1988 Warner Bros) : *Gorilles dans la brume* (*Gorillas in the mist: The Story of Dian Fossey* dans la version originale).

Farley Mowat passe pour un conteur inné qui sait aussi manier brillamment la langue. Quel que soit le contexte, ses récits et ses anecdotes au rythme haletant sont remarquables ; le ton y est élégant, personnel et conversationnel. Son adhésion à des idéaux lui a inspiré de véritables explosions verbales : lorsqu'il s'enthousiasme, il abonde en descriptions poétiques et en images vivantes ; par contre, lorsqu'il montre son opposition, il devient railleur, virulent et satirique, maniant même parfois l'anathème évangélique.

La plupart de ses ouvrages sont autobiographiques. Dans *The Dog who wouldn't be* (1957) et *Owls in the family* (1961,



trad. « Deux grands ducs dans la famille », 1980), il relate avec humour des souvenirs de sa jeunesse ; *The Regiment* (1961) et *And no birds sang* (1979) traitent de ses expériences durant la Seconde Guerre mondiale. Trois ouvrages sont consacrés aux huit années qu'il a vécues à Burgeo (Terre-Neuve) : *The Rock within the sea* (1968) décrit ses voisins marins comme des héros parce qu'ils ne sont pas corrompus par la technologie moderne ; *The Boat who wouldn't float* (1969, trad. « Fleur de passion : le bateau qui ne voulait pas flotter ») traduit sa désillusion après quelques années de vie dans ce village ; *A Whale for the killing* (1972) transforme le meurtre gratuit d'une baleine prise au piège en tragédie symbolique. Dans *My Discovery of America* (1985), l'auteur s'interroge avec ironie sur les raisons pour lesquelles son nom figure dans un livre recensant les indésirables et qui ont motivé son interdiction de séjour aux États-Unis en 1985.

Les romans de Farley Mowat destinés aux enfants, tels que *The Dog who wouldn't be* (1957) et *Owls in the family* (1961), sont des classiques de la littérature canadienne pour enfants. *Lost in the Barrens* (1956, trad. « Perdue dans Grand Nord » en 1974), chef-d'œuvre où l'on retrouve beaucoup de thèmes présents dans ses ouvrages destinés aux adultes, lui vaut le prix du Gouverneur général du Canada. Si ce livre apparaît d'abord comme un récit d'aventures, sa structure est allégorique : deux jeunes, un « Blanc » originaire de Toronto et un Cri, parviennent à survivre à l'hiver arctique pendant un certain temps grâce au partage de leurs compétences, mais, manquant de connaissances du Grand Nord, ils échappent de près à la mort. Leur salut repose sur un jeune Inuit dont les connaissances viennent compléter les leurs.

Farley Mowat, qui habite maintenant Port Hope (en Ontario), est toujours un auteur prolifique et parfois controversé. Dans *Rescue the earth : conversations* (1990), il poursuit sa défense des enjeux environnementaux. Deux œuvres autobiographiques, *My Father's son* (1992) et *Born*

naked (1993), offrent un aperçu intime des relations familiales et traitent de son expérience à la guerre. *The Farfarers* (1998, trad. « Les Hauturiers : ils précèdent les Vikings en Amérique ») est un autre ouvrage sur l'histoire. Mowat refait une incursion nordique dans *High latitudes: an arctic journey* (2002) dans lequel il raconte son périple dans le Nord canadien en 1966, et *No Man's river* (2004) est un compte-rendu de son aventure arctique en 1947. Le film *The Snow walker* (2003, « Le Détour ») est inspiré de sa nouvelle *Walk well my brother*.



« Je suis heureux partout où il n'y a pas trop d'humains. J'en aime un petit nombre, mais je me sens plus à l'aise avec d'autres formes de vie. J'aime vivre au bord des océans, parce que l'absence de foule me protège sur au moins un flanc. Il en reste quelques uns au large qui attrapent un homard ici et là, mais ils ne sont pas menaçants. » F. Mowat

Sa bibliographie représente près de quarante ouvrages romanesques qui mêlent fiction et réalité vécue. Et c'est probablement ce même mélange qui vaut à l'œuvre de Farley d'être aussi appréciée que décriée.

www.necessaryjourneys.ca

1 - Le film *Being caribou*, 2004, pas encore diffusé en Europe, est le document magique de cette avant-dernière expédition. (ONF - Canada).

2 - Gerald J. Rubio et Karen Grandy pour le site internet canadien : www.thecanadianencyclopedia.com

Sur la trace de Farley est un film de Leanne Allison (Production : ONF - Canada, 62 minutes, 2009).



Expédition Kachgar

Sur les traces de l'or bleu

Mon frère (Loïc) et moi, nous sommes animés par une passion commune pour l'eau. Depuis 8 ans, nous sillonnons les routes du monde sur cette thématique. Notre dernière expédition en Chine le long du Yangtsé Kiang (*Expédition Yangtsé* diffusée en 2008 et 2009 sur France 5) démontrait que sans une maîtrise et une gestion de l'accès à l'eau dans la durée une société humaine, quelle que soit sa taille, ne peut se développer.

Cette fois-ci, au volant de notre side-car, nous empruntons sur 17 000 km l'itinéraire des routes de la soie entre Kachgar et Paris, sur le tronçon mythique qui relie l'Orient à l'Occident. En cinq mois d'expédition, nous revivons l'évolution du commerce mondial depuis le temps des premières caravanes jusqu'à nos jours. Avec nos motos chinoises, nous vous invitons à nous suivre dans ce road-movie environnemental inédit où la fraternité se mêle aux enjeux du XXI^e siècle.

L'arrivée de nuit à Kachgar par la route nord à travers le désert du Takla makan donne un avant goût des sables d'Asie centrale. Deux jours après notre arrivée, nous sommes confrontés aux soulèvements des Ouïghours, des émeutes sévèrement réprimées par Pékin. Devant le marché aux bestiaux, le constat est immédiat, Kachgar n'est plus l'oasis des grands départs et des grands retours. Elle n'a plus le même rôle ni la même place qu'aux temps des caravanes.

Soucieux de se plonger dans les origines de la mondialisation, nous nous rendons au Kirghizistan. Dans la région des Monts Célestes, nous nous lions d'amitié avec Norgule, qui nous accueille dans sa yourte. Même isolée cette famille a besoin d'échanger des produits de subsistance pour survivre et générer un revenu. Ces peuples semi-

nomades sont fiers de ce mode de vie en adéquation avec la nature pour autant la jeune génération ne tient pas à le reproduire car il n'offre pas les facilités et les perspectives d'épanouissement de la civilisation occidentale. Elle se retrouve alors partagée entre le désir fort de vivre en phase avec ce monde occidental, et celui d'assurer la pérennité de leurs traditions ancestrales...

L'étape suivante est l'or blanc de l'Ouzbékistan. Commencée à la fin du XIX^e avec l'arrivée des Russes puis industrialisée à l'époque des Soviétiques, la culture du coton est aujourd'hui vitale pour le pays. L'Ouzbékistan est le deuxième exportateur



de coton au monde. Une question nous taraude, pourquoi la mer d'Aral a-t-elle disparu ? Pour y répondre nous devons nous appuyer sur le concept d'eau virtuelle qui permet de rendre compte de la teneur en eau nécessaire à la fabrication de chaque produit. Le tee-shirt acheté en Europe, ce n'est pas seulement 400 g de coton ouzbek, c'est aussi 4 000 litres d'eau nécessaires à la culture du coton. Ces 4 000 litres d'eau contenus virtuellement dans un tee-shirt sont donc bien réels, car à l'autre bout la mer d'Aral a disparu... C'est ce qu'on appelle l'empreinte sur l'eau du coton ou du consommateur final qui achète ce coton.

Depuis la vallée de la Fergana, point le plus en amont de la culture du coton, jusqu'à Noukous, capitale du Karakalpakstan et province de la mer d'Aral, nous multiplions les rencontres et les découvertes qui mettent en lumière ce lien irréfutable entre production, consommation et épuisement de la ressource en eau disponible. Tout mode de vie a une empreinte sur l'eau, qu'il soit nomade ou citadin. Cependant la société de consommation offre aujourd'hui la possibilité de consommer plus que pour sa simple subsistance, ce qui génère une empreinte considérable sur les ressources naturelles, inconnue du grand public. Nous savons que l'eau est un flux grâce aux fleuves, mais peut aussi devenir un stock, si on construit un barrage par exemple.

En Turquie, véritable château d'eau de l'Asie mineure, nous nous sommes intéressés à la problématique du partage de l'eau. Au début des années 70 le pays a lancé un vaste projet d'exploitation de l'eau du Tigre et de l'Euphrate pour développer toute la région de l'Anatolie (1,8 million d'hectares de terres irriguées et la construction de 22 barrages d'ici à 2012). Mais, ces deux fleuves ont un bassin versant transfrontalier, le débit est donc à partager entre l'Irak et la Syrie. Ce phénomène naturel oblige les 3 pays à collaborer pour partager la ressource et ses différents usages autrement c'est la guerre !

Un peu plus loin vers l'Ouest, dans une usine à côté d'Adana des responsables du marketing nous présentent leur ligne de production de toiles de tissu en coton bio. Si la fibre bio préserve l'environnement en étant cultivée sans produits phytosanitaires, ramenée au kilo produit, elle nécessite plus d'eau pour sa croissance... Est-il





raisonnable de penser pouvoir produire sans empreinte sur l'environnement ? Et au lieu de chercher à améliorer uniquement les modes de production pour produire toujours plus, n'est-ce pas aussi à notre mode de consommation qu'il faut davantage réfléchir pour consommer moins ?

À Istanbul, ville pont entre l'Orient et l'Occident, le secrétaire général du 5^e Forum mondial de l'eau nous explique que pour vivre en paix, les pays doivent penser le partage de l'eau non plus en terme de mètre cube par seconde mais en terme de partage des usages de l'eau.



Nous traversons ensuite la Roumanie où une personne sur deux n'a pas encore accès à l'eau courante, comme en témoigne cette femme dans le delta du Danube qui tous les jours puise son eau directement dans le fleuve.

Plus loin c'est la Hongrie, la Slovénie puis l'Italie. En Europe, le développement des

villes s'est souvent fait au détriment des terres arables et au prix d'un partage difficile de la ressource en eau entre les besoins domestiques et ceux du monde agricole. La ville prélève son eau soit en surface soit dans des nappes et la rejette ensuite après utilisation dans les égouts puis dans les rivières. La ressource se raréfiant et les différents écosystèmes souffrant d'une eau chargée en polluants, les municipalités sont aujourd'hui obligées d'avoir recours aux stations d'épuration pour traiter les eaux grises avant de les rejeter dans l'environnement. À Milan, un équilibre ingénieux a été trouvé pour que les eaux domestiques, une fois traitées, servent aux paysans pour irriguer les champs à moindre coût.

Nous passons les Alpes avec émotion au col du Montcenis. Nous avons à peine le temps de souffler qu'à Lyon nous rencontrons un expert en logistique dans un immense centre de tri européen. La société de consommation a littéralement transformé la distribution, obligeant les grandes villes à se doter de gigantesques plateformes de stockage d'eau virtuelle !

Nous choisissons de passer notre dernière nuit sur le siège de notre side-car pour arriver de bonne heure à Rungis. Un boucher nous attend de pied ferme pour nous parler de l'évolution du commerce de proximité. L'arrivée des hyper-marchés,

des pays émergents et l'essor des villes a bouleversé la donne de la production, de la provenance et donc de la distribution de la viande.

Plus tard dans la journée, nous sommes reçus par Jean-Philippe un jeune entrepreneur qui a lancé une marque de jeans bio refusant le principe de la collection saisonnière et ne proposant que deux coupes intemporelles. D'après lui, si tu veux être citoyen du monde, « ton jean tu dois l'user à mort » !



Notre expédition exprime une idée simple : Si nous voulons préserver l'héritage extraordinaire des routes de la soie, nous devons impérativement prendre conscience que sous une forme ou sous une autre, quand nous produisons, échangeons ou achetons un produit, c'est toujours de l'eau qui est consommée quelque part dans le monde...

par Geoffroy DE LA TULLAYE

www.biglo.fr
www.hydrotour.org



Expédition Kachgar, sur les traces de l'or bleu est un film de Geoffroy et Loïc de La Tullaye (BIGLO productions avec la participation de France Télévisions - France, 52 minutes, 2010).



Katia, au plus près du ciel

Qu'est-ce qui pousse Katia Lafaille, jeune femme de 38 ans, à s'engager dans l'un des trecks les plus difficiles du monde ? Dans la Cordillère des Andes, se niche l'Aconcagua surnommé le « Colosse de l'Amérique » (6 962 m). De son départ de Mendoza, la ville située au pied du colosse, jusqu'au sommet, Katia n'est pas seule. Et la volonté de cette femme semble avoir quelques comptes à régler avec la montagne...



5 ans ce sont écoulés depuis la disparition de Jean-Christophe⁽¹⁾. J'ai relu mon livre. J'ai pleuré. Je n'ai rien oublié, tout est intact mais rassemblé et compartimenté dans le disque dur interne de mon cerveau pour pouvoir mettre un pied devant l'autre et marcher vers la vie, avancer sans l'oublier.

Le 27 janvier 2006 un tsunami à tout ravagé dans mon existence me laissant seule, nue, à la merci de ma douleur immonde sans

rien à quoi me rattacher à part moi-même pour ne pas sombrer. Les premiers mois, j'étais en compétition avec le temps. Je me suis épuisée à essayer de le dépasser. Je me suis ramassée avec quelques égratignures en plus. Il fallait que j'arrête cette glissade lente et vertigineuse vers les ténébres... J'ai alors cultivé la patience. J'ai vécu en laissant parfois les émotions reprendre le contrôle. J'ai toléré l'acceptable pour l'évacuer. À la question qu'on m'a souvent posé, « Katia, que faut-il faire pour revivre après un deuil ? », j'ai répondu : « Il n'y a pas de recettes miracles, il faut accepter les choses telles quelles sont et avancer à son rythme ».

Chaque année, avec Jérémie et Tom⁽²⁾ je célébrais les anniversaires de ma vie avec Jean-Christophe ; celui de notre rencontre un 1^{er} janvier, notre mariage un 29 juillet, son anniversaire un 31 mars, sa disparition un 27 janvier... Quatre anniversaires en douze mois. Ça fait beaucoup, ça remplit une année. De célébration en célébrations, j'ai décidé qu'il fallait que j'arrête de me sentir coupable de vivre alors que lui repose quelque part sur les flancs du Makalu, arrêté de me sentir coupable de la chaleur du feu qui me réchauffe et qui crépète dans mon poêle alors qu'il est prisonnier des glaces.

Nous sommes en 2008, au mois de novembre, je cuisine et je parle avec Tom de ce que nous pourrions bien faire cette année pour célébrer les trois ans de la

disparition de son père. Tom me questionne : « Maman, pourquoi est-ce que tu veux toujours faire quelques choses pour papa ? » Il a raison. Je prends conscience que je vis toujours en couple avec Jean-Christophe et à quel point il est omniprésent... Tout s'arrête d'un coup. Il est mort, mais il n'y a pas de corps. Je lui dédicace chaque jour de ma vie pour lui montrer que je ne l'abandonne pas. Il est temps pour moi de vivre « sans lui ». La question de mon petit gars était le petit « coup de pouce » qu'il me fallait pour me mettre sur la voie. Mon projet de gravir l'Aconcagua s'est présenté comme une évidence...

L'Aconcagua nous a séparé quelques jours après notre rencontre⁽³⁾. L'Aconcagua était notre projet commun après les 8 000. L'Aconcagua est l'endroit que j'ai choisi pour lui dire « adieu ». Comme lui, je voulais déposer sa photo au sommet à 6 962 mètres d'altitude, découvrir la haute altitude dont il me parlait, me rapprocher du ciel et apercevoir la courbure de la planète qu'il me décrivait. Le 23 février 2009 j'ai déposé sa photo sur la croix sommitale de l'Aconcagua.

Je suis repartie plusieurs fois en trekking au Népal avec Tom. Je l'ai emmené au pied de la face sud de l'Annapurna. Une montagne importante dans le parcours de son père. Je suis retournée de nombreuses fois aux États-Unis avec les enfants pour y vivre des périodes sportifs, à pied, à vélo. J'ai passé des nuits sous tente dans les





déserts brûlants de l'Utah ou les montagnes du Colorado. Je me suis nourrie de l'espace qui me manque en Europe pour me perdre dans ceux d'Amérique. Petit à petit j'ai retrouvé une identité. Professionnellement, je suis passée du marketing aux pérégrinations lointaines. Le voyage n'est pas un loisir ni une fuite, mais une nécessité. Je ne peux pas vivre sans lui. J'ai besoin de rompre avec notre système et notre société de consommation. Lorsque je voyage à pied ou à vélo, il me faut quelques heures pour me déprogrammer du monde d'où je viens et renouer avec mes sens. Mes rencontres avec les populations locales sont justes, l'échelle sociale n'existe plus... on fait partie du monde, on va à l'essentiel. C'est ça l'équilibre pour moi. Les grands espaces, la différence et le dépassement de soi sont mes maîtres.

On parle beaucoup d'environnement. À chaque fois je m'interroge sur ces campagnes publicitaires pour « sauver la planète », ces slogans qui fusent à tout va. Je trie mes déchets depuis longtemps, je fais mes yaourts et vieille à ma consommation de manière générale non pas pour préserver l'environnement, mais parce que je le respecte. Il s'agit juste d'éducation et de

prendre le temps de se poser des questions. Par le biais de mes voyages et des rencontres avec les populations locales, souvent pauvres, j'ai goûté à la richesse humaine. À la sueur de mon corps, j'ai parcouru des espaces magnifiques dans lesquels la beauté du monde vous intimide et vous émeut comme un premier rendez-vous. Je laisse un minimum de traces de mon passage pour ne pas déranger ce monde qui m'a laissé l'entrevoir. La question du respect ne se pose pas, il va de soi. alors bien sûr ces « slogans » m'inquiètent... L'hiver dernier, j'ai choisi de vivre en quasi-autarcie trois mois en Patagonie chilienne, cette terre du bout du monde. Il fallait que je quitte le « confort » de ma maison trop grande et trop belle pour une cabane rustique en bois, loin de tout. Parfois je dormais dehors pour observer les constellations de l'hémisphère sud. Pour obtenir une connexion Internet, je devais parcourir 30 km sur une piste caillouteuse à vélo, mon ordinateur dans les sacoches. Une fois arrivée, j'allais m'installer quelques heures à l'Internet café du village pour renouer avec les humains et avant tout parler avec Tom que j'avais confié quelques mois à mon père (qui parcourt le monde à la voile). Le « confort » de ma maison ne m'a jamais manqué. J'étais libre et en harmonie.

Cette année 2010, j'ai préparé et présenté des documentaires sportifs pour la télévision. Une façon pour moi de partager ce que je reçois des autres et du voyage. Au terme de ma retraite, une équipe de tournage m'a rejointe en Patagonie pour tourner le premier volet de la trilogie. Le second s'est déroulé au Népal et le dernier aux États-Unis !

Que dire de mon petit Tom depuis que son papa est mort ? Un papa reste un papa, le manque est là, il vit avec cette réalité. Jérémie est un adolescent qui avait Jean-Christophe comme repère masculin. Ils avancent comme ils peuvent avec ce handicap qui les rend plus fort chaque jour.



Depuis le 27 janvier 2006, d'ébauches en rechutes, j'ai fini par ouvrir ma propre route, en marge du système. Des chemins la croise comme l'écriture de mes reportages à travers le monde, les documentaires, les conférences et les voyages que j'organise à la demande. Je suis ce que je fais et peu m'importe le regard et le jugement des autres. La vie est belle, la vie est courte. Je refuse de la gaspiller ou de vivre dans un monde fait d'illusions. Si la mort vient me chercher avant l'âge décent pour tirer ma révérence, je veux que la peine de mes enfants puisse être atténuée par le sentiment que leur maman a vécu sa vie sans regret. La liberté que j'éprouve quand je parcours les chemins du monde, l'émotion d'une belle lumière partagée avec Tom, la complicité qui naît autour d'un bol de thé chaud ou encore le bonheur dans le geste simple de fendre son bois et d'allumer un feu, personne peut me les prendre, là est mon trésor !

par Katia LAFAILLE

Extrait du chapitre 13 de l'édition italienne de son livre intitulé : Sans lui, à paraître en décembre 2010. Ce livre est déjà paru en France en 2006 aux éditions Grasset.



www.jclafaille.com

- 1 - Jean-Christophe Lafaille, son époux, est un alpiniste disparu en Himalaya sur le Mont Makalu le 26 janvier 2006.
 - 2 - Jérémie et Tom sont ses enfants (de 16 et 9 ans).
 - 3 - « Je l'évoque dans le chapitre 4 de mon livre ».
- Katia, au plus près du ciel est un film de Nicolas Grimard et Adrien Gemonet (Production : System TV - France, 52 minutes, 2009).

L'odyssée d'un rêve



Rallier Cape Breton au Canada à Capbreton en France à la force des bras, 5 000 km sur l'Atlantique Nord, voici les ingrédients d'un projet unique au monde. Le départ du « Défi Ucar-Cap Odyssée » était donné en juillet 2009.



En franchissant l'entrée du port de Capbreton, ce vendredi 28 août 2009, Alexandra Lux, Stéphanie Geyer-Barneix et Flora Manciet ont réussi ce pari insensé. Pendant 54 jours, contre vents et marées, elles ont affronté l'océan à mains nues...



Sauveteuses en mer professionnelles, ce sont des athlètes de haut niveau. Jeunes, elles cumulent à elles trois le titre de multiples championnes de France et d'Europe et 4 titres de championnes du monde... Leur discipline : le paddle board ! Et c'est à bord de cette simple planche, qu'elles ont réalisé cette performance.

Le paddle board est une discipline qui requiert une condition physique exceptionnelle et demande un goût pour l'effort et le dépassement de soi. Forcées que ces trois jeunes femmes exploitaient tous les jours.

« Le paddle board remonte aux origines du surf et équipe désormais les sauveteurs en mer. Le rameur est seul, allongé sur sa planche et rame à mains nues. Muni d'un gouvernail, cette planche de 5,15 mètres sur 60 cm de large, est légèrement carénée à l'avant afin de fendre la houle » précise Flora.

« Nous nous entraînons toute l'année à Capbreton. Avant cette traversée, nous avons terminé le Championnat de France de sauvetage côtier, Alex et Stéph avaient participé à la course San Sébastien-Capbreton. Et nous avons réalisé en fin d'année une traversée test Bretagne-Capbreton. » explique Flora. « Natation, musculation, endurance et rame étaient au programme de 8 mois d'entraînement, deux fois par jour. Mais ce défi était autant mental que physique. »

Les filles se sont donc relayées 21h/24h à genoux ou allongées sur leur planche, suivies par le catamaran skipépé par Yves Parlier⁽¹⁾. « Mon rôle était de leur apporter

toute mon expérience de la haute mer notamment pour tout ce qui est du positionnement, de la météo et de l'équipement. »

Le bateau accueillait à son bord les deux rameuses en stand-by, Adrien Lesparre (responsable technique), Jean-Luc Charrier (médecin ostéopathe), Lucie Robin (réalisatrice-caméraman) et Frédérique D'Agata, (ingénieur océanographe). À travers des relevés quotidiens de plancton réalisés par Frédérique, les scientifiques vont pouvoir évaluer l'indice planctonique de l'océan. « Ces relevés sont impensables pour les chercheurs de l'IFREMER, c'était donc aussi une belle occasion de s'investir pour notre planète » note Stéphanie.

Mené de main de maître par trois femmes qui imposent le respect et l'admiration, le projet était une aventure unique en son genre.

« Nous avons décidé de parcourir 100 km par jour, l'objectif était de gérer au maximum la houle, de la surfer et bien sûr d'exploiter les courants. Mais il fallait aussi composer avec les requins, les glaces et le trafic maritime. En fait, c'était avant tout un rêve fou ! Après plusieurs années en équipe de France, je souhaitais passer à autre chose. J'ai toujours eu dans un coin de ma tête cette idée. C'est arrivé à une période où j'avais une revanche à prendre sur la vie et j'ai donc proposé aux filles de se lancer dans l'aventure ! » explique Stéphanie.

« Je ne réalise pas tout à fait car tout est passé très vite. À trois, à six bras, nous avons réussi ! J'ai tellement de belles images en tête, ramer avec les baleines, les dauphins, les levers et couchers de soleil... » dit Alexandra.

« Quand Stéphanie nous a proposé ce projet, nous avons tout de suite accepté. Il y a eu des moments difficiles. Je ne cache pas en avoir voulu à Stéph quelques fois, surtout la nuit quand il fallait se remettre à l'eau... Mais grâce au soutien de l'équipage et de nos proches, nous sommes allées au bout... » conclut Flora.

www.capsurlodysee.com
www.ucarcapodysee.com



1 - Yves Parlier : navigateur ayant participé trois fois au Vendée Globe, vainqueur entre autres de la Transat Jacques Vabre 1997 et de La Solitaire du Figaro 1991.

L'odyssée d'un rêve est un film de Lucie Robin (Coproducteur : Mediakrea et Cap Odyssée - France, 52 minutes, 2010).

Papouasie, enfer et contre tout



Si identifier les espèces est la première étape pour préserver la biodiversité des écosystèmes, souligner l'intérêt économique qu'elles représentent en est une autre. Pour cela, des équipes de chercheurs de l'IRD (l'Institut de Recherche pour le Développement), et notamment celles de Laurent Pouyaud⁽¹⁾ explorent la diversité des poissons arc-en-ciel de Papouasie et envisagent leur domestication pour leur préservation.

Qualifiée d'Éden asiatique, la Papouasie pourrait être l'une des régions les plus riches de la planète en terme de biodiversité. Elle abriterait plus de la moitié des espèces vivantes répertoriées de l'archipel indo-malais dans un écosystème d'une richesse inexplorée, car couvert à plus de 80 % par la forêt primaire. Alors que la déforestation et l'exploitation de ses ressources biologiques entraînent la disparition de nombreuses espèces, les chercheurs de l'IRD⁽²⁾ explorent aujourd'hui la diversité des poissons d'eau douce. Ils viennent d'identifier en Papouasie trente-sept espèces de poissons arc-en-ciel ou *Melanotaenia*. Rares, ces petits poissons aux formes différentes, possèdent une robe multicolore (d'où leur surnom de poisson arc-en-ciel).

Souvent négligés comme modèles de recherche en raison de leur finalité récréative, les poissons d'ornement sont pourtant tout aussi cruciaux en termes de développement économique, de valorisation ou de conservation de la biodiversité que les



poissons de consommation. Ce secteur génère 48 000 fermes de production en Indonésie, des revenus significatifs pour les communautés rurales et une grande source de devises à l'exportation. Mais l'activité a un impact sur l'environnement, car 20 % des poissons vendus sont prélevés sur les populations sauvages. Les recherches s'emploient donc à réduire les dommages causés par les captures et à développer des programmes de domestication et de conservation des espèces, en s'appuyant sur le marché de l'aquariophilie.

Les poissons arc-en-ciel de Papouasie, sont les plus prisés par ce secteur. Capturés à l'état sauvage pour alimenter ce marché, certaines espèces surexploitées sont déjà menacées d'extinction⁽³⁾. Trois expéditions successives, effectuées depuis 2007 sur la péninsule de la « Tête d'Oiseau », ont permis de découvrir de nouveaux spécimens qui sont aujourd'hui en cours de description et de domestication. Pour mener leurs recherches, les

scientifiques se sont enfoncés très profondément dans les forêts, en crapahutant cinq semaines, en 4x4, en pirogue et en marchant dans les rivières au côté des sangues, des crocodiles et des serpents. La Papouasie occidentale est la région la moins peuplée et la moins développée d'Indonésie. Dans cette île, la forêt primaire reste encore préservée et dangereuse. Mais l'humidité permanente, les moustiques et les animaux sauvages n'ont pas été les obstacles les plus inattendus. À ces contraintes, s'est ajouté un contexte humain et politique délicat, lié au réveil des séparatistes papous à l'occasion des élections législatives. Sur le qui-vive, policiers et militaires ont renforcé leurs contrôles, compliquant les démarches administratives.



Mais aussi difficiles que puissent être ces recherches, les premières observations confirment les inquiétudes des scientifiques : les poissons arc-en-ciel sont menacés par la modification de leur habitat (déforestation, pollution, assèchement), par l'introduction d'espèces (allochtones, piscivores ou pathogènes) et par la surpêche.

www.ird.fr

www.id.ird.fr

1 - Laurent Pouyaud, ichthyologiste, spécialiste de la génétique des populations à l'IRD. Atteint en Indonésie de 1996 à 2009, il intervient sur le programme par missions de courte durée. Avec l'aide de Kadar Usman (étudiant) et Amos (guide du Service des Pêches de Manokwari).

2 - En partenariat avec l'Agence des affaires maritimes et de la pêche d'Indonésie et avec les deux instituts indonésiens APSPR et LORI-BIHAT.

3 - Les poissons arc-en-ciel que l'on trouve en France, dans le commerce, sont des espèces domestiquées et dont la reproduction a été maîtrisée dans les années 80 par des aquariophiles européens.

Papouasie, enfer et contre tout est un film de Christine Tournadre (Coproduction : GEESON programmes, Planète, IRD - France, 52 minutes, 2010). Il sera diffusé sur la chaîne Planète le 25 décembre à 11 h.



La piste Frison-Roche

Sur les traces de l'auteur
de Premier de Cordée.

19 avril 2009, 6 heures. Le soleil vient nous réveiller gentiment. Nous sortons de nos duvets, incroyables. Hier soir encore, nous étions noyés dans le bruit et la pollution de Paris. Ce matin, notre toute petite équipe (le réalisateur Arthur Chays, le preneur de son Pascal Jaquet et notre compagnon de tournage Lionel Cariou) ouvre les yeux en plein désert, sous un ciel d'un bleu limpide ! Nous sommes à Tissalatine, à deux heures de route au nord-ouest de Tamanrasset. Tout autour de nous s'élève de gros dômes d'une belle couleur ocre que nous découvrons seulement maintenant car nous sommes arrivés en pleine nuit, la veille. Nous mesurons d'autant plus notre chance que nous avons bien cru ne jamais pouvoir rejoindre l'Algérie. Pas facile d'obtenir un visa de tournage auprès des autorités locales... en pleine élection présidentielle ! Cette chance, ou en tout cas ce souffle positif qui nous anime, nous le devons à un homme : Roger Frison-Roche. C'est pour lui que nous sommes là, pour raconter sa vie. Pas pour faire une simple biographie mais plutôt pour le suivre dans ses aventures, comme s'il était encore là pour nous guider.

C'est le tout début de notre tournage, et rien ne serait possible sans Thomas Dulac, un jeune guide de haute-montagne des Pyrénées. C'est ça, le concept de notre film : retrouver la piste de Frison-Roche grâce à ses « héritiers », des hommes et

des femmes qui continuent à faire vivre les valeurs de l'écrivain-voyageur, décédé en 1999. Thomas va nous entraîner à travers le massif du Hoggar, à la découverte des sommets gravés par Frison-Roche à une époque où seuls les dromadaires soulevaient la poussière des pistes désertiques. Et où le seul souci quotidien se résumait à trouver de l'eau. Pour nous, c'est choisir le bon angle de vue, profiter de la meilleure lumière.



Cinq Touaregs sont partis avec nous. D'habitude ils accompagnent des randonneurs ou des grimpeurs, pressés de découvrir cette splendide région du Sahara. Ils sont donc un peu surpris de nous voir camper trois jours de suite au pied de la Sawinan, un élégant pic volcanique que Thomas et Lionel sont obligés de gravir pas moins de quatre fois pour les besoins du film. Il faut beaucoup de patience, mais après tout, n'est-ce pas tout l'intérêt d'un voyage ? Savoir attendre et s'imprégner d'un lieu. C'est ce que Frison-Roche



appréciait, et dès ce premier périple, nous nous sentons sur la même longueur d'onde que lui.

Du grand Sud au grand Nord

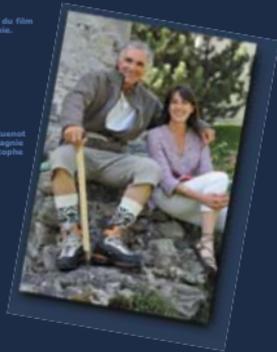
Trois mois plus tard, nous voici sur une route vallonnée, cernée d'arbres nains à perte de vue. Un lac apparaît de temps à autre. Nous aimerions arrêter la voiture pour prendre des photos et filmer, mais les moustiques nous guettent. Ils sont des milliers, des millions ? Et d'une férocité





L'équipe du film en Laponie.

Sophie Cuenot en compagnie de Christophe Profit.



inédite pour nous ! Mais rien ne nous détourne de notre objectif. Nous avons atterri tout au nord de la Norvège, au-delà du cercle polaire, pour rencontrer, en chair et en os, un personnage de Roger Frison-Roche. Ou en tout cas la petite fille, devenue mère de famille, qui lui a inspiré ses romans lapons (*Le Rapt* et *La Dernière migration*).

Sur la route, nous sommes un peu inquiets. Comment retrouver l'atmosphère chère à Frison, qui a découvert la Laponie dans les années 1950, en plein hiver, emmitouffé dans des fourrures sur son traîneau ? Pour nous, au contraire, c'est le soleil de minuit : il fait doux et la nuit ne tombe jamais ! Mais il nous suffit d'ouvrir la porte de la maison de Karen pour être pleinement rassurés. Nous ne sommes pas sur une fausse piste. Tout est là, comme il y a soixante ans : Karen qui sourit tout le temps, aussi joyeuse et insouciante que lorsqu'elle emmenait l'écrivain français récolter ses pièges à gibier ; les rennes qui sont en pâturage dans la montagne mais occupent toutes les discussions de la famille Utsi ; et un joyeux « bazar » dans cette maison dont les occupants ont longtemps été habitués aux grandes migrations avant de se sédentariser, sans pour autant devenir maniaques ! Totalement dépayés, nous nous laissons bercer par la langue sami (on ne parle plus de Lapons aujourd'hui mais de Samis), que notre interprète,

Gudrun Bergdahl, a la gentillesse de traduire inlassablement.

Nous nous demandons ce que penserait Frison-Roche en retrouvant sa petite Karen, dont il avait inventé une vie d'adulte pas si éloignée de la réalité.

Exceptionnellement, nous décidons de nous écarter un peu de sa trace pour découvrir la culture sami par nos propres moyens. Sur les conseils de Karen, nous nous rendons sur la côte norvégienne, dans un magnifique fjord, pour apprécier le festival Riddu Riddu, rencontre musicale où s'entremêlent chants traditionnels et concerts de hard-rock. Un choc des cultures à peine refroidi par la pluie. Frison s'inquiétait beaucoup pour le devenir de la civilisation des nomades du grand Nord. Avant de quitter la Norvège, nous avons pu vérifier qu'elle avait en partie survécu à l'uniformisation rampante.

Un voyage... à la maison

Toujours pendant l'été 2009, alors que des touristes du monde entier affluent dans la vallée de Chamonix pour mitrailler le massif du Mont-Blanc avec leurs appareils photos, nous proménonons notre caméra dans les lieux les plus chers à l'auteur de *Premier de Cordée*. Débarqué de Paris à l'âge de 17 ans, il aimait passer la nuit entre la Flégère et le Brévent pour admirer le lever du soleil sur les aiguilles... Notre réalisateur Arthur Chays tente lui

aussi l'expérience, et réussit de très belles images. Comme quoi l'hélicoptère n'est pas indispensable à un tournage en montagne...

Nous sautons de téléphérique en train à crémaillère, de l'Aiguille du Midi au Montenvers, toujours en compagnie des « hériciers » de Frison, à commencer par sa fille Martine qui nous raconte quelques secrets de famille. Le grand alpiniste Christophe Profit nous invite aux répétitions de la Fête des guides du 15 août, et nous entrons dans les coulisses de la très secrète communauté chamoniarde. Et encore bien d'autres rencontres passionnantes...

Pour Arthur et moi, qui sommes nés à Chamonix, c'est une redécouverte totale de nos racines. Nous n'avions jamais réalisé à quel point cette vallée nous avait façonnés. Ce voyage à domicile nous procure autant d'émotions qu'un périple à l'autre bout du monde. Et nous ne sommes pas loin de penser, comme Frison, qu'il n'y a rien de plus beau que la lumière du matin venant caresser le profil du Mont-Blanc...

par Sophie CUENOT

La piste Frison-Roche est un film d'Arthur Chays écrit par Sophie Cuenot (Intrepid productions - France, 52 minutes, 2009).
www.arthurchays.fr
et www.intrepidproductions.com

Sophie Cuenot, est aussi l'auteur d'une biographie de l'alpiniste Robert Paragot : Paris, camp de base, Éditions Guélin.

Les ouvrages de Roger Frison-Roche (et notamment la nouvelle version illustrée de *Premier de Cordée*) : www.editionsqueerlin.com

www.frison-roche.com

À la conquête des sommets arctiques

Robert Jasper et Stefan Glowacz en expédition sur l'île de Baffin.

Une équipe composée des meilleurs grimpeurs du monde, dirigée par Stefan Glowacz et Rober Jasper, est partie à l'ascension d'une paroi abrupte dans l'une des régions les plus reculées du globe. Sans camp de base, sans aucune équipe de soutien, sans moyens pour éloigner les ours polaires, ils ont atteint, à 340 km de toute civilisation, un fabuleux site d'escalade fait de roche et de glace : « Les géants de granit de l'île de Baffin ».

Avec trois amis de longue date - Holger Heuber, Klaus Fengler et Mariusz Hoffman, ils ont ainsi tenté l'ascension d'un massif inexploré que Klaus Fengler avait repéré et photographié auparavant en avion, dans un fjord du nord de l'île de Baffin.



motoneiges. Puis les Inuit les laissant à leur sort, seuls avec les ours polaires et les tempêtes de l'Arctique, Stefan, Robert et son équipe vont gravir ces parois rocheuses. Toujours en autonomie complète, à skis et aidés de cerf-volants, avec leur pulka de matériel, ils vont ensuite rejoindre le village inuit de Clyde River.

quant lui-même le matériel nécessaire. C'est ainsi qu'il descend en canot pneumatique la Nahanni river pour atteindre la flèche de 700 m du Mont Harrison Smith au Canada, ou qu'en 1999 il gravit la Tour Renard en Antactique atteinte avec un voilier de 14 m. Dans un même esprit, il réalise encore, en Patagonie, la première



Située entre le nord du Canada et le Groenland, l'île de Baffin, est l'une des plus grandes îles du monde. Elle est aussi traversée en son centre par le cercle polaire arctique. Peu d'endroits dans le monde restent aussi vierges que l'île de Baffin ou le Grand Nord. Là-bas les parois rocheuses montent parfois à 1 600 mètres dans le ciel et n'ont jamais été gravies. Battus par les vents ces géants de granit sont difficiles à atteindre et toute expédition d'hiver dans ces régions constitue une entreprise extrême. Qu'importe, les cinq alpinistes suisses/allemands se font déposer avec leur matériel au pied des géants par des Inuit locaux équipés de

Le célèbre alpiniste allemand **Robert Jasper** est né en 1968. C'est aujourd'hui un alpiniste de premier plan qui est connu dans le monde sous le nom de « décaathlonien alpin » pour avoir établi de nouvelles normes internationales dans sa discipline. Reconnu pour ses records en solo à travers le monde (Alpes, Himalaya, Patagonie, Alaska...), guide et formateur professionnel de haute montagne et de ski, il multiplie désormais les exploits avec son ami de toujours Stefan Glowacz.

www.robert-jasper.de

Stefan Glowacz (né le 22 mars 1965 en Bavière) est un alpiniste et aventurier professionnel. Il a commencé l'escalade à l'âge de 15 ans et il est parvenu à devenir l'un des grimpeurs les meilleurs du monde en très peu de temps. Depuis 1993, il a quitté la compétition et s'est consacré aux défis les plus physiques et à des expéditions dans les régions les plus reculées du monde. Dans ses expéditions, il cherche à limiter l'emploi de logistiques lourdes (avions, hélicoptères...) pour atteindre ses sites d'escalade en embar-



ascension de The Lost World (le pilier nord de Murrall) en 2003, après 40 km de marche. Depuis lors les expéditions d'escalade à travers le monde s'enchaînent pour lui, et toujours à la recherche des sites les plus reculés : Namibie, Pakistan, Venezuela, Islande, Groenland...

www.glowacz.de

« Exposition extrême » est le nom que Stéphane et Robert ont donné à leur fabuleux projet, à une aventure qui les poussent désormais à rechercher les lieux d'escalade inédits aux coeurs des ultimes sites sauvages de notre planète.

www.baffinexpedition.com

À la conquête des sommets arctiques est un film de Jochen Schmidt (coproduction : Medi Cine, ZDF - Allemagne, 43 minutes, 2009).

En plein cœur de la jungle

Tout a commencé en 2002, au festival de Dijon. Le soir de la présentation de son film⁽¹⁾, le réalisateur et opérateur Jean-Gabriel Leynaud a dîné avec Maurice Thiney⁽²⁾. Pendant plus d'une heure, Maurice lui a parlé d'une tribu restée cachée dans les jungles marécageuses de Papouasie Occidentale⁽³⁾. Celle d'un peuple vivant encore comme à l'âge de pierre, souvent violent envers les visiteurs, habitant des huttes construites à plus de 20 m au sommet des arbres et soupçonné de pratiquer encore le cannibalisme, mais fascinant. Selon Maurice, il était encore possible de rencontrer ces tribus isolées qui vivent en petits groupes familiaux. Doute, fascination, rêve, les années ont passé sans que Jean-Gabriel n'oublie ce récit.

Le 1^{er} mai 2004, le réalisateur et sa compagne (Bettina Aller) atteignaient le lieu même de leur première rencontre, le Pôle Nord géographique, après 58 jours de marche sur la banquise. Depuis lors, les vacances du couple ont toujours eu un puissant parfum d'aventure : monde polaire, volcans actifs, déserts, alpinisme... et mariage. Emily et Christopher, les enfants de Bettina, ont partagé ces voyages, mais jamais de vraies expéditions. Les voyant grandir dans une société de plus en plus dominée par la télévision, internet et les centres commerciaux, le couple rêvait de leur donner la chance de découvrir un monde différent. Un monde où les gens



vivent encore en harmonie avec la nature et où ils y sont heureux malgré les contraintes que cela implique. À la faveur de ses tournages à travers le monde, Jean-Gabriel a déjà vu des régions perdues changer radicalement en seulement quelques années. Les vêtements traditionnels avaient disparu au profit des tee-shirts publicitaires, l'eau du puits à celui des sodas... en échange, parfois, de progrès en matière de santé ou d'éducation. Selon lui, il y a fort à parier que dans 30 ans, la mondialisation aura uniformisé les modes de vie à peu près partout. Voyager ne se résumera alors peut-être qu'à passer d'un pays où certains rêvent d'avoir un frigo plus grand, à celui où d'autres rêvent seulement d'en avoir un. Jean-Gabriel a donc décidé d'emmener toute la famille dans l'une des régions les plus préservées de la planète, la Papouasie, en espérant y rencontrer des êtres qui vivent en forêt.



Après avoir traversé des forêts tropicales, grimpé à plus de 3 600 m d'altitude, descendu une falaise de 1 000 m, suspendus à des échelles de bois branlantes, les enfants ont pu pénétrer dans une vallée dont les habitants arborent fièrement leurs étuis péniens et leurs jupes d'herbes séchées. Au-delà du code vestimentaire et du mode de vie primitif, Emily et Christopher ont rencontré ces enfants, découvert leurs modes de vie et partagé leurs sourires. Ce fut une expérience profondément enrichissante pour ces deux jeunes européens de 11 et 14 ans. À coup sûr, elle les marquera à jamais. Mais après avoir voyagé 25 jours à travers la Papouasie et avoir rencontré les tribus Asmats, Yanis, Uplal et Yalis, Emily et Christopher ont dû rentrer à la maison pour reprendre l'école.



Bettina et Jean-Gabriel ont poursuivi l'excursion, pendant un mois, pour s'enfoncer dans la jungle marécageuse où vivent les Stone Korowais (dont Maurice Thiney avait parlé). Le défi était de s'écartier des zones que les pasteurs, les ethnologues, les équipes de tournage, les étrangers ont largement explorées et arpentées. Ils devaient donc s'aventurer dans un secteur interdit par les autorités coloniales indonésiennes. Dans cette zone, seules les tribus locales peuvent accorder un droit de passage. Le couple a donc dû progresser, de village en village, au gré des complicités locales, sans savoir où (et quand) le voyage aboutirait. Mais, le talent de Jonas (leur guide Papou), la persévérance et la chance leur ont permis d'atteindre une tribu qui n'avait jamais rencontré d'étranger. Une expérience unique, qu'ils croyaient réservée à de vieux films en noir et blanc, s'est alors offerte à eux...



1 - Film intitulé : *Le pays des Dynis*.

2 - Maurice Thiney est un infatigable voyageur dijonnais qui est allé aux quatre coins de la planète à pied, à cheval et en pirogue à la rencontre des ethnies vivants de façon traditionnelle comme les Papous de Nouvelle-Guinée ou les Kalinga aux Philippines. Cf. p. 53

3 - Une région nommée : West Papua.

En plein cœur de la jungle est un film de Jean-Gabriel Leynaud (Coproducteur : Sémihers à Co, No Penguin productions, Voyage - France, 52 minutes, 2010).

L'extraordinaire tournée du facteur Maignan

Fils de paysan (bûcheron l'hiver, paysan l'été), je n'ai pas connu la mer durant mon enfance. De tempérament très sportif, j'ai pratiqué de nombreuses activités dans ma jeunesse. À 25 ans, j'ai même réalisé un tour du Maroc à moto. Mais c'était surtout le vélo de compétition qui m'accaparait. Pratiquant ce sport individuel à haute dose, je m'isolais des autres. Mon entourage ne pouvait que subir ma passion. Saturé par la compétition, j'ai alors abandonné le vélo pour rejoindre mes proches au bord de la mer. Que pouvait faire une personne aussi active que moi au bord de l'eau sans risquer l'ennui ? La réponse ne s'est pas fait attendre : du bateau pour embarquer ma famille et mes amis sur l'eau ! J'ai acquis mon premier voilier et me suis aussitôt découvert, à trente ans, une nouvelle passion. Sans apprentissage ni cours de voile, avec seulement deux ou trois livres en main pour comprendre comment tout cela fonctionne, mes premiers bords furent difficiles à réaliser. Néanmoins, quelques années plus tard, je régatais. L'esprit de compétition est tenace... J'évoluais alors en longueur de bateau : de mon premier 6,50 m jusqu'à mon dernier 10,20 m (en passant par le 8,20 m et le 9,30 m), et je naviguais vers l'Irlande, l'Angleterre...

En 2002, j'ai même participé à la Route du Rhum, en tant que pirate. En effet, j'avais acquis mon *Sun Rise* (10,20 m) deux années auparavant pour participer à cette course. Mais, en 2001, le règlement avait changé et la compétition n'acceptait plus que des bateaux d'au moins 12 mètres. Déçu, triste et amer, je décidais malgré tout de tenter l'aventure avec les encouragements de mes sponsors. Refusé au

départ à Saint-Malo - et même mis hors du bassin de course - je traversais l'Atlantique avec ma petite embarcation en 27 jours et parallèlement à la course officielle. À mon arrivée à Pointe-à-Pitre, j'ai néanmoins créé la surprise générale, ravissant la vedette à bon nombre de participants.



Stupéfiés par mon audace et ma performance, mais certainement aussi par le fait qu'un grand nombre de bateaux avaient été contraints à l'abandon cette année-là, j'ai enfin été accueilli dans le bassin officiel par les organisateurs. Durant cette traversée, j'ai vraiment découvert ce qui allait bien à bord et ce qu'il fallait améliorer. Ce fut aussi le premier pas vers une plus longue route à venir. Car avant même d'arriver à destination, j'avais eu le sentiment que le plaisir était trop court. Que faire ? Une trans-océanique étant bien trop compliquée (avec le passage du canal de Panama...) j'ai donc imaginé de faire un tour du monde. Comment résister à six fois la Route du Rhum ? Six mois après, cette idée ne m'avait toujours pas quitté.

Je n'ai commencé à parler ouvertement de mon projet que trois ans avant la date du départ. Ma femme Nicole, qui savait qu'on n'arrête pas un Maignan, m'a tout de suite soutenu. Une longue préparation matérielle et mentale était néanmoins nécessaire. Le bateau qui venait de faire la Route du Rhum n'était pas au mieux de sa forme. Il



fallait lui donner une seconde jeunesse et le préparer tout en sachant qu'il serait impossible d'en faire un navire capable d'endurer le pire. Je me suis donc entouré d'une équipe qui m'a aidé techniquement mais aussi moralement, par sa présence, à appréhender ma future solitude. Pour vaincre cette solitude, l'ennui et le désespoir dans ce désert d'eau, j'ai embarqué en grand secret les livres de jardinage de mon épouse afin de penser aux arbres et aux plantes lorsqu'ils me feraient défaut. J'ai pris également deux livres sur le débarquement de Normandie pour m'aider à supporter l'insupportable et les peurs que j'allais moi-même m'infliger. Comment pourrais-je me plaindre quand d'autres, ailleurs et autrement, n'avaient pas choisi leur sort ? Et enfin, j'ai pris quelques ouvrages de vélo pour les jours de pétole.

Pendant six mois de navigation en solitaire dans des mers les plus difficiles du globe, j'ai pu constater la résistance de l'être humain aux agressions du climat, aux déséquilibres et aux changements de vie... Le cerveau humain s'adapte et se réadapte très rapidement à tous ces changements. Mais si, avant de partir, j'appréhendais la solitude, c'est surtout ma capacité d'endurance qui a été le plus mise à l'épreuve. En effet, ce genre de voyage demande une attention de chaque instant tout au long du parcours, surtout avec un voilier comme le mien, vétuste et absolument pas adapté à ce type de navigation. J'estime que ce long périple m'a apporté 10 % de plaisir et 90 % de galère ; pour-





tant, je suis prêt à repartir en sachant que ce même parcours serait différent et m'apporterait de nouvelles expériences. Tout ce que j'ai vécu là-bas, en bien ou en mal, n'était qu'une affaire de circonstance et d'opportunité. Si je repartais, je verrais d'un autre oeil les continents que je longerais, je m'interrogerais différemment sur ce que la mer me réserve...

De son côté Nicole, mon épouse, parvenait à surmonter l'angoisse de ne pouvoir qu'imaginer ce qui se passait à bord, grâce à des tâches très soutenues. Je l'appelais tous les deux jours pour lui donner ma position et des nouvelles. En retour elle me fournissait le routage météo et remplissait le blog de mon tour du monde. Puis elle répondait inlassablement aux nombreux coups de téléphone qui l'assaillaient pour venir prendre de mes nouvelles. À peine avait-elle fini de répondre, qu'il était déjà temps de nous re-contacter, de se replonger dans le blog, et de décrocher l'appel suivant...

Pour moi, il était indispensable de ramener quelques prises de vue afin de pouvoir montrer mes conditions de vie à mes proches, à mes partenaires et à mes supporters. Ce documentaire existe aujourd'hui grâce à des images tournées dans des conditions extrêmes... Je peux vous assurer que j'ai souvent pris mon courage à deux mains pour filmer certaines images. N'ayant pas eu le temps, avant le départ, de préparer des dispositifs et des lieux de tournage à bord, c'est en cours de route que j'ai dû improviser et régler ces détails techniques. J'ai fabriqué un caisson étanche avec une boîte de conserve pour protéger ma caméra. J'ai ensuite dû installer des vis et des sandows pour la fixer à différents endroits du bateau. Parfois, pour 15 secondes d'images, je passais une ou deux heures à tout installer. Souvent, la caméra était mal enclenchée ou le cadrage n'était pas bon, et il me fallait tout recommencer. C'est seulement l'an dernier que ces images ont pu devenir un film. France 3 m'avait invité à participer au départ du Vendée Globe (et au départ seulement, dommage !) et c'est après avoir vu mes séquences que France Télévision m'a offert ce montage, répondant ainsi très généreusement à mes souhaits de communication.

Quelques mois après mon retour, mon organisme est revenu à la normale, mais mentalement ce fût beaucoup plus long. S'en remet-on vraiment ? Ce qui me surprend encore aujourd'hui, c'est de constater que je suis là, présent, de retour chez moi, alors qu'à maintes reprises, là-bas, tout aurait pu finir. À la grâce d'un harnais, ou d'une vague entendue avant qu'elle ne me submerge, j'ai échappé au pire. Cela tient à si peu de chose que j'ai encore du mal à le réaliser. Je me prends à comparer ces dangers aux douleurs de l'accouchement pour une femme. Les plaisirs qui s'en suivent, ou le fait même de recommencer, font-ils oublier la première fois ?

par Alain MAIGNAN



<http://alainmaignan.sportblog.fr>



L'extraordinaire tournée du facteur Maignan est un film de Patrick Soualbatte (Coproduction : Bleu Iroise, France Télévisions - France, 52 minutes, 2009)

Tough Enough

En juin 2008, Arnaud Petit et Stéphanie Bodet se retrouvent au pied de Tough Enough, avec Laurent Triay et Sylvain Millet, pour se frotter à une paroi qui a usé plus d'un grimpeur.

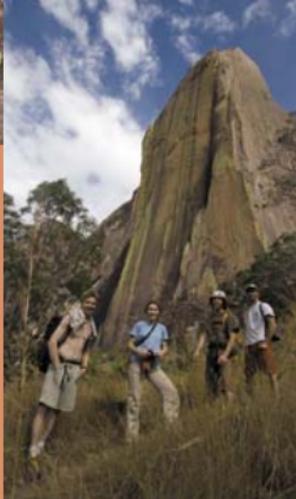
La face du Karambony nichée dans la vallée magique du Tsaranoro (massif de l'Andringitra, dans le sud de Madagascar), présente une paroi de 400 mètres de granite pur et vertical, lisse comme une vitre, criblée d'un lichen aux couleurs quasi fluorescentes. « C'est une paroi située au cœur d'une région hallucinante de beauté, incroyablement attachante, où être pauvre n'empêche pas d'avoir le sourire aux lèvres et où les Betsileo (noms des habitants) vivent simplement de l'élevage de zébus en cultivant le riz. » précise Laurent Triay⁽¹⁾.

Stéphanie Bodet : « Après des années à voyager sans rien voir ou si peu lors des compétitions, on avait envie de prendre notre temps tout en satisfaisant notre besoin d'escalade extrême. Madagascar nous a comblés, même si le développement du tourisme a changé la donne. Il y a dix ans, j'avais commis l'impair de grimper des rochers qui recouvraient des tombeaux, le chef du village n'était pas content. Aujourd'hui, il y a moins de superstition, moins de traditions. Mais il reste cette incroyable simplicité des gens, ces paysages en "technicolor", cette façon de vivre, qui pourrait rappeler celle de nos grands-parents. Et il y a aussi cette grimpe, cette verticalité lisse, absolue, qui m'a presque donné le vertige, pour une fois ! »



Laurent Triay : « Arnaud Petit et Stéphanie Bodet ont eu l'idée du projet ; 10 ans après leur premier voyage de grimpe à Madagascar. Quand Arnaud a appris qu'une voie avait été enfin ouverte, en 2005, en escalade artificielle par l'Allemand Daniel Gebel au cœur du Karambony, il a rapidement voulu aller tenter le challenge en libre. Puis la première expédition menée par Evrard Wendenbaum⁽²⁾ et François Legrand en 2007 l'a définitivement décidé. La moitié des longueurs étaient enchaînées et un sérieux coup de *lifting* (brossage, rééquipement) a rendu la voie parfaitement adaptée au libre. Le travail de l'expédition 2007 a été un pas essentiel dans l'histoire de libération de la voie même si cette expédition française avait échoué à mi-chemin.

Il ne restait plus à Arnaud qu'à monter une équipe avec des personnes complémentaires : Stéphanie, bien entendu, Sylvain avec qui ils partagent souvent leurs journées d'escalade, mais il manquait un quatrième grimpeur. C'est donc pour cela qu'il m'a contacté. Il n'était pas vraiment question de film au début, j'avais plutôt

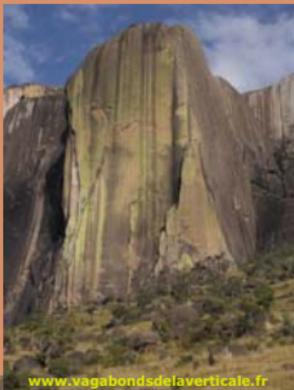


envie de grimper. J'étais séduit par l'idée de découvrir Madagascar, qui m'attire depuis longtemps, et particulièrement ces murs aux lichens psychédélics que j'avais découverts dans un film de base jump. J'étais curieux de voir la réalité d'une telle difficulté sur un granite exotique et j'adorais ce style d'escalade exigeante ! Par contre, au niveau finances, j'étais un peu juste... Arnaud m'a donc proposé de m'aider à financer le voyage, si je ramenaient un film sur l'expédition. J'avais donc signé pour tenir la caméra au détriment de ne faire que grimper.

Tough enough (qui signifie : bien assez difficile) est l'une des voies les plus difficiles au monde avec une cotation maximale estimée à 8b+ sur une échelle qui en compte 9. C'est une paroi sans aucune trace de magnésie pour repère, où les plus grosses prises ont la taille d'un capuchon de stylo, où l'absence de prises sur parfois 1,50 m oblige les grimpeurs à écarter au



Arnaud Petit



www.vagabondsdela verticale.fr



Stéphanie Bodet



Sylvain Millet



www.triaylaurent.com



Laurent Triay

maximum bras et jambes pour s'assurer un équilibre précaire. »

« Dans ce type d'escalade, il faut se coller à la dalle, faire corps avec la paroi. On est tendu à bloc, c'est extrêmement dur. Quand on est arrivé au pied du géant, on s'est dit qu'on le tenait, notre symbole de l'escalade impossible. En résumé c'est "un big wall" comme on dit dans le jargon de la montagne, c'est-à-dire l'une des plus grandes et des plus belles falaises de la planète. » confirme Arnaud.

« Cette ascension a eu un côté "laboratoire". » poursuit Laurent. « Le but du voyage était de tenter de libérer ces 10 longueurs en libre. Je dirais que c'est un énorme chantier de collage en équipe. Durant 4 semaines (tout le mois de juin 2008) dans la même voie, sans même avoir le temps d'essayer la moindre longueur à côté... c'était un vrai travail d'endurance, une belle escalade, bien exigeante.

Au niveau logistique de tournage, ce n'était pas très compliqué, je filmais suspendu de façon classique. Au début, je grimpais avec Sylvain au-dessus de l'autre cordée, puis je tirais le sac avec la caméra. Ensuite j'ai décidé de bien me concentrer en choisissant dès le matin si j'allais filmer ou grimper afin de bien centrer mon énergie et ne pas me disperser, afin de bien faire les choses. Il a souvent fallu que je freine mes ardeurs de grimpeur pour ramener tout ce dont j'avais besoin pour faire un film. Par exemple j'étais très proche d'enchaîner la dernière longueur, mais j'ai préféré filmer les enchaînements d'Arnaud et de Sylvain.

Par contre c'est sûr qu'au niveau fatigue, c'était autre chose de filmer en restant toute la journée pendu dans une paroi de 400 mètres. À la fin du voyage, j'étais anéanti...

Pour cette ascension, outre la taille des prises, un bon engagement, la difficulté et la précision des mouvements, ça c'est vite transformé en problème de peau. Savoir s'arrêter avant de se faire mal était indispensable. Ensuite vu que la paroi passe à l'ombre à 1 h et qu'il fait nuit à 5 h, on n'avait droit qu'à deux essais par jour dans les longueurs et nos échauffements se résumaient à une heure de marche d'approche. C'était donc aussi un problème de temps. À ce propos, je me souviens aussi que je m'en suis voulu d'avoir oublié de prendre un polaire le jour où j'ai filmé les enchaînements d'Arnaud et de Sylvain. Il y avait un vent brutal qui m'a congelé...

Nous avons néanmoins frôlé la réalisa-

tion complète de l'ascension en libérant 9 longueurs sur 10 en un mois d'efforts. Reste maintenant le challenge de tout enchaîner en une seule et même ascension. C'est une chose désormais ouverte, mais cela paraît vraiment difficile à réaliser. Déjà quand on regarde la succession de difficultés à enchaîner, on s'aperçoit que personne n'a jamais fait ça. Ensuite ce style d'escalade n'est pas vraiment à la mode et je ne sais pas si les jeunes d'aujourd'hui voudront s'investir dans ce challenge. Après, au niveau de la peau, il faut être conçu différemment que la plupart des êtres humains. Cela impose aussi d'enchaîner au moins les trois quarts de la voie en plein soleil, ce qui complique sérieusement la chose. Mais bon malgré ça je reste optimiste et pense qu'un jour, ce sera possible. Je pense que la première belle à faire serait d'enchaîner la voie dans la même ascension sur deux jours, avec une nuit dans la paroi, et en se partageant le travail à deux. »



1 - « C'est surtout ces lieux qui m'ont naturellement imposé le "style documentaire" du film » précise Laurent.

2 - « Avant de partir à Madagascar je ne savais pas qu'Ervard y était allé et qu'il était en train de faire un film à propos de cette paroi. À mon retour, Ervard m'a contacté pour faire un film en commun au lieu de faire chacun un film de son côté et j'ai tout de suite accepté. Mais petit à petit on s'est rendu compte que c'était vraiment difficile de faire un film ensemble pour plusieurs raisons. Hormis notre éloignement géographique, on a aussi des approches différentes du sujet. J'aime bien sortir des films qui restent d'actualité alors qu'Ervard aime bien prendre son temps. J'ai besoin d'attaquer le montage avec mes trépas sans trop attendre, en étant toujours impatiant de l'antenne pour avoir le meilleur rendu à la création. On a donc décidé de travailler séparément. C'est surtout pour préserver l'exclusivité de ses images que je n'ai pas pu parler de son expédition dans mon film. Je me sens gêné par rapport au fait qu'il était le premier sur le coup et que ce sujet lui tient particulièrement à cœur, mais je me sentais aussi redevable auprès d'Arnaud qui m'avait payé le voyage pour que je fasse un film sur l'expédition. » Laurent Triay

Ervard Vandembroum est le réalisateur du film "Amazonian vertigo" Toison d'or du film au festival de Dijon en 2006. La plupart des membres de l'expédition de Tough Enough était aussi dans ce film.

Tough Enough est un film de Laurent Triay (Production : Work Less Climb More - France, 48 minutes, 2009).

America

La légende de l'Ouest

Deux cents ans après la première conquête de l'Ouest, Laurent Granier, Megan Son et Philippe Lansac se lancent sur les traces des explorateurs Lewis et Clark.

Une aventure fabuleuse qui ouvrit la route de l'Ouest

En 1803, suite à des négociations secrètes entre Napoléon et le président américain Jefferson, la France céda la Louisiane aux États-Unis. La jeune Amérique découvrait alors que son destin était dans le « Wild West », des terres encore inconnues. En 1804, pour la première fois dans l'Histoire,



une expédition franco-américaine traversa alors le continent, de l'Atlantique au Pacifique. Lewis et Clark menèrent cette expédition jusqu'en 1806. Le pari était de taille : aidés par des guides-interprètes français et les Indiens qu'ils rencontrèrent en cours de route, ils ont découvert pendant deux ans : un fleuve sans fin, des plantes et animaux nouveaux, l'ours géant d'Amérique, des tribus inconnues. Ils franchirent des déserts et les interminables Rocheuses avant d'atteindre le Pacifique. Leur épopée deviendra une des plus grandes aventures américaines, un des mythes fondateurs de l'histoire des États-unis et l'expression même du « rêve américain ». Cet étonnant voyage ouvrit la route de l'Ouest. Car quelques années



plus tard, les premiers chariots se mettaient en route et commençaient ainsi l'une des plus grandes migrations de l'histoire...

À la découverte d'une autre Amérique

Des prairies aux sources du Missouri et des Rocheuses au Pacifique.

La légende de l'Ouest est-elle encore vivante ? Que reste-t-il de cet esprit pionnier ? Pour répondre à ces questions, 200 ans après Lewis et Clark, Laurent Granier, Megan Son et Philippe Lansac ont recréé cette équipe franco-américaine pour revivre la traversée du continent en canoë, à cheval et à pied. Ce fût six mois d'aventure et de rencontres, pour explorer les territoires sauvages de l'ouest qui ont créé le mythe américain. Ce fût aussi pour eux l'occasion de comprendre l'Amérique d'aujourd'hui, ses rêves, ses aspirations et ses difficultés, en donnant la parole à ceux qui vivent aujourd'hui dans ces régions « récemment » découvertes.

« Nous quittons Saint-Louis et les plaines fertiles qui laissent rapidement place aux gigantesques prairies. Le Missouri est devenu un lac immense, une mer intérieure battue par des vents terribles. Dans la réserve de Cheyenne River, Daniel Laplante, un Lakota descendant des coureurs des bois québécois nous accueille en "cousin". Il nous rappelle qu'on ne célèbre jamais ici l'arrivée des Blancs, car cela signifie surtout pour eux le début de la fin. L'amertume règne ici, dans un climat de chômage et d'insécurité. Au "Triple U Ranch", Gaylene Humble s'empare contre la "Corporate America" tandis qu'Amy Mossett à Bismarck, nous raconte l'histoire de la femme oiseau, Sacajawea, sans laquelle l'expédition de Lewis et Clark n'aurait pu vaincre les rocheuses...

Les "White Cliffs" sont une surprise pour nous, autant que pour Lewis qui comparait, ces formations rocheuses aux ruines d'une civilisation perdue. Les Great Falls marquent le début de grands portages. Ici en 1804, les hommes étaient épuisés. Les pieds ensanglantés, ils devaient porter l'ensemble de leur équipement de l'autre côté des chutes. Après les canyons des contreforts des Rocheuses, des prospecteurs nous racontent la folie de la ruée vers l'or qui est encore bien présente dans les villes fantômes de cette région.

Fin octobre. Les températures ont chuté radicalement et il faut maintenant tirer notre canoë sur la rivière gelée... Comme le *Corps of discovery*, nous continuons à cheval et en raquettes, et nous découvrons les difficultés d'un tel voyage en hiver. Dans la vallée de la Salmon, territoire des Indiens Shoshone et lieu de naissance de Sacajawea, seule une Indienne vit encore sur le territoire de ses ancêtres, la réserve ayant été déplacée 200 km plus au sud.

Une fois les Rocheuses franchies, les barrages construits sur la rivière Columbia ont créé des fjords immenses. Progressivement, l'influence du Pacifique se fait sentir et les températures s'adoucissent. Notre canoë se fait balloter par les remous créés par les énormes barges que nous croisons.

Lewis et Clark sont arrivés sur la côte Pacifique après deux ans d'épreuves. Trempés jusqu'aux os, ils ont passé ici tout un hiver avant de repartir en sens inverse jusqu'à Saint-Louis. Leur voyage a eu lieu sans qu'aucun coup de fusil n'ait été échangé. À cette occasion, deux cultures se sont rencontrées et plus tard, c'est néanmoins la loi du plus fort qui l'a emporté... »

par Laurent GRANIER

www.studionomade.com
www.route-inca.com



America, la légende de l'Ouest est un film de Laurent Granier, Megan Son et Philippe Lansac (Coproducteur : GEODEON programmes, Voyage - France, 52 minutes, 2009).

LES ECRANS DE L'AVENTURE

A DIJON

DU 25 AU 28 NOVEMBRE 2010

Partagez les meilleurs moments du Festival International du Film d'Aventure de Dijon avec France 3 Bourgogne

Dans les journaux régionaux de midi, de 19h00 ou dans le Soir 3

Dans l'Agenda des manifestations «Sortir» diffusé sur l'antenne après les JT et sur Internet

Et en continu sur france3.fr, région Bourgogne

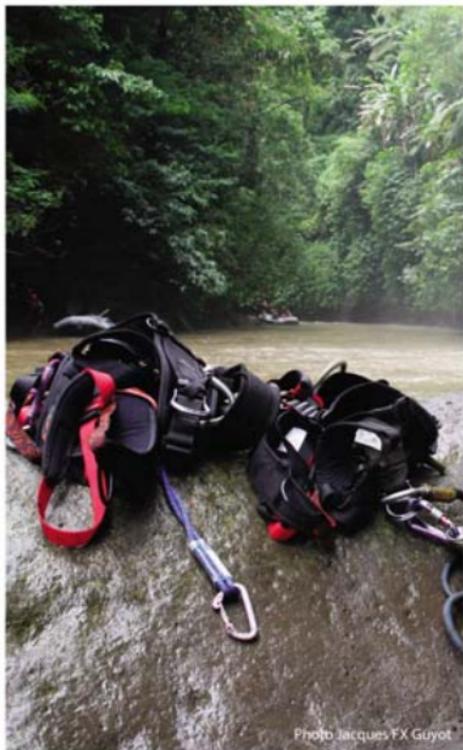


Photo Jacques FX Guyot

france 3 partenaire

des événements de la région

france3.fr


francetélévisions

bourgogne

france
3

LES ÉCRANS DE L'AVE



Philippe Saïssi
« Je suis un aventurier exposé qui bouge. »



Marionne Chénal
« L'aventure, c'est lâcher prise. »



Frédéric Durand
« J'ai fantasie de mettre dans ma vie un petit brin de fantaisie. »
(Dixie Lascaris)



Serge Guisard
« Pourrais-tu rêver et ne t'y arrêter jamais. »



Éric Brasseur
« L'aventure, c'est partir vers l'inconnu en s'organisant suffisamment pour parer à l'imprévisible. »



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AVENTURE
LES ÉCRANS DE L'AVE
Du 22 au 24 septembre 2012
Cinéma 'Olympia'



Logo of the festival and sponsors.



Édouard Corbis
« L'aventure ne se raconte pas, elle se vit. »
Marionne Chénal
« La plus belle aventure est intérieure. »



Frédéric Durand
« L'aventure commence quand l'improvis s'inste. »



Jean-Michel Huot
« Le plus difficile des voyages est celui que l'on doit faire en soi. »



Béatrice Bégin
« L'aventure c'est déjà ouvrir les yeux et ensuite partager. »



Louis Hénault
« Il existe un chemin vers chaque sommet même le plus haut. » (proverbe africain)

NTURE de Dijon 2009



Jean-Pierre Meunier
 « La vie est très courte, il faut la vivre avec passion et aller jusqu'au bout de ses rêves. »
Françoise Tran
 « Il faut croire en ses convictions intimes. »



Yves Bourgeois
 « L'aventure appartient aux gens qui seavent tôt. »



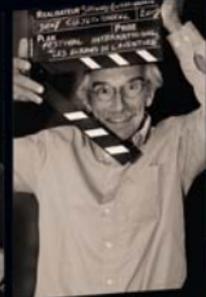
Sylvie d'Original
 « Si on a encore une bonne histoire et quelqu'un à qui la raconter, on n'est pas totalement fou. »
 (Alessandra Baricchi)



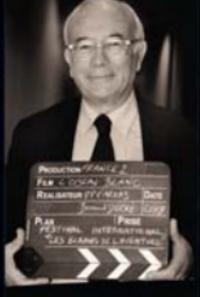
Frank Bruno
 « L'univers est ton terrain de jeu, ton chemin est ta joie et le dépassement de soi ton extase. » (Lucie Carrière)



Amin Senny
 « C'est hot ! »



Dany Chapuis
 « L'aventure c'est aller à la rencontre d'autres gens, d'autres points de vue. C'est une façon d'appréhender les choses autrement. »



Bernard Dorez
 « Être vieux c'est quoi ? C'est ne pas avoir de projet. »



Sara Juliette Somburo
 « Si on remplace la peur par la foi, c'est le commencement de la vie. »
 (Dr. Sue Hart)



Turko I. Herguizade
 et **Solène-Diane Gagner**
 « L'aventure c'est le moment où on se sent vivant. »



Nicolas Thuroz
 « L'aventure, c'est marier à la fois ce qu'on aime et ce qu'on entreprend. »



france
bleu
bourgogne



Record historique France Bleu 1^{re} radio en Côte d'Or*

vu d'ici
103.7 bleubourgogne.com

partenaire des écrans de l'aventure



Un tour du monde à 16 ans

Tout est la faute de mes parents ! Car avant même de savoir marcher, je gravissais les montagnes avec eux. Avant de savoir nager, je parcourais la mer avec eux. C'est donc tout naturellement que j'ai entrepris ce tour du monde à la voile en solitaire. Et maintenant, avant de savoir voler, je veux aussi faire un tour du monde avec un petit avion (en solitaire) et être la plus jeune personne à réaliser ce vol.



J'ai appris à naviguer sur un vieux Dinghy, acheté pour les vacances. Je me souviens du jour où nous l'avions remorqué chez nous. Je ne pouvais pas le quitter des yeux, et je rêvais aux merveilleuses aventures que nous allions pouvoir vivre avec lui. Des aventures, nous en avons eu beaucoup, mais pas toujours celles que j'attendais. Néanmoins, à 14 ans, je suis devenu le plus jeune navigateur à traverser l'Atlantique en solitaire. À mon arrivée, à Nelson's Dock (Antigua), une cinquantaine de petits bateaux m'escortaient, la côte était noire de monde (pour l'occasion le parc national était gratuit pour la journée), j'étais accueilli par des membres du gouvernement, par la presse du monde entier et par des milliers de sourires... Incroyable ! Tout cela était rien que pour moi ! C'était du bonheur à l'état pur. Si seulement j'avais pu capter les émotions et les sentiments qui m'ont assailli ce jour-là ! J'aurais aimé pouvoir les conserver pour en profiter, plus tard, encore et encore. J'aurais aimé pouvoir faire resurgir, toute ma vie, ce sentiment de satisfaction et de réussite qui m'a sub-

mergé à cet instant. Bien sûr, les émotions ne se conservent pas comme des objets, seuls les souvenirs restent, bien réels. Aujourd'hui, je suis donc à la recherche de nouvelles sensations, de nouvelles expériences et de nouveaux trésors. Je ne nie pas que j'ai été confronté à des moments très durs, physiquement et mentalement, néanmoins, une fois les difficultés surmontées, la satisfaction qui en résulte efface tout. Puis, le besoin d'une autre aventure surgit. Car cette traversée m'a appris que la grandeur d'un homme est proportionnelle à celle de ses rêves. Surtout lorsqu'il tente de les vivre. Après avoir concrétisé ce premier rêve, j'ai donc naturellement voulu en vivre un autre encore plus fou : le tour du monde à la voile, en solitaire et sans escales.

Mon père m'a immédiatement soutenu et ma mère s'est finalement laissée convaincre. J'étais sur le point d'abandonner le projet, faute d'argent, quand les financements qui manquaient sont arrivés. Dès le départ, j'ai eu des soucis avec des éléments majeurs de navigation. J'ai alors été contraint de faire cinq escales et de passer le canal de Panama, car la saison était trop avancée et les risques trop grands pour affronter les mers du sud. Ces escales forcées m'ont donné l'occasion de rencontrer des personnes formidables dont certaines ont probablement changé ma façon de vivre.



J'ai aujourd'hui 18 ans. J'ai fait un documentaire, écrit un livre et certains pensent qu'à mon âge, j'ai déjà vécu plus de choses que la majorité des gens. Inspiré par les exploits de Sir Francis Chichester, navigateur et aviateur, j'ai pourtant un autre rêve : un tour du monde en avion, en solitaire. Le tour du monde dans un petit avion est l'aventure ultime de la navigation aérienne. Pour cela, je vais devoir me confronter à un environnement où l'erreur



(même la plus infime) est fatale, où la précision est la seule règle. Tout doit se prévoir, même les imprévus. Les conditions climatiques seront épuisantes pour moi et pour l'avion. Le vol sera dur physiquement et mentalement. L'entraînement doit être rigoureux. Les préparations sont innombrables. Les contraintes administratives ne sont pas simples. C'est déjà mon Everest.

J'ai beaucoup de chance de vivre de cette façon. J'ai le sentiment de vivre pleinement ma vie et de prouver que rien n'est impossible à celui qui le veut vraiment. J'espère que d'autres jeunes oseront aller au bout de leurs rêves en découvrant ce que j'ai fait...

par Mike PERHAM
Traduction de Cécile BRUEL

www.challengemike.com

Un tour du monde à 16 ans (The schoolboy who sailed the world) est un film de Adam Broomé (Production : Blink film pour Channel 4 et ITV, diffusion Thalassa - Royaume-Uni, 50 minutes, 2010).



La tour de Trango (6 239 m) est un des sommets himalayens les plus spectaculaires, et se présente comme un immense monolithe de 1 200 m. Elle domine le glacier du Baltoro dans le Karakorum, au Pakistan.

En raison de la combinaison de plusieurs paramètres, le froid et le climat, la rareté de l'oxygène due à l'altitude, la verticalité ainsi que la difficulté technique, la tour de Trango est considérée par les grimpeurs comme étant un des sommets les plus difficiles. Atteindre ce pic par la voie « Éternelle flamme » est le rêve de tout grimpeur-alpiniste. C'est une ascension au cœur de la plus fantastique concentration terrestre des plus hauts sommets. Élégante et symétrique, quintessence de l'aiguille surréaliste, qui est une version du célèbre Dru de Chamonix à l'échelle himalayenne !

Une équipe européenne

Une expédition de ce type demande une préparation d'un an aussi bien pour l'entraînement des grimpeurs que pour la logistique, les autorisations et l'obtention du matériel adapté à l'escalade de haute altitude (Millet, DMM, Julbo, North Face). Au hasard d'une rencontre sur les parois magiques du Tsaranoro à Madagascar en 2006, une équipe européenne s'est constituée et unie deux ans plus tard pour tenter l'ascension de la tour de Trango. Eliza Kubarska et David Kaszlikowski sont Polonais et respectivement réalisateur et photographe. Pierre Muller et Denis Roy

sont Français et respectivement guide de haute montagne et médecin urgentiste, et moniteur d'escalade et réalisateur. Ils se sont associés aux Britanniques Jerry Gore et Gaz Parry (grimpeur professionnel).

Ces six grimpeurs sont de véritables globe-trotters des falaises et des montagnes. Ils sont toujours à l'affût de nouveaux espaces, de rencontres ou de cultures différentes. Pour chacun d'eux, l'escalade est toujours le déclencheur du voyage, et non pas un but ultime.

L'escalade, prétexte aux voyages

L'objectif de l'expédition à Trango est de réaliser la première ascension en libre de « Éternelle flamme ». Mais le motif réel est bien les relations avec les autres et la découverte d'un pays. Un mois au camp de base à 4 000 mètres est propice pour de riches échanges au sein de l'équipe et avec les Pakistanais présents : Zahid, Sherbaz et Esmail. Marcher sous un ciel étoilé au milieu de nulle part, partager un repas avec un inconnu, sentir le rocher abrasif au bout des doigts, rire de rien loin de tout, voilà de véritables objectifs des grimpeurs lorsqu'ils voyagent !

« Plus que le sommet que l'on veut atteindre, ce qui compte avant tout, c'est le chemin parcouru. C'est cette distance que chacun fait en soi et en direction des autres. Dans leur film, la caméra choisit un protagoniste et elle se met à tourner autour de lui. Elle l'encercler, elle le cerne

et danse bientôt avec lui. Belle scène d'ailleurs que celle de ces moments où le besoin de danser avec les porteurs devient totalement physique, venant prendre la place de tout autre discours. »

Extrait de la critique de Trango par La Montagne et l'Alpinisme (septembre 2010)

Le sport est possible malgré le diabète

Jerry Gore est grimpeur, ouvrier de grandes parois un peu partout dans le monde et diabétique de type 1. Il parle régulièrement de sa maladie dans les écoles, la presse ou les congrès de médecins. Il souhaite montrer que malgré ce « handicap », le sport et les activités de plein air « extrêmes » sont possibles. C'est un bel exemple pour tous et une belle démonstration pour la tour de Trango !

Romane Gabriel a 12 ans et elle est diabétique. Elle fait pourtant de l'escalade au Club Alpin de Chalon-sur-Saône et a suivi l'expédition à Trango car elle désirait savoir comment Jerry allait gérer sa maladie en haute altitude et dans le froid. « Je l'ai rencontré et il m'a expliqué qu'il fallait tester son taux de sucre beaucoup plus souvent que d'habitude. Il m'a prouvé qu'être diabétique n'empêche pas de pratiquer un sport, même à l'extérieur. Cela me rassure beaucoup pour la suite ! »

par Denis ROY

www.DavidKaszlikowski.com
www.totempole.fr



Trango est un film de Denis Roy (Production : Totem Pole productions et Chrysalis studio - France, 52 minutes, 2010).

Voyage à la lisière de l'utopie

Fasciné par Blériot, Bian Allen, Icare, Léonard de Vinci, Jules Verne et tous ces inventeurs d'engins souvent précaires, Stéphane Rousson débute sa carrière à l'âge de 7 ou 8 ans dans le jardin de son grand-père. Avec quelques bouts de bois, il fabrique un deltaplane tout en toile avec lequel il lutte contre l'attraction terrestre pendant plusieurs picosecondes. Depuis lors, l'envie de flirter avec la force gravitationnelle ne l'a plus quitté.

Il aime surtout se lancer des défis. Il se distingue dans des compétitions de ski et sillonne le monde à vélo. Après un BTS en commerce international, il fait des études de pilote de ligne et sa vie professionnelle devient aérienne. Sans travail suite aux événements du 11 septembre 2001, Stéphane décide de se plonger tout entier dans un projet qui l'anime depuis son enfance : traverser la Manche avec un ballon dirigeable à pédales.

Fermelement décidé à réaliser ce projet déjanté, Stéphane entreprend des recherches et se démène pour réunir les fonds nécessaires, les pièces, les plans et l'équipe. Il travaille sans relâche pendant 5 ans et pourtant, c'est lui qui le dit : « voler avec un ballon à pédales, ça ne sert strictement à rien ». Et c'est cela, précisément, qui rend le projet tout à fait palpitant. À l'ère pétrolière de la rentabilité absolue, n'est-ce pas miraculeux de tenter encore un exploit qui ne sert à rien – sinon à rêver ? Le 10 juin 2008, il tente sa première traversée de la Manche. Les curieux, sortis des maisons pour observer ce remue-ménage, partagent du regard l'émotion qui serre le cœur de toute l'équipe. Certains ont les larmes aux yeux. Le rêve serait-il à ce point communicatif ? Est-ce l'idée de partager un rêve qui frôle l'impossible ? Est-ce l'émotion face à la poursuite opiniâtre d'une idée fixe ? Est-ce l'envie de croire que tout est possible ? Peut-être... En somme, ce voyage à la lisière de l'utopie,

c'est l'histoire extraordinairement banale d'un homme, d'un rêveur, d'un acharné peut-être, d'un persévérant certainement.

Pourquoi dis-tu : « Avoir un rêve, c'est donner du sens à sa vie » ?

C'est une forme de critique pour la société actuelle. Dans cette société, les gens n'ont plus d'ambition, de plaisir, de rêve. Tout est conditionné par l'argent, la consommation, les conflits mondiaux, tout est pris en charge. On interdit tout, on assure tout... Seuls les gens qui rêvent peuvent s'évader de ce monde-là. Si pour moi cela permet de m'évader, pour un gamin qui vit dans le tiers-monde le rêve est une question de survie...



Comment expliques-tu que lorsque tu voles, tu donnes du bonheur aux gens ?

C'est un peu égoïste, mais je le fais d'abord pour moi. Et je m'aperçois après, que ça fait plaisir aux gens. C'est là que je rejoins le rêve.

Pour un enfant qui tient un ballon rempli d'hélium, lorsqu'il éclate ou qu'il s'envole après l'avoir lâché, c'est une catastrophe mondiale. Mais, là, il voit un homme qui vole avec un simple ballon... Après la traversée, j'ai vu les images de ce père qui avait exactement la même tête que ses deux enfants en me voyant partir. Cela me fait plaisir de voir ces sourires et d'entendre les gens me dire que ça leur fait du bien. Ça me motive et ça m'aide durant les coups durs.



5 ans de travail pour huit heures de bonheur... c'est une organisation titaanesque ?

Oui, il fallait tout gérer en même temps : les aspects logistiques, techniques, financiers, médiatiques... Mais l'équipe au sol a fait partie intégrante de cette grosse machine.

Quels sont tes projets, aujourd'hui ?

J'aimerais monter une traversée en Méditerranée pour montrer qu'on peut faire de grands parcours sans consommer du carburant. Ce qui m'intéresse c'est trouver des projets qui intègrent des solutions d'avenir pour l'environnement. Et je m'aperçois que c'est le seul travail qui me fait vraiment plaisir.

par Laurence LATOUR
et Stéphane ROUSSON

Extraits de textes co-écrits pour la réalisation d'un livre sur l'expérience de Stéphane.

www.endlessflyers.com



Voyage à la lisière de l'utopie est un film de Loïc Tonnant
(Bout à bout production - France, 20 minutes, 2009).





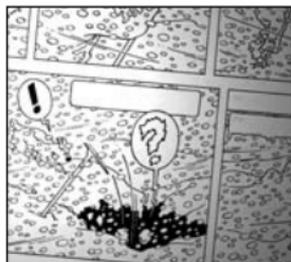
Tintin, ange et démon.

Enfant, Tintin m'a fait rire et découvrir le monde comme tant d'autres avant moi. C'est un chevalier des temps modernes qui se bat pour la justice et l'équité ! Et quand on grandit, on se dit au fond que toutes ces histoires sont un peu simples et naïves. Quelle erreur de penser cela et quelle chance d'avoir découvert toute la profondeur et la complexité du monde d'Hergé en faisant ce film !

Avant le tournage, de *Tintin au Tibet*, je me souvenais avec délice de l'histoire de Milou, tenté par une flaque de whisky, hésitant entre les conseils de son diable et de son ange. « Non, ne bois pas », lui dit ce dernier, « l'alcool rabaisse l'animal au rang de l'homme ! ». Mais son diable lui dit : « C'est bon l'alcool, cela donne du cœur au ventre ! » et il l'écoute et tombe dans la rivière. Éternel dilemme entre le désir et la raison, qu'Hergé vivait à sa façon au moment où il écrivait cet album.



Je ne connaissais alors rien de l'histoire d'Hergé, qui il était, par quelles épreuves il était passé. Je ne savais pas qu'il avait lui aussi ses propres démons. Que son démon à lui c'était Tintin ! Un démon blanc, à rebours des monstres et des méchants qui peuplent ses albums, le démon de la pureté et de l'idéal impossible à atteindre ! Un démon auquel il a essayé de ressembler en vain, alors qu'il y avait aussi en lui beaucoup de capitaine Haddock, de Milou et peut-être aussi des Dupont !



Le sens de ce film, au-delà du voyage et du plaisir, est donc de revisiter cette histoire, d'en découvrir les coulisses. De comprendre ce qui se passait aussi pour Hergé lors de la création de cet album. D'analyser comment sa sagesse à lui a été d'accepter sa part d'ombre, et comment cet album l'y a aidé. Parce qu'il y a du Yéti en Hergé, l'abominable homme des neiges devient l'adorable homme des neiges...





Au-delà de cette histoire de démon, c'est aussi l'une des plus belles histoires d'amitié qui ait été écrite. Le personnage de Tchang a été inspiré par un vrai Tchang, un peintre et sculpteur chinois qui a aidé Hergé à écrire *Le Lotus Bleu* dans les années 30. Quand il commence l'album du Tibet en 1956, Hergé n'a plus aucune nouvelle de lui depuis la guerre. Il va chercher à le joindre, en vain. Il ne sait pas que son ami vit l'enfer des camps de « redressement politique » de la dictature maoïste. En pleine dépression et marasme personnel, Hergé écrit alors cette histoire comme on jette une bouteille à la mer. Toute l'intrigue repose sur un rêve télépathique, la conviction intime de Tintin que « Tchang n'est pas mort ! ». Hergé dit ainsi qu'il faut se fier à ses intuitions profondes, même si cela peut paraître « de la folie » comme le lui répète le capitaine Haddock. L'histoire lui donnera raison, car il retrouvera le vrai Tchang un demi-siècle après l'avoir quitté, en 1981, soit deux ans avant sa mort. C'était mon album préféré de Tintin, c'était aussi le préféré d'Hergé, celui qui est le plus épuré et le plus personnel !



« Mon Cher Tintin,

Voilà 35 ans que tu es mon fils, et c'est la première fois que je t'écris. J'ai voulu, d'emblée, que tu vives ta vie. Vingt fois, tu es parti courir le monde. Pendant ce temps, moi, le crayon à la main, noircissant des tonnes de papier à dessin, je rêvais tes aventures. Ainsi donc, depuis toujours, nous avons été très séparés ; et à la fois unis par le lien le plus étroit qui puisse relier deux êtres. J'ai une grande habitude de « correspondre » avec toi mais pas par lettre. De là, sans doute, en commençant celle-ci, le manque d'assurance, le léger émoi que je ressens. Tu m'intimides, Tintin ! Suis-je fier de toi ? Oui, évidemment. Tu m'as donné de grandes joies et bien des tracas aussi, mais jamais le moindre motif de chagrin ou de mécontentement. Il fut même une époque - celle de ma jeunesse - où mon idéal eût été de te ressembler. J'aurais aimé être un héros sans peur et sans reproche. Hélas ! C'était une illusion, depuis longtemps envolée... Je ne transpise plus la parole évangélique : « Soyez parfait comme votre fils est parfait. » Si quelqu'un t'est parfait, c'est toi. Je ne devrais que m'en trouver comblé. Mais d'où vient le sentiment que je suis un peu déçu du fait, justement, que tu es trop parfait ? Du fait que j'ai, moi, homme normal issu de parents normaux, un rejeton qui ne soit pas « comme les autres ». De qui tiens-tu cela ? Pourquoi va-t-il chez toi quelque chose de pas tout à fait « humain » ? J'aurais fondé de grands espoirs sur le capitaine Haddock. À force de vous fréquenter tous les deux, il devait, fatalement, se polir à ton contact. Et cela s'est fait. Mais toi, tu n'as emprunté aucune de ses aspirations, aucune de ses faiblesses. Tu n'as rien pris de lui, même pas un doigt de whisky. Mais je m'arrête. Mon poignet a été saisi par un ange, un collègue de celui qui parfois retient Milou sur la mauveuse pente. Te lancer dans une carrière (soi-disant le journalisme, en réalité la chevalerie) : cela j'en avais le droit. Mais ce n'est tout de même pas à un père de guider son fils dans le choix de ses défauts ! Salut, mon petit gars ! Je dirais même plus : salut ! »

Lettre qu'Hergé a lu à la radio en 1964.

On a tourné principalement au Népal pour ce film. Mais depuis, je suis allé au Tibet pour un autre projet, plus personnel. J'y suis allée pour tourner un film clandestinement entre 4 000 et 6 000 m d'altitude. C'est une autre histoire, qui suit les conseils d'Hergé, sur la nécessité d'écouter les signes que notre moi profond nous renvoie.



Föllmis' destiny

Olivier Föllmi est un photographe humaniste, rendu célèbre par ses images himalayennes en clair obscur et par une collection de portraits et de paysages du monde entier, rassemblés dans les collections *Sagesses de l'Humanité* et *Hommage*. Olivier Föllmi est aussi un aventurier hors du commun et un amoureux des Hommes. « Je n'avais pas d'ambition personnelle de réussite. Je voulais vivre ! Et c'est par cette envie de vivre, ce besoin d'aller vers l'autre que je suis devenu petit à petit photographe : par envie de vivre et de transmettre ce que je vivais. »



Olivier a débuté ses aventures en Himalaya, en tant qu'alpiniste et guide. Mais à la suite d'un grave accident de voiture, il ressent le besoin de faire une retraite. Dans une vallée du Zaskar, isolée 8 mois de l'année par les neiges, au cœur de l'Himalaya, il s'est laissé enfermer par l'hiver, dans un monastère à flanc de montagne, rêvant de comprendre le bouddhisme et, à travers lui, qui il était... Cette expérience difficile, dans le froid et l'isolement, lui fera réaliser combien il se sent proche des hommes. Et c'est tout cet univers mêlé de paysages grandioses, de divinités et d'hommes humbles qu'il va chercher à partager.

Marquée par sa double culture française et latino-américaine, **Danielle Pons** acquiert très tôt un goût profond pour le métissage des cultures. Elle passe son enfance en Amérique Latine et découvre l'Europe à



17 ans. Médecin, spécialiste en santé publique, médecine tropicale, anesthésie et réanimation, elle réalise différentes missions au Panama, en Inde et part avec « Médecins sans Frontières » au Cambodge et au Laos. Après 18 ans d'étude et de pratique de la médecine, des problèmes de santé la détournent de sa spécialité...

En 1975, à 17 ans, passionné d'alpinisme, Olivier découvre l'Asie. Lauréat d'une bourse de voyage, il gravit le Mir-Sa-Mir (6 059 m) en Afghanistan, alors qu'au même moment Danielle parcourt la Route des Indes en voiture. Ces expéditions en Asie engendrent chez eux la passion du voyage. Olivier invite alors Danielle à



découvrir avec lui le Zaskar, lors d'un deuxième hiver... Cette « invitation au voyage » se transformera en lutte pour leur survie, contre la neige, la faim, la soif et le froid... à plus de 5 000 m d'altitude et bouleversera profondément leur destin. Ce jour d'octobre, alors qu'ils arrivent tous deux au Ladakh par la route, ils ont la mauvaise surprise de constater que les cols sont déjà bloqués par les neiges. Tentant le tout pour le tout, ils rejoignent une caravane de yaks qui rentre *in-extremis* dans un village situé sur leur chemin. Après avoir franchi un premier col et rejoint la vallée, personne ne veut les accompagner plus loin. Pourtant, portés par une volonté déraisonnée, ils décident malgré tout de continuer : ils atteignent le deuxième col et, en s'élançant de l'autre côté dans la pente, ils font le choix irrévocable qui allait changer toute leur vie... Olivier et Danielle vont plusieurs fois frôler la mort : égarés, en hiver, au cœur d'un Himalaya enneigé, blessés, à l'agonie, ils vont s'en sortir par miracle et vont revenir de cette aventure profondément transformés et attachés à cette région du monde.

Olivier est devenu photographe pour révéler la « lumière » des Hommes et de leur territoire. Danielle a réorienté sa carrière de médecine tropicale pour se consacrer à





l'urgence en devenant médecin anesthésiste, pour « insuffler cette vie » qu'ils ont failli perdre eux-mêmes plusieurs fois. Elle décide d'élargir son domaine d'activité, s'attachant à relier corps, cœur et esprit, s'intéressant aux sagesses des grandes traditions, dans une approche multiculturelle et pluridisciplinaire. Elle collabore avec Olivier en rédigeant les textes qui accompagnent ses reportages photographiques. Sa réflexion sur le monde, son travail responsable et engagé mêlant sens politique et densité intellectuelle, sont une participation réelle et tangible à la vie.

Dans ce dédale de dangers que livre une nature intacte et violente, leurs aventures ultérieures seront pourtant essentiellement humaines : plus éprouvant encore que cette lutte pour leur survie, c'est le sort de deux jeunes enfants de ces vallées himalayennes qui leur sera confié ! Ils ont à peine 20 ans ! En quittant le Zanskar par le passage éphémère du fleuve, gelé, Olivier et Danielle tiennent par la main ces deux enfants et font ainsi leurs premières expériences de « parents » : « ils sondent la glace comme on sonde la vie », évitant les dangers, faisant demi-tour, avançant, reculant, escaladant des obstacles... jusqu'à atteindre le bout du fleuve et le monde moderne !

Qu'est-ce que ces enfants allaient apprendre de cette nouvelle vie ? Qu'allaient-ils perdre de leur culture, de leur tradition ? À travers la tutelle de ces deux enfants zanskari puis l'adoption de deux autres enfants réfugiés tibétains (qui leur ont été confiés par Yatsun Pema, la sœur du Dalai Lama)⁽¹⁾, le couple aura l'occasion à maintes reprises de s'interroger à nouveau sur le sens de l'éducation...

Cette « confrontation » de deux mondes est toute la vie de Danielle et d'Olivier Föllmi. Pour leurs enfants, confrontés, comme eux, à la recherche de leur place entre plusieurs cultures, ils se sont livrés à un travail titanesque. Durant 7 ans, ils ont parcouru le monde à la rencontre de toutes les cultures, de toutes les identités. Olivier a photographié les visages, les paysages, les situations, Danielle a lu les écrits des penseurs, écouté les contes populaires, les transmissions orales pour dégager l'âme et les richesses de ces innombrables cultures...



C'est pour leurs enfants qu'Olivier et Danielle Föllmi ont créé *Offrandes*, un livre qui rassemble des textes de sagesses himalayennes et des images prises lors de leurs pérégrinations sur le toit du monde. Ils ont voulu, à travers cet ouvrage, leur donner des clés pour comprendre leur culture. Mais « toutes les cultures ont leur valeur et méritent cette approche » confie Olivier. C'est ainsi qu'ils se sont lancés dans ce vaste projet des « Sagesses de l'Humanité », qui rassemble des images et des textes issus de toutes les cultures du monde.

Et, année après année, ils ont réussi à dresser un large portrait de l'Humanité dans ses valeurs et sa sagesse profonde. Ainsi, ils ont donné des clés à leurs enfants pour comprendre le monde, comprendre la différence et mettre en valeur la place de chacun.

Ce grand projet, intitulé « Sagesses de l'Humanité », est la consécration d'un Olivier photographe et d'une Danielle médecin et chercheur en sciences humaines, qui ont trouvé les graines de leur vocation dans leurs aventures himalayennes et leurs rencontres avec des gens humbles... Un destin singulier qui interroge des valeurs universelles.

Depuis plus de 30 ans, Danielle partage les aventures d'Olivier et ses engagements. À eux deux, ils ont soulevé des montagnes et ont été précurseurs dans bien des domaines, suivant leur instinct et leur cœur, là où ils les menaient... Ils ont vécu ce qu'ils sont devenus, puisque c'est dans les montagnes himalayennes qu'ils ont

recolté les graines de sagesse qu'ils ont aussi cultivées. Formidable histoire d'amour et véritable hommage à la rencontre, la vie d'Olivier et Danielle est un plaidoyer pour le respect et la richesse des différentes cultures et une ode à la puissance humaine de l'aventure.

Leur vie interroge désormais sur de nombreuses questions existentielles que se posent en particulier tous ceux qui rêvent d'« Aventure » : qu'est-ce que l'aventure ? A quoi ça sert ? Pourquoi vouloir toucher la mort, sublimer le souffle de vie ?...

par Céline MOULYS et C. ANGER

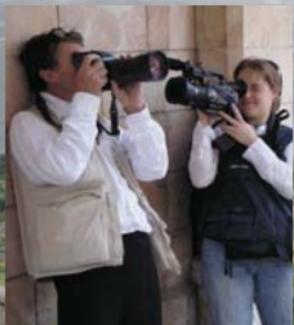


Photo © C. Moulys



1 - Motup, Diskit, Yvan et Pema sont les noms de leurs 4 enfants.

Föllmis' destiny est un film réalisé et produit par Céline Moulys (France, 90 minutes, 2009).

www.sagessees.com
http://respire-sagesse.com
www.follmiphotographer.com
www.hope-organisation.com

www.follmispirit.com



Into the sky

Le deltaplane, qui est né à la fin des années 60, a connu un succès énorme, avec des dizaines de milliers de pratiquants. Mais, aujourd'hui, il a presque disparu en France. Pour le grand public, le deltaplane est déjà un sport du passé. Il reste l'image de la publicité « Hollywood chewing gum » des années 80 et des débuts de Nicolas Hulot à la télévision. Il y a maintenant environ 30 000 pilotes de parapente en France pour seulement 1 000 pilotes de deltaplane. *Into the sky*, est donc d'abord une occasion rare de faire redécouvrir un sport malconnu des publics et des médias, loin de la course au sensationnel qui tend trop souvent à présenter le vol libre et ses nouvelles disciplines d'une manière souvent similaire.

Mon métier, c'est caméraman *free lance*, pour des reportages, des news, des divertissements, du sport, des institutions... pour des sujets qui ne me passionnent pas toujours. Après le parachutisme, l'ULM, cela fait 14 ans que je pratique le delta, en

loisir puis en voyage et en compétition à travers le monde. Ainsi, au fil des années, j'ai fait ma place dans le monde du delta. Les images des figures acrobatiques en parapente ou les nouvelles sensations qu'offre le « Speed riding » me passionnent, mais je sentais que le vol de distance en deltaplane devait être montré autrement. Cela faisait 10 ans que j'attendais le moment de donner du temps à des deltaplanistes, pour qu'ils puissent expliquer leur passion face à une caméra, pour qu'ils se racontent, autant par les mots que par les images. Ce fut 10 ans d'attente afin de trouver la bonne occasion et les bons personnages, pour faire le documentaire sur le delta que j'espérais voir, pour pouvoir faire un film en écoutant seulement mes envies...

Et la chance a bien voulu que je croise la route de ces 15 « chasseurs de records »⁽¹⁾ qui partaient pour tenter d'établir un nouveau record de distance en Namibie. Ce pays offrait un cadre idéal à mes images autant qu'à leur passion. Ils sont sportifs de haut niveau. Ils n'ont plus rien à

prouver en compétition. Ils ont la maturité et le recul pour bien me raconter leur « quête ». *Into the sky* est donc aussi l'aventure de ces quadras et même de ces quinquas, qui ont de beaux restes en ce qui concerne le goût des sensations du vol, et qui ont envie de les raconter.

D'un point de vue professionnel, il reste quelques frustrations. Car beaucoup reste à faire et surtout beaucoup mieux, pour rendre compte de la magie du vol de distance. Mettre de gros moyens pour réaliser un documentaire qui puisse émerveiller un large public sur un sujet qui passionne à priori peu de monde, est toujours un pari très risqué. Mais *Into the sky* m'a donné l'occasion, avec mes propres moyens et à mon échelle, de tenter le pari...

par Francois ISOARD

www.intothesky.fr

<http://vianeynamibie.blogspot.com>

www.morteau-vo-libre.org

1 - Parmi ces 15 passionnés de vol libre :

Jean-Charles Balembola : membre de l'équipe de France de delta souple (1992-2008), il a réalisé de nombreux vols de plus de 200 km, dont un de 280 km en 2009 qui lui a permis d'être champion de France de distance pour la 4^{ème} fois. Breveté en delta depuis 1986, en parapente depuis 1991 et monteur d'Etat dans les deux disciplines depuis 1994.

Patrick Chopard : membre de l'équipe de France de delta rigide, champion de France 2007, détenteur d'un record du monde de distance.

Françoise Pignat : membre de l'équipe de France de delta souple, championne du monde 1993 et vice-championne du monde 2008.

Fredéric Pignat : pilote de delta rigide USA.

Carlos Punet : champion d'Espagne 1996, ex-pilote de chasse, pilote de ligne et instructeur de planeurs.

Gil Souviron : membre de l'équipe de France de delta rigide (2006-2008), détenteur de deux records du monde de distance.

Jean Souviron : membre de l'équipe de France de delta souple (1988-1997), détenteur d'un record du monde de distance.

Jean-Marie Vanter : pilote remorqueur.

Into the sky est un film réalisé et produit par François Isoard (France, 52 minutes, 2010).



PHOTO: P. JAVOT



Indochine à pied sur la piste rouge

La piste Ho Chi Minh, chemin de liberté ?

Parcourir à pied la péninsule indochinoise 35 ans après la fin des terribles conflits qui la secouèrent, longer un chemin qui changea le destin de millions d'individus, c'était pour Cécile Clocheret et François Picard la volonté de revenir sur une histoire qui ébranla toute une génération. L'occasion aussi de se questionner au creux de son sillon. Quel état des lieux de la liberté peut-on y faire aujourd'hui ?

La piste Ho Chi Minh, qui relie le Nord Vietnam au Sud Vietnam via le Laos et le Cambodge, fit couler beaucoup de sang au nom d'idéologies antagonistes qui prêtres-



daient offrir aux peuples la liberté. Dans les années 50 contre la présence française, puis dans les décennies 60/70 contre l'ingérence américaine, elle a constitué un fil de résistance, un axe symbole de la lutte contre l'asservissement. Mais désormais, si la paix est revenue dans la région, toutes les libertés sont loin d'être conquises.

Avant d'emprunter les sentiers tortueux du Nord Vietnam, nous séjournons dans l'étourdissante Hanoi. L'archevêque Mgr Ngô Quang Kiệt y est l'une des rares personnalités à élever la voix contre le gouvernement. Il nous explique comment, face à l'interdiction de manifester, il organise

des processions pacifiques où prières et revendications s'entremêlent... En 2008, il s'oppose à ce qu'un terrain confisqué à l'Église soit attribué à la construction d'une galerie marchande. Même si l'aire n'a pas été restituée, le parti communiste a fini par abdiquer et l'idée d'un jardin public a fait consensus.

Une fois en route, nous nous confrontons constamment aux contrôles policiers. Chaque soir, alors que nous sommes accueillis dans des familles avides de rencontres, nous sommes froidement interrogés. Notre présence sur ce parcours hors des sentiers touristiques balisés dérange. Nous découvrons que militaires comme civils vivent dans le fantasme d'une menace extérieure permanente. Dès le plus jeune âge, il leur est enseigné que l'agression ennemie est imminente, qu'un étranger est un espion potentiel... une suspicieuse liberté de penser. Il est arrivé qu'à la nuit tombée, la police nous conduise de force dans d'improbables hôtels afin de minimiser notre contact avec les populations.

Les sentiers des montagnes du Truong Son gagnent en hardiesse. Ils augurent notre arrivée dans les territoires indigènes de l'Est du Laos. Pour l'heure, ces communautés maintiennent leur équilibre fragile grâce au respect des règles des Anciens. Pourtant, elles sont affaiblies par un pouvoir central qui les contraint au silence face aux injustices dont elles sont constamment victimes. Laisées au ban de la société, elles souffrent de ne plus circuler librement dans la forêt dont elles vivent, car des centaines de milliers d'engins non exposés jonchent encore le sol. Au cœur de la jungle, nous rencontrons Steffan de Coninck qui s'investit dans ce travail de fourmi. « Car, dit-il, bafouer cette liberté de se déplacer, c'est piétiner celle de maintenir vivante leur identité ».



De retour au Vietnam, la police met un terme radical à notre progression dans la zone frontalière... les étrangers ne sont admis qu'accompagnés d'un guide officiel ! Ce n'est qu'après s'être soumis à une journée d'interrogatoires et acquitté d'une amende que nous atteignons avec soulagement le Cambodge.

À Phnom Penh, Christophe Peschoux, ambassadeur des droits de l'homme à l'ONU, s'alarme devant l'éradication des forêts qui menace la survie des peuples autochtones. Les compagnies chinoises et leur complicité avec les grands propriétaires terriens (et les politiques) spolient leur droit à la propriété. Au Documentation Center of Cambodia, son fondateur Youk Chhang témoigne de sa foi dans les jeunes générations... grâce à un livre d'histoire qu'il vient d'introduire dans les écoles, les enfants ont enfin le droit de connaître la vérité sur les années sombres de leur pays. Liberté de savoir, mère de toutes les libertés.

par Cécile CLOCHERET

www.culture-aventure.fr

(rubrique « trek indochinois »)



Indochine, à pied sur la piste rouge est un film de François Picard et Cécile Clocheret (Coproduction : GEDEON programmes, Voyage - France, 70 minutes, 2010).

Qhapaq Ñan

La voix des Andes

La première fois qu'il m'a été donné de découvrir le Qhapaq Ñan, je me trouvais dans une communauté isolée de la cordillère des Andes, appelée *Tarmatambo* (ce qui signifie en quechua « l'auberge des tara » du nom d'un arbrisseau très présent dans ces montagnes). Voilà un village isolé qui était l'héritier des chemins précolombiens, lové le long de cette ancienne route désormais inutilisée (ou réduite à l'état de sentier rural). J'avais pu constater combien la population s'était étroitement imbriquée autour des vestiges incas. Le centre cérémoniel était devenu un terrain de football, l'église était coiffée de vieilles pierres récupérées sur un temple et les paysans cultivaient leurs champs au milieu de palais en ruine. De fait, j'étais arrivé dans l'archétype d'une infrastructure royale, édifiée pour permettre aux populations de la région de circuler, un caravansérail andin destiné à abriter les hommes et les marchandises. Mais ce qui m'avait frappé, avant tout, c'était le silence, le repli de la bourgade recluse dans la solitude, vidée de

ses forces vives par l'exode rural. Des familles entières s'en étaient allées vers les vallées, vers les villes coloniales, voire même sur la côte Pacifique péruvienne, à Lima. Quelques jours sur place me permirent de me rendre compte que l'usage des anciennes voies de communication se modifiait profondément et qu'elles se trouvaient, dans une certaine mesure, au carrefour de leur histoire.

Depuis lors, j'ai eu le sentiment que le Qhapaq Ñan agissait comme un symbole. Pendant des siècles, il fut un instrument d'échanges, de conquête et de domination. Ce réseau de chemins uniques au monde fut édifié patiemment par les peuples précolombiens pendant plus de 2 000 ans, pour être consolidé par les Incas, qui furent les premiers à l'ériger en un système centralisé et cohérent doté d'infrastructures spécifiques. Mais ils portent aujourd'hui un héritage plus récent, celui des conquistadors espagnols, des premières églises du christianisme andin ou encore des



guerres d'indépendance latino-américaines du XIX^{ème} siècle. Ces dernières décennies, les régions qu'ils traversent ont été durement touchées par le terrorisme du Sentier lumineux, la perte des repères culturels et linguistiques de la fin du XX^{ème} siècle et du début de notre millénaire. De nouvelles routes ont été inaugurées, modifiant radicalement l'organisation du territoire, sans parler de l'essor des mines, qui participe à la détérioration des écosystèmes et à la modification des modes de vie des populations locales.

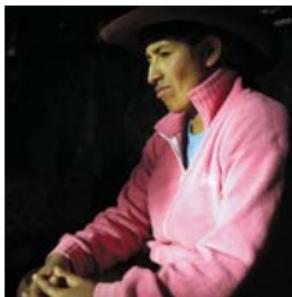
L'enjeu qui s'ouvre aujourd'hui pour lui est donc celui de la mémoire. Quel que soit le regard que l'on porte sur les Andes – scientifique, archéologique, social, écologique – le Qhapaq Ñan est un fil d'ariane suffisamment pertinent pour témoigner de la vie de la Cordillère. Je repense souvent à cette radio communautaire péruvienne qu'il nous a été donné d'écouter pour la





première fois dans la région de Vilcabamba. Radio Quillabamba délivrait des messages aux villages isolés : fêtes communales, programmes de développement, décès d'un proche, psychologue délivrant une ordonnance à un patient isolé. La vie publique et la sphère privée se mélangeaient sur les ondes. Les corps sociaux prenaient la parole à tour de rôle – paysans, ouvriers, association en faveur du droit des femmes ou des pauvres – et militaient pour la langue quechua. Il se dégageait de l'antenne une force poétique touchante, renforcée par l'ambiance surannée des mélodies musicales. Tout cela était foisonnant. C'était un mélange étrange d'engagement social et politique résolument contemporain et d'un goût si particulier à la culture qui reliait les hommes en dépit de l'enclavement et de la précarité. En effet, comment vivre autrement sur un territoire qui contient des réalités si différentes, où des dizaines de kilomètres séparent les hameaux de haute altitude des villes modernes lovées au fond de vallées encaissées ?

Avant d'entamer notre voyage de six mois dans le but de faire un long-métrage documentaire, nous avions à l'esprit que le Qhapaq Ñan était un maillage dense de 40 000 kilomètres et non une simple route. Cette idée de réseau nous plaisait tout particulièrement. C'était une occasion d'avancer sans but, ni point de départ à déterminer. Mais la difficulté résidait là aussi. Comment filmer une aventure sans défi, sans nous mettre en scène, et dévoiler la réalité sociale de ce pays ? Nous avons travaillé en immersion, séparant souvent le travail de l'image et celui des témoignages ou des enregistrements audio, arpentant les lieux de pèlerinage, les messes, les marchés aux bestiaux. Partout où cela nous paraissait possible, nous restions le plus longtemps possible dans les villages afin de gagner la confiance des habitants. Ce fut la seule méthode possible pour faire témoigner des peintres, des mineurs ou des paysans.



Cette aventure est devenue un prétexte pour nous perdre un peu et pour rencontrer ces gens qui vivaient le long de ces routes oubliées. Dans les prochains mois, le Qhapaq Ñan sera classé sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO.

par Sébastien JALLADE

www.qhapaq-nan.org
www.lavoixdesandes.com

Qhapaq Ñan, la voix des Andes est un film réalisé par Stéphane Pachot, avec la participation d'Aurélia Frey, co-écrit par Sébastien Jallade et produit par Philippe Messier / Elkin Communication - France, 79 minutes, 2009.

5 Continents

10 ans de voyage sur terre

Pourquoi as-tu eu envie de partir ?

L'envie de partir était récurrente et puissante depuis que je suis toute petite. Je ne l'explique pas bien, mais on pourrait sûrement relier cela à ma grand-mère anglo-japonaise, grande journaliste globe-trotter qui vivait à Tokyo ; ou à la jeunesse mouvementée de sa fille, ma mère, qui a passé son enfance sur les paquebots transatlantiques. Ces univers me paraissent bien colorés face à mon enfance dans la grisaille lilloise. J'avais sans cesse l'impression d'attendre que ma vie démarre.



Pourquoi as-tu choisi le Pacifique comme première destination ?

Probablement grâce à la sublime photo d'un cow-boy australien publiée dans *Géo*. Il m'a donné envie de rejoindre ceux qui travaillent à cheval. J'ai alors monté un dossier pour faire le tour du monde des cow-boys (Islande, Texas, Argentine, Océanie, Mongolie), et j'ai eu une bourse de l'Aventure par La Guilde, puis la bourse Défi Jeunes. Malgré ça, je n'avais pas assez d'argent pour tout faire, j'ai donc opté pour une seule zone géographique la plus lointaine : l'Océanie.

10 ans de voyage... quel sentiment éprouve-t-on quand on se pose enfin ? Ce n'est pas trop dur ?

Au contraire, je suis extrêmement heureuse d'avoir pris le temps de me poser pour faire le bilan et, plus encore, de pouvoir le partager dans un film. Jusqu'ici, le fait même de voyager donnait un sens à mes actions. Mais à force de faire des milliers de rencontres, d'être confrontée à un nombre invraisemblable de situations dif-



férentes et d'apprendre sans cesse, je me sentais tellement remplie que j'étais vide. Il était temps d'essayer de comprendre ce que j'avais retenu. C'est ce que j'ai essayé de faire dans le film : *5 Continents*.

Parallèlement, je me suis sédentarisée sur un petit *tjalk*⁽¹⁾, une mini péniche aménagée. Je peux désormais partir sans quitter ma maison. C'est ainsi que j'ai rejoint la Belgique par les canaux, pour une tournée de conférences avec mon film. 14 jours de bateau pour faire Paris-Bruxelles, ce n'est pas très rapide mais c'est un vrai voyage. J'ai ensuite accompagné mon film dans une tournée de conférences en Suisse (sans le bateau). Au total, il a été vu en salle par plus de 50 000 personnes. Cela me réjouit car il n'est absolument pas fait pour la télé. Il y a donc peu de chance qu'il y soit diffusé un jour. Je ne l'ai d'ailleurs présenté à aucune chaîne.

En mars 2010, j'ai complètement changé de vie. Je voulais travailler dans un projet écologique, concret et cohérent. J'ai fini par rejoindre bilum⁽²⁾, une entreprise fondée par ma sœur. Nous fabriquons des sacs avec des matières récupérées : bâches publicitaires, drapeaux, airbags, ceintures de sécurité... Nous donnons une nouvelle vie à des matières solides mais jetées, et nous faisons travailler des entreprises d'insertion sociale et des ateliers locaux pour les transformer. Ces objets n'ont quasiment aucune empreinte carbone. Fussent-ils en PVC, ils sont beaucoup plus écologiques que s'ils étaient en coton, même bio. Finalement, j'essaie juste d'écouter ce que j'ai envie de faire, au fur et à mesure. Pendant longtemps, cela passait par les voyages et les reportages : je ne dis pas que c'est fini mais aujourd'hui, je me sens à ma place chez bilum...

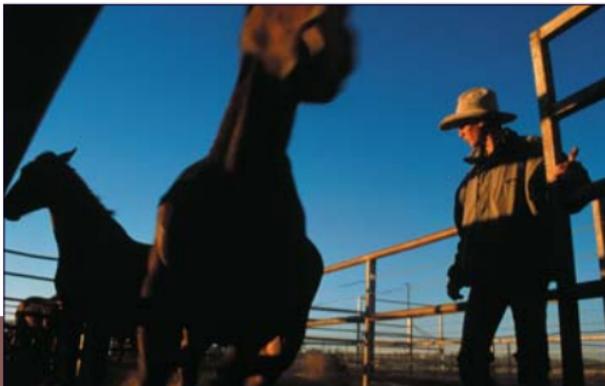


Qu'est-ce que tu changerais si tu devais ajouter ou retirer un pays dans ton circuit ? Y a-t-il quelque chose que tu regrettes de ne pas avoir filmé ou photographié ?

Question difficile ! Avec Xavier, mon cousin, pendant le tour du monde à vélo, on a un peu regretté d'avoir choisi le Vietnam plutôt que la Laos. Au Vietnam, c'était très dur d'avoir une relation humaine qui ne soit pas liée à l'argent. Même si ce sentiment disparaissait en s'éloignant des axes touristiques. Sinon, j'aurais bien aimé passer plus de temps en Amérique du Sud, ou aller au Mozambique, au Malawi, en Islande, au Kamchatka, partir dans la vallée du Pamir, traverser la Khyber Pass ou passer plus de temps à Kaboul... La liste est longue, mais la vie continue ! Je n'ai aucun regret, juste des petites frustrations, rien de dramatique.

Quel est le passage que tu préfères dans ton film ?

Je ne me lasse pas du fou rire avec Alice face à son pneu déchiqueté au milieu du désert libyen. Il résume bien le voyage. Une grosse galère n'est finalement pas si grave. Une fois en route, on trouvera toujours les solutions, même si, à priori, il y en n'a aucune.





As-tu un nouveau projet de voyage ?

Je commence à me demander sérieusement si je vis au bon endroit. À Paris, j'ai froid plus de 6 mois par an. Parmi les lieux qui me tentent pour vivre (et non juste pour les traverser) il y a La Réunion et/ou Madagascar (pour travailler dans le recyclage), le Costa Rica (le seul pays au monde à avoir transféré son budget militaire dans l'écologie) et le Brésil (où j'ai laissé *uma parte do meu coração*¹⁾).

Qu'est-ce qui a été le plus difficile au cours de ces 10 ans ? Le moral ou le physique ?

Le moral, sans aucune hésitation. Il n'y a aucun exploit physique dans ces 10 années. Même si parfois, c'était un peu sportif. La vraie difficulté, c'est surtout de croire en soi, quand il faut rebondir après un projet, quand les photos ne se vendent pas, quand on ne sait plus très bien ce qu'on veut, quand on doute.

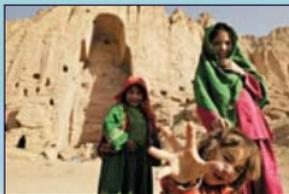
Comment s'est passé la rencontre avec Yann-Arthus Bertrand ? Que retires-tu de cette expérience ?

Je l'ai rencontré grâce à Sibylle d'Orgeval, une très bonne amie qui a fait un tour du monde à vélo, et qui a travaillé avec lui dès son retour. J'ai croisé Yann avant de partir en Afghanistan à moto, puis à Moscou où nous avons passé une soirée très russe, très folle, et lors d'autres occasions farfelues. Le courant était bien passé. Lorsque Sibylle m'a parlé de « 6 milliards d'Autres »²⁾, j'ai tout de suite aimé l'idée d'aller aux 4 coins du monde pour poser les mêmes questions à des gens très différents. Yann a accepté que je participe au projet.

C'est impossible de résumer en quelques phrases ce que m'a apporté cette aventure. Cela a été une expérience intense, incandescente, qui arrivait après deux grands voyages initiatiques et d'autres de plus en plus tournés vers les gens. Avec « 6 milliards d'Autres », j'ai interviewé plusieurs centaines de personnes, entendu beaucoup de choses étonnantes, mais aussi beaucoup de douleur...

Tu as des petits trucs pour voyager... un conseil pour ceux qui veulent partir ?

Après notre tour du monde à vélo, on a vraiment passé beaucoup de temps à étoffer la partie « Comment faire » de notre site internet³⁾. Mais si c'était à refaire, au lieu de dépenser notre énergie à préparer un dossier pour obtenir des sponsors, nous aurions mis la même énergie à bosser dans nos spécialités respectives pour gagner le peu qu'il faut pour voyager à vélo. En général, avant de partir, comme on a un peu peur, on essaye de tout préparer, alors que fatalement rien ne se passera comme prévu ! L'important, c'est d'y croire et d'avoir confiance, même lorsqu'on est rongé par le doute.



Je crois profondément que lorsqu'on est enthousiaste et sincère on attire la sympathie. C'est un peu naïf, mais la naïveté a toujours été ma meilleure alliée dans les situations critiques ou dangereuses. Je fais toujours comprendre aux gens que je croise que je suis en confiance. Surtout quand j'ai peur. Montrer la peur attise l'agressivité, alors que la confiance donne à l'autre un rôle de protecteur et non d'agresseur. Cela m'a sauvé bien des fois. J'ai eu de la chance, bien sûr, mais si j'avais exprimé de la méfiance et de la peur, cette chance m'aurait quittée. Si je dois juste donner un seul conseil aux voyageurs c'est d'y croire surtout quand on n'y croit plus !

Isabelle VAYRON



www.isabellevayron.com

1 – J'ai signifie « rabot » en hollandais.
 2 – bilum signifie « sac de portage » chez les Papous : www.bilum.fr.
 3 – Ce qui signifie « une partie de mon cœur » en brésilien.
 4 – www.6milliardsdautres.org
 5 – www.paris-pekin.org

5 Continents – 10 ans de voyage sur terre est un film réalisé et produit par Isabelle Vayron (France, 58 minutes, 2009).



La myopathie leur donne des ailes

Cent heures
la tête dans les nuages

Après une année d'investissement total, Nicolas et moi réussissons à prendre notre envol pour une épique traversée saharienne. Tout là-haut, survolant l'Ifrigiya⁽¹⁾, notre fardeau ne nous lâche pas d'une semelle. Il nous paralyse chaque jour un peu plus, il s'appelle myopathie.

Les premières dix minutes passées, à peine le temps de dire au revoir à Tunis et à ses deux millions d'habitants, et nous voilà déjà perdus en pleine nature. Tout se ressemble, la navigation n'en est que plus difficile. Le sol africain déverse sous nos ailes son flot de paysages, une étendue sauvage où l'empreinte humaine se réduit à quelques bourgades et une flopée de détritus jonchant le sol. Des terres brutes dans toute leur splendeur. Tandis que l'ombre de nos ULM se profile sur ces espaces désertiques, je réalise peu à peu le nombre d'heures à passer enfermé dans l'espace exigü du cockpit.

La solitude prend rapidement possession de mon âme, mes yeux tentent de s'accrocher aux paysages, mais les stimuli se font plutôt rares. Perché à plusieurs centaines de mètres de hauteur avec une vitesse de 150 km/h, certes la Tunisie défile sous mes fesses, mais les changements topographiques sont lents à venir. Les transitions tirent en longueur et sont dénuées de surprises, voire ennuyantes. Malgré la magie des cartes postales paradant au sol, la seule action du pilote consiste à observer scrupuleusement ses instruments de bord. Commence alors une longue introspection avec soi-même.

Un signal d'alerte me tire de mes errances psychologiques : au loin se dessinent les premières dunes du Sahara, plus précisément les amoncellements de quartz du

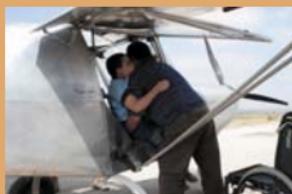


Grand Erg oriental. Instantanément je replonge avec exaltation dans mon passé de méhariste 4x4. Les ergs me sautent à la gorge, mes pupilles s'affolent, je ne sais plus où donner de la tête. Littéralement obsédé à chercher le cheminement idéal entre l'enchevêtrement des crêtes de ces montagnes de sable. Je me délecte, même si je me sens bien seul face à l'immensité du désert. En ces lieux hostiles il est impératif de garder la tête froide, et d'être humble face à la nature, mais aussi face avec soi-même. L'excès de zèle est généralement synonyme de destruction. Cette pseudo solitude m'apaise et me ressource, j'en oublie presque le fardeau que je traîne comme un boulet. L'impression d'être en état d'apesanture, au sommet de la parabole, simplement déconnecté des difficultés de la vie. Un instant fugace, mais suffisamment euphorisant pour doper une existence.

par Alexandre LANDRIEUX

La loi de la relativité

Quelques mois après ce voyage, une image est éternellement gravée dans mon esprit. Je n'avais en rien estimé l'impact que la journée de baptêmes allait avoir dans ma vie. Je m'y vois encore, à tenter de créer des liens chaleureux avec ces enfants si jeunes à l'handicap si lourd. Je me souviens de leur timidité mêlée à une envie profonde d'en découder avec nos petits avions. Je me souviens surtout de la question toute simple d'un jeune garçon



PHOTOS: F. PONSARD

de 8 ans, à la démarche déjà bien déformée par la maladie : « Et vous Monsieur, vous êtes vraiment malade ? ». La réalité n'est jamais aussi visible que montrée au travers des yeux encore innocents d'un enfant. J'ai 34 ans et j'ai la chance d'avoir finalement peu de symptômes visibles à ce jour. Je les oublie tellement que l'espace d'un instant, un enfant de 8 ans m'aura fait me sentir comme un imposteur. Qui suis-je pour me plaindre ? Comparé à toutes ces personnes présentes sur le tarmac ce jour-là, je représente l'espoir. La chance de mener une vie normale et même plus, une vie aventureuse. Tout à coup mes difficultés à monter les escaliers, mes douleurs dans les jambes le matin, mes crises de colère quand je chute, mon impuissance face à tout un pan de mon quotidien, tout cela m'a semblé tellement futile...

par Nicolas LANDRIEUX

www.defi-myopathie.com

1 - Le mot latin Africa a donné en arabe le mot *ifriqiya*, qui désignait jadis l'actuelle Tunisie.



La myopathie leur donne des ailes est un film de Michel de Wouters et Bernard Cornut (Michel de Wouters production - Belgique, 20 minutes, 2010).

L'intégralité de cette histoire est racontée dans le livre *Frères du désert* paru aux Éditions Voler | www.voler.com

Complètement à l'Est

Un tournage difficile...

Complètement à l'Est ! c'est le nom de l'aventure qu'Olivier, mon frère, et moi-même avons vécue au Kamtchatka, péninsule située à l'extrême orient de la Russie, durant l'été 2009 : un mois en autonomie complète à pied à travers une région inhabitée et peu explorée. Le but de cette aventure était de relier plusieurs volcans actifs de haute montagne, et bien sûr vivre une formidable expérience ! Nous avons voulu raconter cette épopée à travers un documentaire... mais faire un film dans de telles conditions est une aventure en soi !



Tout d'abord parce que nos sacs, déjà très lourds, se sont vu encore alourdis par 8 kg de matériel audiovisuel. Ainsi nous nous sommes retrouvés avec des charges de 35 kg chacun au départ. Autant dire que notre progression était plutôt lente et douloureuse... Alors, forcément, filmer devenait souvent une contrainte car chaque arrêt nécessitait tout un dispositif : trouver une grosse pierre sur laquelle poser notre sac, s'aider l'un et l'autre à tout poser à terre pour ne pas se faire mal au dos. Et rebelote à chaque départ !

Et puis, la tension nerveuse liée à une longue autonomie dans un milieu inhabité, liée aussi à la recherche d'itinéraire - avec pour seules cartes des anciennes cartes d'État major russe à l'échelle 1/200 000 - nous amenait parfois à en oublier de filmer ! Les batteries, quant à elles, limitaient nos occasions et nos temps de tournage. Nous les rechargeons grâce à un panneau solaire fixé sur notre sac à dos. Seulement, quand la grisaille nous accompagnait, je vous laisse imaginer l'efficacité des cellules photovoltaïques ! Et puis quand nous marchions en direction du Sud même s'il



faisait beau temps, les cellules étaient bien tranquilles à l'ombre... Ces batteries n'étaient donc pas souvent opérationnelles. Et puis enfin un tout petit détail nous a joué quelques tours... ou, devrais-je dire, une toute petite bête... des centaines de petites bêtes en réalité : les moustiques ! Imaginez-vous tenir entre vos mains une caméra sans bouger alors que des nuées de moustiques essaient de vous aspirer un maximum d'élixir. Et quand je dis des nuées, je n'exagère rien. Tenez, par exemple, lorsque j'avais envie (« envie » n'est pas



exactement le terme qui convient dans ces conditions...) de faire pipi, même en optimisant l'action, je me retrouvais inmanquablement avec une dizaine de nouvelles piqûres !

Tout ceci étant dit... nous gardons un souvenir merveilleux du Kamtchatka, ce lieu magique où l'isolement et les volcans actifs nous ramènent aux origines du monde...

par Cécile CUSIN



<http://completementalest.free.fr>



Complètement à l'Est est un film réalisé et produit par Cécile Cusin (France, 57 minutes, 2010).

Maîtres de chant diphonique

Dörvön Berkh, quatre facettes du chant diphonique comme on ne les a jamais entendues.

Je suis doctorant en ethnomusicologie à l'université de Rennes II où j'enseigne le chant diphonique. Depuis 2004, je parcours la Mongolie pour mes recherches sur ce chant, dans une démarche conjointe de chercheur et de musicien. Mon ami Ts. Otgonbaatar (dit Otgo) est un passionné des traditions de son pays. Guide en Mongolie, il a commencé à parcourir les steppes en m'accompagnant au cours de plusieurs recherches de terrain. À l'heure de la mondialisation, les traditions musicales en Mongolie sont en profonde mutation. Otgo et moi-même avons voulu participer à la valorisation des musiques des steppes en créant l'association Routes Nomades pour donner la possibilité aux artistes, qui portent et préservent leurs traditions, de venir les faire connaître en Europe.



dans d'autres contextes. Ces chants qui viennent de si loin gardent pourtant toute leur portée en Occident. Cette expérience s'est renouvelée avec une autre tournée au printemps 2008, pour la sortie d'un CD-DVD co-produit avec le label Buda Musique.

Entre-temps, un autre projet a été réalisé au printemps 2007 à Oulan Bator, la capitale de la Mongolie. Otgo et moi avons réuni pour la première fois sur scène quatre des plus illustres représentants du chant diphonique. Nous leur avons proposé de partager un travail de création autour de leur musique, entre tradition et modernité. La création a eu lieu dans l'auditorium de la Galerie d'Art Moderne d'Oulan Bator les 7 et 8 avril 2007. Elle a reçu le soutien de l'Alliance Française de Mongolie et des collectivités territoriales où résidaient les chanteurs. Suite au succès remporté en Mongolie, deux tournées ont eu lieu en France pendant le printemps et l'été 2009, prolongées par l'enregistrement d'un CD édité par le label Hollandais Pan records, sorti en février 2010.

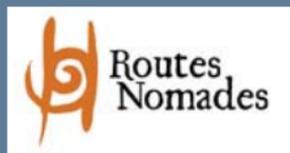


Le projet Dörvön Berkh

En mongol « Dörvön Berkh » désigne le coup de jeu dans lequel les quatre faces des osselets tombent sur un côté différent. C'est un coup rare dans le jeu d'osselet shagai, qui porte chance et présage un bel avenir. Dans un sens figuré, ce terme symbolise l'assension commune de quatre personnes vers un sommet de la réalisation sociale. Quatre faces du jeu d'osselets, c'est aussi quatre faces du chant diphonique mongol comme on ne l'a jamais entendu, on les lance et si la chance l'emporte, on rejouera sans doute...

Le rêve pour Otgo et moi, c'était de réunir sur une scène quatre des grands représentants de l'art khöömii. Le projet est né, baptisé Dörvön Berkh par Odsuren, l'un des chanteurs du quartet. Réunir ces quatre maîtres était pour nous une manière de montrer que cette technique vocale reste un art de la steppe, qui nous rappelle que la vie nomade est exemplaire à l'heure de la mondialisation⁽¹⁾.

Car le chant diphonique est une technique vocale très ancienne, pratiquée dans toute la région de l'Altai. Autrefois, les chanteurs qui le pratiquaient étaient bergers et se concentraient dans les contreforts reculés de l'Ouest de la Mongolie. Depuis une trentaine d'années, après la révolution de 1990, les Mongols sont en pleine reconstruction identitaire postcommuniste. L'art et en particulier la musique ont alors connu de profonds bouleversements. La musique



Notre association produit des spectacles et des tournées de musiques traditionnelles mongoles. Créée en février 2006, la structure est née suite à ma rencontre avec le chanteur Tserendavaa qui est devenu mon maître de khöömii (chant diphonique).

Pour rendre possible sa venue en France, Cécile Greffet (présidente), Marylène Jarossay (trésorière), et Otgo (membre manager en Mongolie) m'ont rejoint pour monter cette association.

Tserendavaa, qui tourne dans le monde entier depuis les années 1980, est venu pour la première fois en tournée, avec son fils Tsoigtgerel, hors de Mongolie pendant l'été 2006. Avec eux, il a fallu inventer le spectacle d'un père et d'un fils qui, sur scène, transposent une musique du quotidien, pratiquée à 10 000 Km de chez nous,





traditionnelle, toujours très pratiquée, a connu un regain d'intérêt avec la création d'une nouvelle identité nationale autour de l'icône de Gengis Khan, le plus grand empereur d'Asie Centrale que l'histoire ait jamais connue. Le chant diphonique, dans cette mouvance, a évolué rapidement. Les styles et les techniques se sont multipliés puis, le développement de son enseignement l'a fait connaître davantage. On le pratique de nos jours dans presque tout le pays et en Occident. En raison de l'attrait

pour le modèle occidental, du tourisme et de l'industrie culturelle, de nombreux chanteurs locaux brûlent les étapes de l'apprentissage du chant, pour gagner plus et plus vite. Ceci est en contradiction avec les fondements de la culture mongole : le nomadisme, le respect de la nature et du temps qui passe. Les jeunes, en Mongolie comme ailleurs, vont de moins en moins vers le passé chercher la connaissance de leur patrimoine culturel. Ils se tournent vers l'avenir sans prendre le temps de rentrer en profondeur dans les choses. Le chant diphonique est un art du temps et nécessite une grande écoute. Bien que les bourdons vocaux interminables des chanteurs puissent paraître atemporels à l'auditeur, c'est dans la durée d'un concert qu'on le comprend.

La distribution des osselets

Nanjid Sengedorj, Baatar Odsuren,
Dashdorj Tserendavaa et Nergui Ganzorig

Odsuren et Tserendavaa font partie des principaux enseignants du chant diphonique à l'heure actuelle en Mongolie. Le premier enseigne à l'Université d'Art et de Culture à Oulan Bator et l'autre dans le contexte pastoral des steppes de l'ouest du pays. Tserendavaa est l'un des derniers chanteurs diphoniques professionnels a avoir gardé sa vie de berger nomade. En la développant sur scène et en contribuant à la professionnaliser, ces trois maîtres (avec Sengedorj) représentent la génération de chanteurs qui

a le plus développé cette technique vocale. Ganzorig quant à lui représente la nouvelle génération de chanteurs professionnels. En contraste avec les trois maîtres, il complète le quartet en montrant une nouvelle face du chant diphonique, dans la succession de ses aïeux. Ces quatre chanteurs ont déjà joué dans le monde entier depuis le début de leurs carrières respectives.

Le chant diphonique

Cette technique vocale consiste, pour un seul chanteur, à émettre deux sons simultanément avec sa voix. Un bourdon vocal est émis, auquel se superpose un sifflement harmonique. Ce son étrange vient du bourdon vocal, que le chanteur effectue en pressant sur son diaphragme et son pharynx. Le bourdon garde une note continue et le sifflement harmonique, issu de ce son fondamental, laisse entendre toute une mélodie. Ce style de chant est particulièrement difficile à maîtriser et peu de personnes parviennent à devenir de grands chanteurs. On le localise dans plusieurs parties du monde et notamment en Asie centrale, dans la région de l'Altaï. À l'ouest de la Mongolie, cette pratique musicale viendrait de l'imitation du vent, des bruits de l'eau, des chants d'oiseaux...

par Johanni CURTET

www.routesnomades.fr



GEDEON

programmes



MEGALOPOLIS
Alexandra Leroux



GLOBECOOKER
Fred Chesneau



NOMADES LAND
Christophe Cousin

les
Nouveaux
Explorateurs



DEUX ROUES SINON RIEN
Christelle Leroux et Johann Rousselet

DES CAMIONS ET DES HOMMES

LES CAMIONS DE L'EXTRÊME

PARCE QU'IL RESTE TANT À DÉCOUVRIR...

GEDEON PROGRAMMES

LE MONDE... PASSIONNÉMENT !



**AUTHENTIK
AVENTURES**



LE FESTIN DE VIVIEN
Vivien Poly



PARIS-JÉRUSALEM
Édouard et Mathilde Cortès



QHAPQA NAN
Laurent Granier et Megan Son



PLANÈTE D
Damien Arturo et Delphine Millon



AFRICA TREK
Alexandre et Sonia Pouvion



AUX PORTES DU TIBET
Simon Allie



UNE FLEUR DANS LES GLACES
Géraldine Danon et Philippe Pougon

Virginie Guyot

La chevalière du ciel

Avant de rejoindre la PAF, Virginie Guyot (33 ans) a été chef de patrouille sur *Mirage F1*. Elle a participé à plusieurs opérations extérieures, dont deux missions en Afghanistan, à partir de Kandahar. Mariée, mère d'un petit garçon, cette ancienne élève de l'École de l'air totalise plus de 2 000 h de vol. Elle a le grade de commandant. Première femme leader de la Patrouille de France 2010, elle se dit gênée de tirer la couverture à elle, malgré elle. Mais elle a assumé sans état d'âme particulier son rôle de leader, comme elle a assumé le commandement d'escadrille dans l'anonymat de l'escadron 2/33 Savoie.

Jean Ponsignon : Qu'évoque pour vous la notion d'aventure ?

Virginie Guyot : L'incertitude, la témérité, l'audace, l'expérience nouvelle, l'enrichissement personnel et la découverte.

J. P. : Pour vous la Patrouille de France était une aventure extraordinaire, comment l'avez-vous vécu ?

V. G. : Pour moi, ce fut d'abord l'occasion de voir jusqu'où je pouvais me dépasser ; ce fut aussi une aventure humaine au sein d'une équipe de pilotes tous volontaires ; ce fut enfin la rencontre d'un public, ce qui est rare pour un militaire. C'était pour moi l'occasion de mettre en lumière ceux de nos camarades qui se battent sur les théâtres d'opération extérieurs. Il y a un tel décalage entre les préoccupations quotidiennes de nos concitoyens et l'engagement de nos

frères d'armes, qu'il me paraissait utile d'expliquer notre vocation.

Gil Roy : À quel moment avez-vous décidé de devenir pilote de chasse ?

V. G. : En fait je voulais être pilote d'hélicoptère. À l'âge de 12 ans, j'ai découvert le plaisir de voler lors d'un baptême de l'air. De là est venue l'idée de devenir pilote tout en faisant un métier utile.

G. R. : Le statut de leader de la PAF vous confère une notoriété exceptionnelle par rapport à vos équipiers et à vos prédécesseurs. Comment vivez-vous ce regain de popularité ?

V. G. : Il y a pour moi deux aspects : tout d'abord les encouragements que de nombreuses personnes me témoignent en tant que femme me touchent beaucoup. Cependant, la curiosité que je suscite parfois m'est assez pénible. Certes j'ai des compétences, mais comme les autres pilotes de la formation. L'idée que certains individus trouvent extraordinaire le fait qu'une femme puisse accéder à ce poste est, selon moi, plutôt « rabaisant » pour les femmes. C'est juste une question de motivation et de travail.

J. P. : Comment êtes-vous devenue ce que vous êtes, et quelles sont les valeurs dont vous aimeriez témoigner auprès du public des Écrans de l'Aventure et les jeunes en particulier ?

V. G. : Depuis le jour où j'ai pris mon baptême de l'air, avec mon père, j'ai voulu



voler. Pour y arriver j'ai dû beaucoup travailler, le travail est vraiment une valeur importante. J'ai fait mes études au lycée militaire d'Autun, puis à l'École de l'Air de Salon-de-Provence. Ce que j'apprécie dans mon métier au sein de l'Armée de l'Air ce sont les valeurs d'équipe, de discipline, de respect des autres mais aussi de tradition. Mais je voudrais dire à chacun : vous avez votre chance, accrochez-vous et vous pourrez réussir votre propre aventure.

Virginie GUYOT

interviewé par Jean Ponsignon et Gil Roy

« À l'occasion de cette interview, j'ai été extrêmement impressionnée par sa simplicité, sa franchise et la profondeur de ses convictions. Cette jeune femme paraît presque timide, dans ses habits civils, mais on sent bien vite qu'elle est animée par une volonté de fer. Alors que je m'étonnais de tant de retenue après le poids médiatique écrasant qu'elle a subi au cours des 18 derniers mois, elle me répondit : "comme il est nécessaire de se remettre totalement en question avant chaque vol, il est facile de ne pas prendre la grosse tête". »

Jean Ponsignon



La Chevalière du ciel
est un film produit par le Sirpa Air
(France, 7 minutes, 2010)



Vagabond et Damocles

De 2004 à 2009, **Vagabond** et son équipage ont réalisé cinq hivernages au Spitsberg. Au service de la logistique pour l'PEV et pour DAMOCLES, le voilier s'était alors laissé emprisonner par les glaces afin d'offrir à la science le plus bel emplacement pour l'étude des glaces et des mers polaires. Absent des côtes françaises depuis 6 ans, **Vagabond** rapporte de cet exil volontaire une belle moisson d'aventures, pour la science d'abord, mais aussi pour l'équipage puisque France Pincon du Sel et Éric Brossier ont donné naissance à Léonie, leur jeune équipière¹.

De retour en France, la famille au complet est alors sollicitée pour acheminer au Groenland un autre bateau. **Ecotroll** a des qualités écologiques remarquables : moteurs hybrides, ailes de cerf-volant, panneaux solaires, éoliennes, isolation intérieure en liège, aménagements... la réflexion dans la



Ecotroll au Groenland

conception de ce 12 m est menée jusque dans le moindre détail. Se porter ambassadeur d'un tel bateau représente une suite logique pour le couple qui a appris à vivre en autonomie et en harmonie avec son environnement. Éric, France, Léonie (3,5 ans) et sa petite sœur Aurore (8 mois) conduisent le bateau de Lyon au Havre par les canaux, puis en mer d'Irlande, en Écosse, aux îles Féroé et en Islande avant d'atteindre le Scoresby Sound au Groenland. Là-bas, l'équipage reçoit les constructeurs du bateau, une équipe d'ornithologues et des naturalistes. Le programme scientifique reste modeste cette année, car on ne peut pas simultanément tester un prototype et être opérationnel pour des missions ambitieuses. Sur le chemin du retour, vers La Rochelle, l'un des architectes du bateau partage les quarts pour faire le point sur les qualités et les défauts du bateau².



Mais où est Vagabond ?

En septembre 2010, tandis que France et ses filles participent à la promotion d'**Ecotroll** au Grand Pavois (le salon nautique de La Rochelle), Børge Ousland sollicite Éric pour faire partie de l'équipage du **Northern Passage**. En effet, le Norvégien s'est lancé



Le Northern Passage de B. Ousland

un défi incroyable : faire le tour de l'Arctique en voilier sans hiverner. Le capitaine de **Vagabond** ayant bouclé la première circumnavigation de l'Arctique, de 2002 à 2003, Børge fait appel à son expérience. Dégagé de ses obligations envers **Ecotroll**, Éric embarque pour la partie la plus délicate du Passage du Nord-Ouest, de Cambridge Bay à Pond Inlet (Canada). Le trimaran de 31 pieds qui avait quitté Oslo le 23 juin 2010, vient de rejoindre son point de départ le 23 octobre. La bouée est bouclée en une seule saison, douze mois plus rapide que **Vagabond** !

« Il avait fallu 17 mois à **Vagabond** pour enchaîner les deux passages... Quel contraste de découvrir cette année un paysage presque sans glace. La performance du trimaran va permettre d'attirer l'attention sur la disparition des glaces pluriannuelles. Cela ne signifie pas que la navigation est sans risque dans l'Arctique : un navire de

croisière et un tanker se sont échoués cet été dans l'archipel canadien. Au recul des glaces s'ajoute la production imminente de pétrole au Groenland, qui va générer une augmentation du trafic maritime dans l'Arctique. » souligne Éric³.

Ce week-end, j'ai eu la chance de rejoindre l'équipage de **Vagabond** enfin réuni chez lui dans le Finistère. Et quelle ne fut pas mon émotion de retrouver **Vagabond** à Brest après 6 ans d'absence. Attaché à couple, **Ecotroll** était là, lui aussi. Les deux navires semblaient passer de bons moments de complicité, flanc contre flanc, leurs proues tournées vers le large. **Ecotroll** rejoindra bientôt Lyon. **Vagabond**, qui porte les légers stigmates de longs hivernages, va recevoir toute l'attention de son équipage avant de repartir en mission. L'expérience vécue sur **Ecotroll** permettra d'améliorer **Vagabond** et d'en faire une base toujours plus performante, au service de la science. En mai prochain, **Vagabond** accompagnera une équipe scientifique au Groenland. Là-bas, la coque rouge espère alors entendre le chant des morse...⁴

par Paco COTTELL
Ancien co-préparateur de Vagabond

www.vagabond.fr

1 - Le film de Hugues de Rosière intitulé **Sous les étoiles du pôle** (L'Éveil productions, France 5 - 2008), qui résumait leur aventure au Spitsberg a reçu en 2008 le prix spécial du jury du festival de Dijon, et par la suite un grand nombre de récompenses.

2 - Pour en savoir plus sur **Ecotroll**, <http://www.ecotroll.net>

3 - Pour en savoir plus sur la circumnavigation de Børge Ousland : www.ousland.no

4 - Cette mission scientifique menée par Isabelle Charrier, fait suite à celle déjà réalisée au Canada, racontée dans le film : **Bonjour les morse** (Cf. page 8).



Ecotroll dans le vent

Saigon Paris

Le retour de *Bucéphale*

Il y a des épilogues qui fermant un livre peuvent ouvrir à celui du monde. À la fin de leur récit de voyage Paris-Saigon, Jean-Baptiste Flichy et Édouard Cortès proposaient les clefs de leur 2CV à qui voudrait bien la ramener en France. Voilà 11 mois que la fameuse 2CV dénommée *Bucéphale* roule bon train à travers l'Asie du Sud-Est, l'Australie, l'Amérique du Sud et Centrale et aujourd'hui les États-Unis. À son volant, deux amis : Tristan Villemain et Quentin Renaud. Après 6 ans d'arrêt pour la 2CV, déjà 30 000 km ont été parcourus pour accomplir la route par l'autre côté du monde. Quand on passe une voiture



à quelqu'un, on espère toujours la revoir... à Paris.

<http://letapesuivante.free.fr>

À New-York retrouvailles émuvoantes pour Édouard Cortès avec la 2CV et ses compagnons de route.

Photo © E. Cortès

Chasseurs de poussière

Mission d'étude des aérosols en zone saharienne profonde

En climatologie, l'étude des vents de sable et poussières du Sahara est un des axes majeurs pour l'analyse du cycle global du climat et de sa compréhension. Ces particules en suspension ont la spécificité de réfléchir le rayonnement solaire ou terrestre et de modifier les températures du globe, mais également les propriétés physico-chimiques des nuages.

Les mesures liées à l'étude de ces types d'aérosols sont réalisées par télédétection depuis l'espace à l'aide d'instruments embarqués sur des satellites. Ces instruments permettent de surveiller quotidiennement l'évolution des concentrations en particules, leurs déplacements et leurs propriétés au-dessus des océans et des continents, à l'exception des surfaces désertiques dont les caractéristiques optiques sont équivalentes. Ce problème est critique pour l'étude et la

modélisation du transport atmosphérique des poussières originaires des régions arides, car elle interdit en particulier l'analyse des « zones sources » (dunes ou sédiments des régions hyper-arides).

Malgré de puissants moyens de recherche informatiques et satellitaires, complétés par des missions aériennes, les laboratoires de climatologie ont besoin de données au sol, que l'éloignement et la rudesse des conditions du milieu saharien profond rendent difficiles à acquérir.

Rompus à l'exploration des zones désertiques et à la conduite de méharées hauturières, **Régis Belleville** et **Arnaud Fleury**, se sont associés à certains laboratoires de climatologie du projet international « FENNEC » (CRC, Université de Bourgogne ; LOA, Université de Lille ; LISA, Université Paris 12 ; LATMOS, CNRS Paris ; LMTG Université de Toulouse), pour réaliser plusieurs missions de mesures en télédétection, combinées à des prélèvements en milieu saharien profond. La première phase du projet est planifiée pour février et mars 2011. La progression de l'équipe dans ces régions hyper-arides se fera en méharée et ouvrira la voie à une longue série de missions de collectes de données en différents points du Sahara.

www.terra-deserta-expeditions.com

Maurice Thiney

Célébration pour un explorateur et aventurier dijonnais

Maurice Thiney s'est récemment vu décerner le Prix mondial 2010 d'exploration des contrées oubliées et de la paix dans le monde, qui compte parmi ses anciens lauréats : Jacques-Yves Cousteau, Mikhaïl Gorbatchev, Ellen MacArthur ou encore Al Gore et Nelson Mandela. Ce prix lui est octroyé par le Club international des grands voyageurs (Cigv) dont il est membre, en récompense de sa démarche et de sa philosophie. Car depuis 25 ans, cet infatigable voyageur sillonne les quatre coins du monde, à pied, à cheval, en pirogue, à la rencontre de peuples « premiers » ou « oubliés » vivant de façon traditionnelle et qu'il aborde toujours avec un profond respect.



Photo © M. Thiney



Photo © Heidi-Loa

La Côte-d'Or à tire d'ailes

Une exposition de Jean-Ponsignon

Grâce à ses « trois vies » de consultant, d'humanitaire et de reporter aéronautique, Jean Ponsignon a eu l'occasion de survoler et de photographier un certain nombre de paysages et de cités des cinq continents, à partir de plateformes aussi différentes que le planeur, l'avion, l'ULM ou la montgolfière. Passionné d'aventure, il participe avec son épouse aux activités de La Guilde et du Festival international du film de Dijon depuis près de 13 ans. Il s'est alors lancé dans le projet de collecter auprès de ses amis aventuriers et pilotes, le maximum de photos aériennes⁽¹⁾. Ce projet a débouché sur la réalisation de trois audiovisuels s'inspirant

de la maxime de Peter Blake « C'est en témoignant de la beauté du monde que l'on peut faire évoluer les mentalités ». Ces trois réalisations ont pour nom : « Quelques aspects de la nature vue du ciel », « Traces de l'humanité vue du ciel » et « De quelques activités humaines vues du ciel ».

Mais, originaire de la Côte-d'Or, et à la demande de l'association InnovAéro, de l'Aéro-Club de la Côte-d'Or et du Conseil Général de la Côte-d'Or, il a réalisé, en août dernier, le DVD « La Côte-d'Or à tire d'ailes »⁽²⁾, destiné à permettre au plus grand nombre d'apprécier la beauté et l'élégance naturelle ou archi-



Valle de la Luna (Atacama) au Chili

Photo © F. Lichères pour La Nature vue du ciel

tecturale de nombreux sites régionaux. Là, y sont évoqués, la nature et les cultures ; les villages, bourgs et villes ; les églises et les abbayes mais aussi quelques sites industriels et commerciaux. Car même si on a parfois pas mal roulé sa bosse, il est bon d'honorer ses racines régionales. C'est ce que Jean Ponsignon a voulu faire en réalisant, avec Sophie son épouse, cette présentation « vue du ciel » de son département d'origine.

1 - Merci aux membres de La Guilde et à leurs amis d'avoir contribué à ce projet.

2 - Les photos de l'exposition sont issues de ce DVD.



La Bourgogne vue du ciel

Photo © J. Ponsignon



La Bourgogne vue du ciel : Missery

Photo © J. Ponsignon



Marécage de la Betsiboka à Madagascar

Photo © Th. Barbier pour La Nature vue du ciel



« L'aventure, c'est par un jour de belle lumière, un Leica en bandoulière... ».

Après avoir posé la question, en 2009, aux participants des Écrans de l'aventure que je photographiais⁽¹⁾, je me devais d'y répondre aussi.

L'Aventure, pour moi, se conjugue avec la photographie, le Grand Nord, les mers, les déserts, les hommes et l'humanitaire.

Je découvre le Grand Nord à l'âge de 15 ans,



Têtes à claps

Une exposition de Matthieu Alexandre

en même temps que ma passion pour la photographie. Je n'aurai dès lors de cesse de rêver d'y retourner, J'embarque alors dans les eaux glacées de l'océan Arctique à bord du voilier polaire *Vagabond*, en mer du Nord sur un trois-mâts belge puis dans les fjords de Norvège sur un navire militaire mexicain. Par la suite, je découvre le désert, avec son immensité envoûtante et ses couleurs multiples, au Niger, en Jordanie ou en Afghanistan.

Mais bien plus que les paysages extrêmes, c'est la manière de s'y adapter et d'y vivre de ces hommes qui me fascine. Mes études d'anthropologie ne suffisent pas à nourrir ma curiosité. L'action humanitaire se révèle



Journal de H. A. Alexandre © V. Perrotin / Agence © V. Perrotin

une vocation là où la photographie est une passion. À la croisée des deux pratiques, je m'engage pour des organisations humanitaires et parcours des pays en conflit, pour témoigner avec mes images, de la condition humaine. Ma photographie s'inspire du jeu de l'ombre et de la lumière. C'est au cœur de la misère que je tente, ainsi, de mettre en avant l'espoir, la volonté et le travail des hommes. Dans un monde où tout va de plus en plus vite, la photographie oblige à prendre son temps et à regarder. Dans « regarder », il y a « garder » et c'est ce qui me plaît dans l'acte d'écrire avec la lumière.

Matthieu ALEXANDRE

<http://matthieuaalexandre.visualsociety.com>

<http://matthieuaalexandre.photoshelter.com>

1 - Les photos de l'exposition « Têtes à claps » sont présentées dans notre revue en page centrale.

A/R

Magazine voyageur

UN REGARD DÉCALÉ SUR LE VOYAGE

Abonnement en ligne sur www.ar-mag.fr
5,50 € au numéro en kiosque tous les 2 mois



« Le magazine du globe-trotter intelligent et décontracté du gland »

Charlie Hebdo

« Vivre le voyage à bout portant et le raconter sans tricher »

Détours en France

« Avec une pointe d'humour, les sujets de fonds alternent avec les bons plans »

National Geographic

➔ 1 AN (6 numéros) : 27,50 €



Festival de films documentaires, salon du livre, rencontres avec les auteurs, conférences, spectacle équestre, expositions...



Didier Parmentier (avec le concours de Jacqueline Rigot) en contact avec le monde équestre de Rio de Janeiro au Brésil à l'occasion de l'Exposition Internationale de Rio de Janeiro. Une photo de Didier Parmentier et Jacqueline Rigot à Rio de Janeiro. Une photo de Didier Parmentier et Jacqueline Rigot à Rio de Janeiro. Une photo de Didier Parmentier et Jacqueline Rigot à Rio de Janeiro.

LES CHEVAUX DU MONDE

Festival International
à Compiègne du 14 au 17 avril 2011

Habitué des festivals, après y avoir présenté plusieurs films en compétition, le réalisateur **Didier Parmentier** propose un nouveau rendez-vous pour les passionnés de chevaux, de voyage et d'aventure : « Les chevaux du monde ».

Pourquoi ce nouveau rendez-vous ?

J'ai souhaité réunir, chez moi, à Compiègne le meilleur de tout ce qui se trouve dans ces rendez-vous internationaux. Ce nouveau festival, sur le thème du cheval et de la découverte des cultures équestres, sera unique en Europe.

À qui est destiné ce festival ?

Le festival est ouvert à toutes les sensibilités du monde équestre et des amateurs voyageurs, pour promouvoir le goût et la culture du cheval, du voyage, de la découverte. Ce festival est un lieu d'échanges professionnels mais c'est aussi l'occasion pour les réalisateurs, les écrivains et les artistes de rencontrer leur public.

Quels seront les thèmes abordés ?

Tous les genres et toutes les sensibilités seront représentés à travers des projections de documentaires, un salon du livre équestre, des expositions, des rencontres avec les auteurs. Un cabaret équestre présentera également des spectacles et sera un lieu de rendez-vous convivial pour tous les festivaliers.

Pourquoi Compiègne ?

À une heure de Paris, à trente minutes des adresses de Reims et Beauvais, Compiègne offre en plus de son accessibilité un environnement privilégié avec sa forêt domaniale et son cadre historique où se pratique depuis toujours l'art équestre sous toutes ses formes.



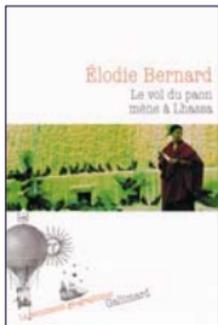
www.leschevauxdumonde.com

Écrits d'Aventure

TOISON D'OR Parmi une trentaine d'ouvrages, six livres ont été sélectionnés : du livre d'aventure vécue 2010

LE VOL DU PAON MÈNE À LHASSA

de **Élodie BERNARD**,
Éditions Gallimard.



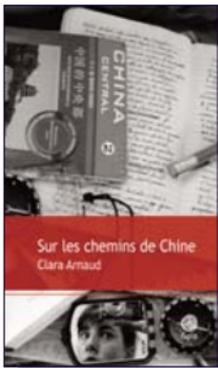
« Nous vivons dans un univers rétréci par les conventions sociales, les frontières, l'obsession de la propriété, la faim des jouissances, le refus de la souffrance et de la mort, un monde où il est impossible de voyager sans cartes, sans papiers, sans argent, un monde où l'on n'échappe pas aux idées reçues ni au pouvoir des images » (J.-M. Le Clézio, *Gens des nuages*)

En choisissant cette dédicace, Élodie définit tout à fait l'esprit dans lequel elle a entrepris son voyage au Tibet. Et quel voyage lorsqu'on sait qu'elle le réalise au moment où le Tibet, profitant de l'ouverture

des J.O. de Pékin à l'été 2008, essaie de clamer à la face du monde son désespoir à vivre sous le joug chinois.

Très jeune, Élodie n'a alors que 24 ans, elle brave les interdits en pénétrant sans autorisation en République Autonome du Tibet, et seule. Sans plan préétabli, et en se dissimulant à bord des moyens de transport où les contrôles de police sont permanents, c'est en fonction des rencontres qu'elle circule pour « s'entremêler de manière intime » dans et autour de Lhassa, la cœur du pays. « Le Haut Pays », tel le nommait Alexandra David-Neel à laquelle elle se réfère souvent, première femme européenne à avoir pénétré dans Lhassa. Prenant soin de ne pas dénoncer par son insatiable curiosité ceux qui se prêtent à son questionnement, car il leur est interdit de communiquer sous peine d'un emprisonnement qu'on imagine, Élodie partage avec eux des moments graves mais aussi joyeux.

Avec une plume avisée et agréable, elle nous fait revivre son immersion dans le quotidien d'un peuple en proie depuis 50 ans à la répression sanglante de son pays de tutelle, et qui souffre de ne pas pouvoir exister.



SUR LES CHEMINS DE CHINE

de **Clara ARNAUD**,
Éditions Gaïa.

En février 2008, Clara, 21 ans à peine, débarque à Pékin sac à dos pour parcourir le Grand Ouest de la Chine, en partie à pied avec deux chevaux de bât, en bus et autres transports locaux, en six mois et demi. « Avec lenteur marche, avec parcimonie exprime-toi », est sa maxime.

« La marche est avant tout un exercice mental, une expérience spirituelle... bien plus que les kilomètres accumulés, c'est soi-même

que l'on parcourt. » Surtout à travers le Tibet : « Le Tibet m'a lavée à grandes eaux, rincée, et me voici comme après une pluie battante, hagarde, trempée, bien que revivifiée. Cette terre-là ne laisse pas indenne, elle s'infiltre en vous, pénètre dans la moindre faille, vous repousse loin des limites policées de l'existence urbaine. Elle est empreinte d'une stupéfiante puissance, quelque chose de primitif qui touche au plus profond de l'âme, la déterre et l'amène aux confins de ses possibles. J'ai aimé le Tibet autant que je l'ai haï les jours où il m'a fait violence. Je l'ai vécu avec passion, sans compromis, dans tout mon être, dans les muscles de mes jambes, dans ma tête, mon sang et mes tripes. Ce fut brutal. » Une expérience que l'étrangère, qui parle chinois, avec un rare talent, nous fait partager avec sincérité, ainsi que sa profonde connaissance de ces régions lointaines et authentiques, à quelques mois des J.O. - et toutes les vicissitudes que cela implique dans un État policé et procédurier.



UN TOCARD SUR LE TOIT DU MONDE

de **Nadir DENDOUNE**,
Éditions JC Lattès.

« Une montagne, c'est comme une mère, on lui doit un total respect. La mienne de maman, je l'aime comme s'il n'y avait qu'elle sur la planète qui pouvait recevoir des sentiments. »

Quelle tendresse dans les propos de celui qui essaie de se montrer une caricature d'un dur du 93, le département le moins aimé du monde, insiste-t-il. Pris donc en permanence entre la haine de celui qui n'ayant pas confiance

en lui, se sent toujours en échec et se croit rejeté par la société et le pays où ses parents se sont installés, et va chercher au sommet du monde la preuve qu'il est l'égal des plus grands lorsqu'il l'atteint enfin. Tout en faisant preuve, à ce moment décisif, de beaucoup d'humilité. « Moi au sommet de l'Everest. Putain. Je fais mes derniers pas en chialant comme une madeleine. » Aller au bout de ses forces, prêt à en mourir s'il le fallait, avoir pris sa revanche, vaincu, gagné, réussi, pour obtenir la reconnaissance des autres et de son pays d'adoption, lui qui était moins que les autres préparé à cette réussite suprême. « J'avais bien grimpé les murs d'escalade au pied de ma cité, mais jamais de montagne. Je n'avais jamais enfilé de chaussures cloutées, jamais essayé un mousqueton, jamais mis le nez dans le tas de cordes dont les grimpeurs se saucissonnent avant de commencer une ascension... J'ai pipeauté mon c.v. alors que je risquais ma vie. J'ai dit que j'avais gravi le Mont Blanc, le Kilimandjaro, j'aurais pu ajouter l'Annapurna ou la Lune, ça n'aurait pas coûté plus cher » En un mot : « Je voulais gravir la plus haute montagne du monde et être le premier gars des cités à remplir ses poumons avec l'air glacial de l'Everest. Montrer à la France qu'on peut être né du mauvais côté du périphe, dans les HLM du 93, être le fils d'un Algérien illettré et réussir un exploit que bien peu de gens seraient capables d'envisionner. »

Tout est dit. Et tout est réussi. Dans un style en plus rempli d'humour et d'humanité que Nadir, devenu journaliste sait intelligemment manier

EN AVANT, ROUTE !de **Alix DE SAINT-ANDRÉ**,
Éditions Gallimard.

Empruntant au vers de Rimbaud tiré des « Illuminations », le titre de son ouvrage, Alix lui donne toute sa dimension. La sienna. Une route de partage avec des individus de toutes sortes. Jamais donneuse de leçon, parfois catéchiste malgré elle, humble, à l'écoute, consciente de ses défauts ou de ses mauvais penchants, elle nous conduit sur son chemin. Le vrai, celui des refuges de pèlerins, parfois à la limite de la salubrité et toujours emplis de ronfleurs, des sacs à dos pesants et mal armés, des repas frugaux mais bien arrosés. Étonnés – si peu préparés qu'on l'est souvent – d'avoir réalisé finalement, en mettant des milliers de fois un pied devant l'autre, une bonne vingtaine de kilomètres par jour.

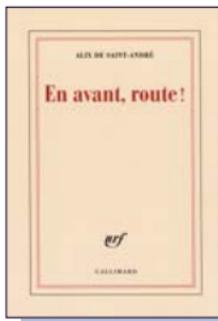
« Très vite, ça fait mal. Dans les jambes, les épaules et le bas. Ça grimpe et ça fait mal. Je n'y arriverai pas seule... je dois m'en remettre aux seules forces de l'Esprit... à coup d'Ave Maria, comme mantras... Mine de rien, ça rythme, ça concentre. Ça aide. Ça marche. » Voilà la recette.

Utilisant en exergue cette phrase du carnet des pèlerins espagnols, tirée d'un poème anonyme du XIII^e siècle, tout est dit : « La porte est ouverte à tous, aux malades et aux bien-portants, pas seulement aux catholiques, mais aussi aux païens, aux juifs, aux hérétiques, aux osifs et aux vains ;

en bref, aux gens de bien comme aux profanes. »

Avec brio et humour, sa plume nous découvre un kaléidoscope de la nature humaine en recherche du meilleur de chacun, et les lieux et les paysages marquants du chemin. Quand bien même on a été soi-même pèlerin, c'est une invitation à reprendre le chemin... avec elle.

Avec « Des hommes et des dieux », et ce carnet d'Alix de Saint-André, la France redécouvrirait-elle les valeurs essentielles de notre monde ? Cette France-là, on y croit.

**UN THÉÂTRE QUI MARCHE**Journal 1998-2008
de **Philippe FENWICK**,
Éditions Actes Sud.

Dans une démarche proche de celle des marcheurs des chemins de Saint-Jacques, s'accommodant comme eux du précaire des haltes, dans des dortoirs, les comédiens de la compagnie du théâtre de l'Etreinte ont arpenté les routes de France.

Plus de 2 000 km à pied, détours compris, de Barcelone à Bruxelles. Une troupe convaincue qu'un théâtre qui marche ne peut exister que par cette exigence de vérité et de dépassement de soi.

« Route difficile. Mal au pied, fatigué, il pleut encore. Boue

et chemin creux d'une vallée quelque part. J'ai parcouru depuis ce matin 20 km sous la brume. J'avance. J'accélère. J'ai hâte. J'ai soif. » se plaint Philippe Fenwick, directeur et concepteur de ce théâtre qu'il qualifie de « phalanstère ambulatoire dont chaque membre est la pierre d'angle indispensable ». Des comédiens qui marchent 30 km par jour, été comme hiver, et plantent le soir leurs décors dans les villages. Ils jouent des textes anciens ou contemporains et repartent le lendemain vers de nouveaux terrains avec armes et bagages, et poésie en bouche :

« Marcher, jouer, dormir ; et encore recommencer, tout, chaque jour, recommencer... » Toujours en mouvement au service d'un public qui les attend, ils font œuvre de compagnonnage emportant une parole artistique travaillée de village en village. Expérience originale, engagée, audacieuse, elle est un témoignage précieux sur la France rurale ou suburbaine, abandonnée trop souvent par l'art et la culture. « Je reussis ce soir à Maïakovski qui, en son temps, a pris la route pour chanter les louanges d'une pensée nouvelle. Je pense aussi à Molière, Gémier, Copeau et Dasté ; à tous ces hommes qui ont voulu jouer devant des gens qu'ils ne connaissaient pas », confie Philippe. Et déjà un nouveau projet l'accapare : traverser l'Eurasie, de Vladivostok à Brest, avec un cabaret-cirque itinérant.

Ce texte militant, empreint d'humanité et d'humour, est aussi un hymne à l'esprit de troupe.

**LE NEZ AU VENT**de **Sophie DE COURTIVRON**,
Éditions Les 2 Encres.

« Avance sur la route, parce qu'elle n'existe que par ta marche », écrit Saint-Augustin, des siècles avant Nicolas Bouvier. Mettant cette maxime qui lui est très chère en pratique, seule, sans jamais prendre l'avion, Sophie a fait le tour de la terre.

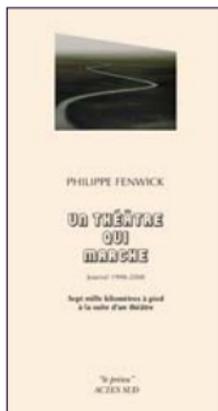
« Je voulais découvrir d'autres façons de penser et d'appréhender l'existence ; être confrontée à d'autres références, d'autres perceptions de l'univers. Je voulais découvrir les Hommes. Pourquoi

ils naissent, aiment, haïssent, triment, font de belles choses, et de moins belles. Comprendre. Tout comprendre... Sous le particulier, donc l'authentique, j'allais chercher l'Universel. C'était tout juste le contraire d'une fuite. Je parlais en quête ! »

À pied (3 000 km), à bicyclette (5 000 km), en train et en bateau, notre baroudeuse, sac à dos de 10 kilos, chapeau « à 4 bosses » et bâton de pèlerin pour tout bagage, a traversé tous les continents, sauf l'Afrique et l'Amérique du Sud, durant un an et neuf mois.

« À part mes notes, des échantillons de terre de chaque pays et quelques caillasses, je ne suis revenue avec rien... Mon butin est sentimental. Je suis un condensé de milliers de madeleines de Proust. Un son, une sensation ou une odeur hasardeuse peuvent me replonger dans mille et un moments vécus corps et âme, je rejoins ce monde parallèle hors du temps qui transcende l'existence et lui donne un sens. Le voyage est une porte étroite. »

Dépits, engouements frousses et fatigues, mais surtout joie omniprésente de la découverte, rythment un voyage dont elle rend compte avec fraîcheur et esprit. Un récit toujours enthousiaste.



PARMI LES AUTRES LIVRES REÇUS POUR LA TOISON D'OR DU LIVRE D'AVEVENTURE VÉCUE 2010 :

L'Appel de l'Arctique
de Jean-Marc HUGUET,
Éditions L'Harmattan, mai 2010.

Au bord du monde
Une vagabonde dans le grand nord sibérien
d'Astrid WENDLANDT,
Éditions Robert Laffont, mars 2010.

Caravanes
de Philippe FREY,
Éditions JC Lattès, 2010.

Carnet de mission
Mon aventure humaine
de Barbara BESSIER,
Éditions Almathéa, 2010.

Chasseur d'épaves
L'or des galions
de Philippe ESNOS,
Éditions Alphonse Jean-Paul Bertrand.

Dans les bars des bouts du monde
Ouvrage collectif avec Olivier WEBER,
Jean-Pierre PERRIN, Alain MINGAM,
Jean-François CLERVOY... entre autres,
L'Éloquent éditeur, mars 2010.

Des îles à l'horizon...
de Isabelle HOARAU et Gérard JOLY,
Éditions Orphie, 2010.

Détours du monde
Souvenirs de cinq années à vélo
de Sylvie MASSART et Florence ARCHIMBAUD,
Éditions Tabi (auto-édition).

D'un pôle à l'autre
de Michaël PALIN,
Éditions Hoëbeke.

En croisière au Spitzberg
de Christian KEMPF,
Éditions de l'Escargot Savant, 2010.

En Sibérie
de Colin THUBRON,
Éditions Hoëbeke.

Instants d'une vie au bout du monde
de Samuel BLANC,
préface de Stéphane VICTOR,
Éditions de l'Escargot Savant, 2010.

Ivre de Chine
Voyages au cœur de l'empire
de Constantin DE SLIZEWICZ,
Éditions Perrin, mai 2010.

L'Aventure du désert
de Christine JORDIS,
Éditions Gallimard, 2010.

La Croisière blanche
À l'assaut des montagnes Rocheuses
de Marie et Etienne CHRISTIAN,
coll. La Société de Géographie,
Éditions Glénat 2010.

Le monde en stop
Cinq années à l'école de la vie
de Ludovic HUBLER,
Éditions Géorama.

Nomade du Grand Nord
En kayak de mer avec un chien esquimau
de Kim HAFEZ,
Éditions Transboréal, 2010.

Passer les bornes
Sur le fil du voyage
de Rodolphe CHRISTIN,
Éditions Yago, 2010.

Planète D
Le grand détour
de Damien ARTERO,
Éditions Géorama.

Sentinelles de l'Arctique
de Nicolas MINGASSON,
Éditions Jean Di Sciuolo, octobre 2009.

Sept enfants autour du monde
de Jérôme DELIRY,
Éditions Calmann-Lévy, mars 2010.

Sibériennes
Voyage aux confins de la Taïga
de Géraldine BÉRARD
et Valérie FRANÇOIS,
Éditions Transboréal, 2010.

Survivre à tout prix
Récit d'un rescapé
de Norman OLLESTAD,
Éditions Albin Michel, 2010.

Un tour du monde en solaire
de Jacques RIGUIDEL,
Éditions L'Ancre de Marine, 2010.

Une année en haut
Chronique d'un refuge ordinaire
de Cyril AZOUVI,
Éditions Glénat, 2010.

Une fleur dans les glaces
Le passage du Nord-Ouest en famille
de Géraldine DANON,
Éditions Robert Laffont, 2010.

Voyage au pays des Ouïghours
Turkistan chinois, début du XXI^e siècle
Éditions Cartouche, 2010.

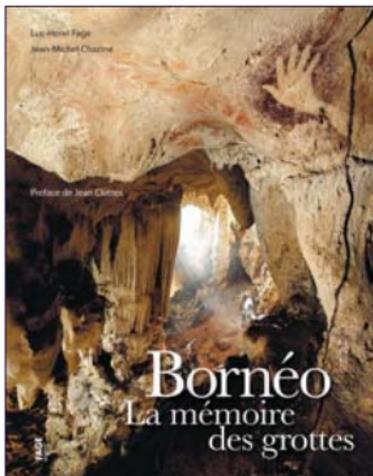
Librairie d'Aventure

BORNÉO
La mémoire des grottes
de Luc-Henri FAGE
et Jean-Michel CHAZINE
Préface de Jean CLOTTEZ,
Éditions Fage.

C'est le témoignage d'une aventure hors du commun, racontée par les protagonistes eux-mêmes : la découverte exceptionnelle d'un art pariétal vieux de plus de 10 000 ans qui éclaire les processus de peuplement en Asie et Australie.

Depuis 1988, mission après mission, se dessine le profil des populations anciennes de Bornéo, probablement apparentées aux Aborigènes d'Australie, et les relations particulières qu'elles ont tissées avec les cavernes en créant un art rupestre caractérisé par l'abondance de mains négatives : on en a dénombré près de 2 000, qui permettent de proposer de nouvelles interprétations de ce motif universel.

Luc-Henri Fage, photographe, journaliste, graphiste, réalisateur de films documentaires et explorateur : sa passion pour l'aventure l'a amené à descendre en raft le fleuve Zaire, réaliser la seconde traversée du sud-nord de l'île de Papouasie, et à participer à des expéditions spéléologiques en Algérie, Nouvelle-Guinée et, tout récemment, en Patagonie chilienne, souvent caméra au poing. C'est en 1988, à l'occasion de la traversée d'est en ouest de l'île de Bornéo, qu'il est intrigué par une grotte ornée de dessins au charbon de bois. La mission qu'il y organise en 1992,



accompagné de l'ethno-archéologue Jean-Michel Chazine, sera la première d'une longue série...

Jean-Michel Chazine, ethno-archéologue du CNRS, membre du CREDO (Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie). Après une formation d'ingénieur physico-métallographe, il se reconvertit à l'ethno-archéologie, en travaillant sur les premières populations des atolls de Polynésie française (Taïti, Tuamotu). La rencontre avec Luc-Henri Fage le détourne de l'Océanie pour une prospection pionnière au cœur de Bornéo, qui s'avère vierge de toute investigation archéologique...

Cet ouvrage magnifiquement illustré nous fait découvrir la richesse, la complexité et l'ancienneté de cette région du monde aujourd'hui menacée. Un gros travail éditorial correspondant à l'importance de l'action sur le terrain de Luc-Henri Fage, dans cette partie du monde, préfacé par Jean Clottes, préhistorien, conservateur général du Patrimoine honoraire qui lui rend ainsi un hommage mérité.

UNE ANNÉE CHEZ LES CAVALIERS NOMADES

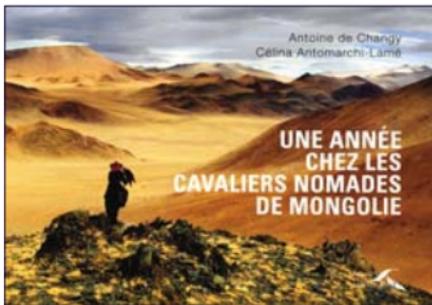
DE MONGOLIE

de Antoine DE CHANGY

et Céline ANATOMARCHI-LAMÉ,

Éditions Presses de la Renaissance, nov. 2010

« Si nous nous sommes arrêtés un an dans une famille nomade de l'ouest de la Mongolie, c'est qu'un soir l'homme chez qui nous dormions nous avait simplement proposé : " Venez passer l'hiver chez moi si vous voulez. " »



Cette année passée au cœur des steppes, en Mongolie, avec une famille d'éleveurs nomades, Antoine de Changy et Céline Antomarchi-Lamé l'ont racontée dans *L'appel de la steppe* (Presses de la Renaissance, 2008). De cette incroyable expérience, ils tirent aujourd'hui un magnifique beau livre, deux cents photos d'une grande beauté qui nous font vivre au plus près un mode de vie ancestral et traditionnel : chasse à l'aigle, courses de chevaux, vie sous la yourte, températures inférieures à - 40 °C, traite du bétail, transhumance...

De superbes photographies qui, au fil des saisons et des déplacements de ces farouches nomades, nous font découvrir un peuple authentique, fier, courageux et extrêmement attachant à l'image d'Antoine et Céline.

MAURITANIE

Fragments de voyage

de Gilles LAFLEUR,

Éditions Les 2 Encres.

« La caravane, lentement, chemine ; les hommes cramponnés à leur selle ne parlent plus. Bercée au pas égal et balancé de ta monture, tu t'abandonnes, mieux aimé, te laissant délicieusement pénétrer de l'universel embrasement... » Théodore Monod.



La Mauritanie est un exemple des difficultés que peuvent éprouver les hommes à vivre dans un espace désolé et hostile. Où chaque déplacement est une aventure, chaque jour, une lutte âpre pour nourrir sa famille. C'est aussi une formidable vitrine, un livre ouvert, pratiquement intact, sur l'évolution des techniques de taille préhistoriques ; outils déposés là sur le sable et les pierres, avec toutes les « scories » de construction.

« On rencontre parfois sur ces plateaux calcinés où aucune plante, même minuscule, ne pousse, de jeunes garçons emmitouffés dans des anoraks ou des polaires par trente degrés Celsius (pour eux une température hivernale), occupés à garder de maigres troupeaux de chèvres ou en route pour l'école. Ils peuvent être là aussi parce qu'ils ont aperçu des étrangers, alors que vous, vous ne voyez âme qui vive aussi loin que le regard porte (et le regard porte loin dans le désert), pour discuter avec vous ou pour vous amener dans leur famille boire un thé.

Ce carnet de voyages est un cri d'amour dédié à tous les Mauritaniens et à leur pays. Une façon de rendre le plaisir que j'ai éprouvé à parcourir le désert, ces émotions si intenses et particulières quand on se retrouve face à une immensité dangereuse et fascinante où les sens sont exacerbés.

Ma sensibilité est celle d'un peintre, d'un observateur, d'un communicateur de sensations et non pas celle d'un écrivain. »

Si, en lisant et en regardant ce carnet, dix personnes pouvaient avoir envie d'aller voir de plus près la beauté du désert et la chaleur en même temps que la fierté de ses habitants, j'en serais très heureux. », nous dit encore Gilles Lafleur, auteur et illustrateur de l'ouvrage qui n'a cessé de retourner en Mauritanie pour compléter ses connaissances sur ce pays.

LA VERTU DES STEPPES

Petite révérence à la vie nomade

de Marc ALAUX,

Collection Petite philosophie du voyage,
Éditions Transboréal.



« Dans le triomphe de la beauté, dans l'excès de bonheur, on sent une tension et une angoisse, comme si la steppe avait conscience de sa solitude, de la stérilité de sa richesse et de son inspiration, qui périssent sans être chantées de qui-conque, sans être utiles à personne ; et à travers de joyeux grondement, on discerne un appel pitoyable et désespéré : "Un poète ! Un poète." »
Anton Tchekhov : *La Steppe*.

Le poète en question pourrait bien être Marc Alaux, un « fou des steppes » qui, en 5 voyages de 2 à 6 mois a parcouru à pied quelques milliers de kilomètres, du désert de Gobi aux confins montagneux sibériens, auprès des nomades. Les nomades, « la steppe faite homme » selon René Grousset, Marc a partagé leur vie, en toute saison, comme celle des villageois isolés de la steppe « qui n'a d'autre vertu que celle que nous lui donnons. » Et de conclure : « Je fais le serment d'entendre à nouveau les grues cendrées et les tadornes annoncer le printemps des cols du Khinggan aux glaciers de l'Altai. J'ai besoin de sentir l'hiver enneiger pesamment le faisceau des pistes qui se dispersent et transmuent la nudité ambrée des pâturages en paille rugueuse et austère. Enfin, je continuerai d'apprendre la langue du nomade pour traverser sa parole comme j'ai traversé les steppes et comprendre sa façon de dire un monde où, poussés par le vent, la pensée court librement et l'homme a un avenir. »

Un joli livret à dévorer pour les amoureux des grands espaces vides.

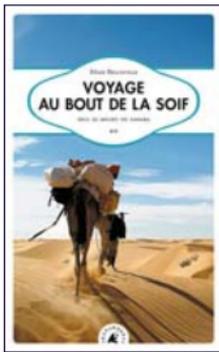
VOYAGE AU BOUT DE LA SOIF

Seul au milieu du Sahara

de Régis BELLEVILLE,

Éditions Transboréal, nov. 2010.

L'explorateur dijonnais Régis Belleville, dont la démarche s'inscrit dans l'esprit des explorateurs sahariens, a choisi de faire l'expérience de la déshydratation, de la chaleur et de la solitude en campant durant un mois dans une cuvette cernée de dunes, aux confins de l'hostile Majâbat al-Koubrâ, en Mauritanie. Il a ainsi permis aux scientifiques, par divers protocoles qui repoussaient ses limites physiologiques et psychologiques, d'approfondir leurs connaissances sur la résistance humaine. Il a aussi profité de son « voyage immobile » pour observer les détails les plus infimes de la vie dans le désert, dresser le relevé de vestiges préhistoriques, goûter la splendeur des nuits étoilées. Cette immersion dans une solitude extrême a également été l'occasion pour lui de mener une réflexion sur son parcours de chamelier, sur les nomades et la géopolitique saharienne, les contrebandiers, les salafistes et les chefs de tribus. Il s'est par ailleurs interrogé sur l'avenir de ces régions et des futurs réfugiés climatiques. Loin des cartes postales, c'est « son désert », celui où il a vécu, souffert et laissé une partie de lui-même, qu'il permet de découvrir comme on fait visiter sa maison, un désert qui, tel un miroir, renvoie l'être humain à sa force et à ses faiblesses.



AVENTURE Bulletin d'abonnement

à retourner à : La Guilde - 11 rue de Vaugirard - 75006 Paris

(règlement par chèque à l'ordre de La Guilde)

Nom Prénom
Adresse
Code Postal Ville
Tél. E-mail

S'abonne à la revue AVENTURE (6 numéros) 19 euros (tarif normal)
 14 euros (tarif adhérent)
 23 euros (tarif étranger)

Joint son règlement de euros à l'ordre de La Guilde.

Date :

DIJON

VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

La ville de Dijon propose une offre culturelle particulièrement riche avec des institutions d'excellence comme le musée des beaux-arts ou l'Opéra Dijon.

Il n'est pas d'institution référencée que Dijon n'accueille sur son territoire, dans le domaine des arts, du spectacle, de la lecture publique ou encore de la culture scientifique et technique, qu'il s'agisse de diffusion mais aussi de formation.

Labellisée "Ville d'art et histoire", elle possède un patrimoine architectural remarquable par son ampleur et par sa préservation ainsi que des fonds anciens de grande valeur patrimoniale.

Reconnue sur le plan international comme ville de référence en matière d'art contemporain elle s'enorgueillit de compter parmi ses habitants des artistes majeurs.

Dans le domaine du spectacle vivant, Dijon accueille et soutient également ses artistes reconnus sur le plan national et international mais aussi émergents ainsi que de nombreux évènements se déroulant tout au long de l'année.

Enfin, le cinéma demeure un domaine prioritaire. Outre un nombre élevé d'écrans pour une ville de cette dimension, la ville de Dijon contribue à de nombreuses initiatives visant à promouvoir le cinéma et le documentaire de création en veillant à placer la médiation et l'éducation à l'image au cœur de son projet.

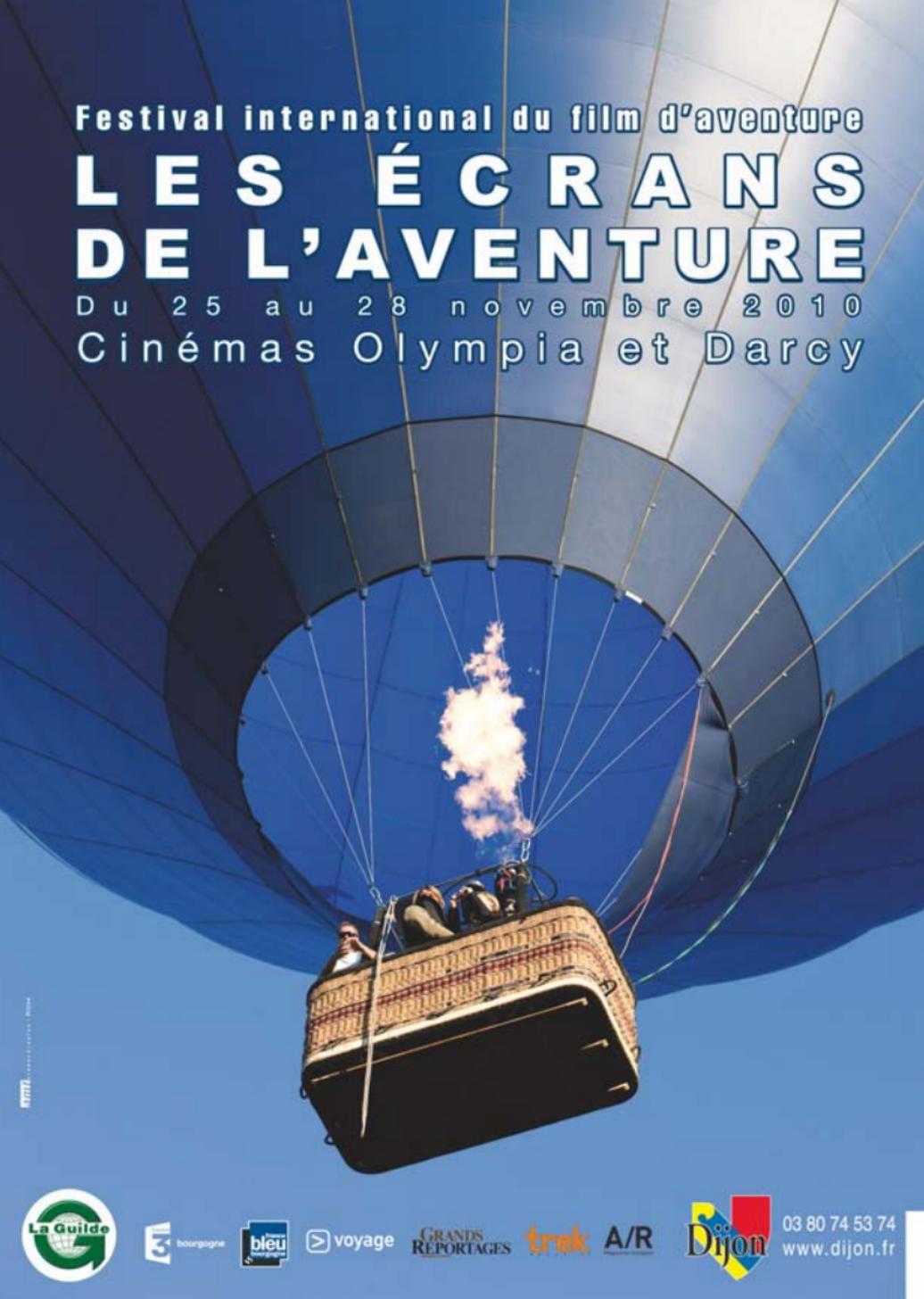
À ce titre, la ville de Dijon soutient l'organisation des "Écrans de l'aventure" depuis 19 ans et remettra la Toison d'or du film d'aventure le 27 novembre prochain à l'occasion de l'annonce du palmarès au cinéma Olympia.



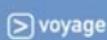
Festival international du film d'aventure

LES ÉCRANS DE L'AVENTURE

Du 25 au 28 novembre 2010
Cinémas Olympia et Darcy



www.festivaldijon.com



03 80 74 53 74
www.dijon.fr